

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Guerre et amour sur Krynn

Lancedragon

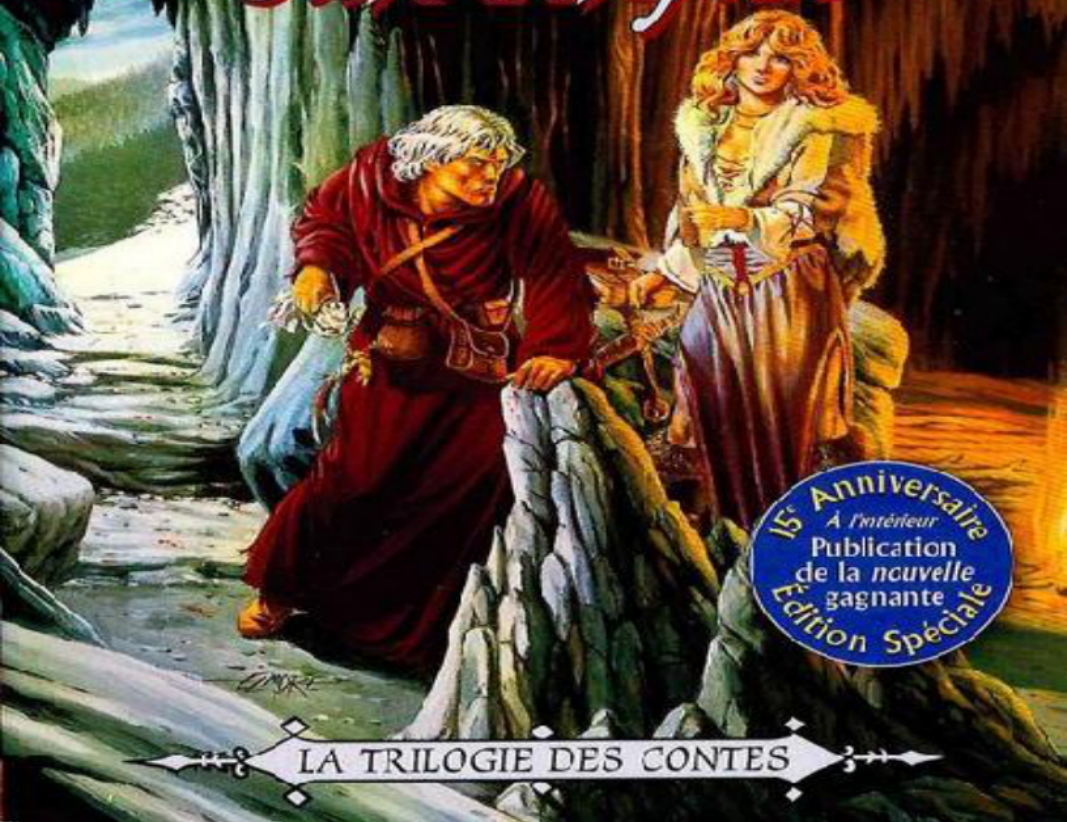
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MARGARET TRACY
WEIS & HICKMAN

PRÉSENTENT
**Guerre et amour
sur Krynn**



15^e Anniversaire
À l'intérieur
Publication
de la nouvelle
gagnante
Édition Spéciale

LA TRILOGIE DES CONTES



GUERRE ET AMOUR SUR KRYNN

présenté par

**MARGARET WEIS
et
TRACY HICKMAN**

Couverture de
LARRY ELMORE

Fleuve Noir

Titre original :
Love and War
Traduit de l'américain par
Isabelle Troin

This material is protected under the copyright laws of the United States of America. Any reproduction or unauthorized use of the material or artwork contained herein is prohibited without the express written permission of TSR, Inc.

Collection dirigée par
Patrice Duvic et Jacques Goimard

Représentation en Europe :

Wizards of the Coast, Belgique, P.B. 34,
2300 Turnhout, Belgique. Tél : 32-14-44-30-44.

Bureau français :

Wizards of the Coast, France, BP 103,
94222 Charenton Cedex, France. Tél : 33-(0) 1-43-96-35-65.

Internet : [www.tsrinc.com](http://www TSR Inc).

America Online : Mot de passe : TSR

Email US : ConSvc@aol.com.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5,2 et 3 a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©1987,1999 TSR Inc. Tous droits réservés. Première publication aux U.S.A. TSR Stock n° 8316.

TSR, Inc est une filiale de Wizards of the Coast, Inc.

ISBN : 2-265-06842-X
ISSN : 1272-2812

L'HISTOIRE DU BON CHEVALIER

HAROLD BAKST

I

Au cours des années chaotiques qui suivirent le Cataclysme, la plupart des citoyens de Xak Tsaroth fuirent leur ville bien-aimée, désormais en ruine, pour aller se réfugier auprès de leurs parents et amis. Mais Aril Aprevent, lui, arpenta les routes en portant sur son dos un énorme livre noir.

Même pour un demi-elfe, Aril était un étrange personnage. Grand et mince, les cheveux clairs, le teint pâle et les yeux bleus, il ne semblait pourtant guère se soucier de son apparence.

Ses chaussures n'étaient jamais lacées, sa chemise pendait hors de ses hauts-de-chausses, et ses cheveux n'avaient pas connu de peigne depuis les dieux seuls savaient quand.

Il ne se rasait pas souvent, de sorte qu'un fin duvet blond couvrait toujours sa mâchoire, et des lorgnons à la monture métallique étaient perchés sur le bout de son nez.

Aril s'était donné pour mission d'éduquer les peuples de Krynn, en leur racontant toutes les histoires qu'il avait pu rassembler.

— Le Cataclysme a bien failli engloutir notre civilisation, expliquait-il à qui voulait l'entendre, d'une voix douce mais enthousiaste. Pour que la paix revienne dans le monde, ses habitants doivent être conscients de leur histoire. S'ils l'ignorent, elle est vouée à se répéter.

Parfois, il restait plusieurs jours sans rencontrer personne au cœur d'un paysage dévasté. Il s'arrêtait dans toutes les auberges isolées, traversait les campements de réfugiés, marchait parfois avec les armées ennemies, mû par un seul désir : récolter un maximum de récits pour les inscrire dans son grand livre noir.

Au fil du temps, il se rendit compte qu'il valait mieux s'adresser aux personnes âgées. Non seulement elles avaient davantage de souvenirs intéressants, mais elles étaient plus enclines à les partager. Sans doute parce qu'elles n'avaient pas de futur à offrir à Krynn, mais juste un passé.

Le livre d'Aril ne tarda pas à se remplir d'histoires de l'Âge Doré de Krynn, celui qui avait précédé le Cataclysme. À chacune, il trouvait un titre approprié sous lequel il indiquait « racontée par Henrik Henneval, boulanger nain », « racontée par Verial Blanchétoile, berger elfe », « racontée par Frick Cendregrise, bûcheron humain » et ainsi de suite.

Les gens lui demandaient souvent laquelle il préférait, mais avec

l'objectivité professionnelle d'un érudit, Aril répondait :

— Je les aime toutes.

En réalité, il avait une favorite : celle « racontée par Barryn Warrex, un Chevalier Solamnique ».

*

* *

Tout commença par une belle journée printanière, une de celles où la nature en fête efface les soucis des mortels. En traversant une prairie semée de pâquerettes, Aril aperçut un vieux chevalier agenouillé dans l'herbe.

— Parfait, murmura le demi-elfe.

Il s'approcha en prenant garde à ne pas le déranger. Au début, le chevalier ne s'aperçut pas de sa présence. La tête inclinée, il méditait ou priaient les dieux récemment disparus.

Derrière lui, une corniche rocheuse semblait masquer l'entrée d'une caverne. Peut-être vivait-il là, songea Aril. Depuis le Cataclysme, l'Ordre des Chevaliers Solamniques était tombé en disgrâce, ses survivants étant éparpillés aux quatre coins de l'Ansalonie.

Ces événements avaient marqué le vieux chevalier : ses traits étaient tirés, son expression hagarde, son épaisse chevelure totalement blanche et ses mains recourbées comme des serres par l'arthrite.

Pourtant, Aril devinait en lui toute la grandeur de son ordre. Il portait encore son armure de plaques, dont le plastron était orné d'une rose. Une épée longue battait son flanc, et son heaume était posé sur un rocher plat à côté de lui.

Bien qu'agenouillé, il semblait très grand. Mais le plus impressionnant, c'était son énorme moustache blanche, dont les pointes lui caressaient l'estomac.

Aril attendit patiemment que le vieil homme se relève. Il croyait que celui-ci ne l'avait pas vu, aussi fut-il surpris de s'entendre interpeller.

— Que voulez-vous ? demanda le chevalier d'une voix sourde, sans même tourner la tête.

— Pardonnez-moi, je n'entendais pas vous interrompre, s'excusa Aril. Mais si vous avez terminé, j'aimerais m'entretenir avec vous.

— J'étais en train de méditer... ou plutôt d'essayer, soupira le chevalier. Je n'arrive plus à me concentrer comme autrefois.

Il se leva avec une grimace de douleur.

— Je ne parviens même plus à distinguer le craquement de mes os de celui de mon armure, dit-il avec un faible sourire.

Debout, il était aussi grand qu'Aril quand le demi-elfe ne courbait pas l'échine sous le poids de son recueil. Il alla s'asseoir sur le rocher plat et leva la tête vers le ciel d'un bleu limpide.

— Vous savez, je n'aime pas beaucoup parler, dit-il sur un ton

brusque. Je suis avant tout un homme d'action.

— Je comprends, acquiesça le demi-elfe. Mais je suis un érudit spécialisé dans le folklore, et...

— Aril Aprevent ?

— C'est ça. Vous avez entendu parler de moi ? J'en suis flatté.

Le chevalier plissa les yeux pour détailler le demi-elfe.

— C'est vrai que vous êtes un drôle de personnage.

Aril sourit.

— Il faut de tout pour faire un monde. Si vous me connaissez, vous savez pourquoi je suis ici. Vous devez avoir des tas d'histoires passionnantes à raconter !

— Et si je n'ai pas envie de les raconter ? bougonna le chevalier.

— Vous laisseriez passer une occasion de rétablir la vérité à propos de votre ordre ? s'étonna Aril. Moi, à votre place, je craindrais que le monde ne finisse par oublier...

Le vieil homme tira pensivement sur une extrémité de sa moustache.

— Pourquoi pas, après tout ? murmura-t-il.

Aril n'avait pas besoin de plus d'encouragement. Il s'assit en tailleur dans l'herbe, ouvrit son livre sur ses genoux osseux, posa son encrier devant lui et y trempa sa plume.

— Je vous écoute. Quel est votre nom ?

Inconsciemment, le chevalier se redressa et bomba le torse.

— Warrex, dit-il fièrement. Barryn Warrex.

— Avec un seul « r » ?

— Non, deux.

— Bien. Qu'allez-vous me raconter ? Une bataille épique, le siège d'un château ?

— Non, je ne crois pas.

— Un combat contre des minotaures ? Un duel avec un ogre ?

— Non plus... Bien que j'aie livré les deux.

— Dans ce cas, vous devriez en parler. Les gens sont friands de récits d'aventure, insista Aril.

Le chevalier lui jeta un regard sévère.

— C'est vous qui me demandez une faveur ; vous pourriez avoir la politesse d'écouter l'histoire que j'ai envie de raconter ! cria-t-il.

— Bien sûr, bien sûr, dit Aril, contrit, en baissant les yeux. Pardonnez-moi.

Le vieil homme prit une longue inspiration.

— Pour un Chevalier Solamnique, il est une chose aussi importante, voire davantage, que le courage, le devoir ou l'honneur, commença-t-il.

— Vraiment ? s'étonna Aril. Quoi donc ?

— L'amour.

— Une histoire d'amour ? Très bien, ça plaira aussi.

Le demi-elfe posa sa plume en haut d'une page.

— Ce n'est pas quelque chose qui m'est arrivé personnellement, mais un récit que j'entendis pour la première fois lorsque j'étais enfant, expliqua Barryn. Malgré les épreuves que j'ai traversées depuis, il m'a toujours accompagné. Et aujourd'hui, il me fend le cœur plus que jamais.

— Plus... que... jamais, répéta Aril, tête baissée, en écrivant au fur et à mesure.

— Il y est question de deux arbres enlacés dans la Forêt de Wayreth...

— Les fameux Arbres Enlacés ? s'exclama le demi-elfe en levant le nez de son recueil. J'en ai entendu parler ! Vous connaissez leur histoire ?

— Oui, et je vous la raconterai si vous consentez à vous taire assez longtemps pour me le permettre, déclara sévèrement le chevalier.

— Navré, mais c'est exactement le genre d'histoire que je recherche. J'ai eu beaucoup de chance de vous rencontrer. Continuez, je vous en prie : je ne vous interromprai plus, promit Aril.

Satisfait, le chevalier se détendit. Son regard se fit distant, et quand il prit la parole, sa voix était chargée des échos du passé.

II

Autrefois, un veuf du nom d'Aron Perlerosée vivait dans une petite chaumière en compagnie de sa fille Pétale, la plus belle jouvencelle à des lieues à la ronde. Elle était mince et délicate, avec un cou élégant et de grands yeux bruns ourlés de longs cils pareils à ceux d'une biche. Ses cheveux blonds lui tombaient jusqu'à la taille.

Aussi ne fut-ce pas une surprise quand, arrivée en âge de se marier, elle trouva sur le pas de sa porte tout ce que les environs comptaient de jeunes hommes célibataires. Ses prétendants la couvraient de compliments, et bien qu'elle ne les encourageât pas plus que la morale le permettait, ils revenaient sans cesse à l'assaut.

Aron, un brave tisserand qui travaillait dur pour gagner leur vie, avait toujours été le plus heureux des pères... Au moins, jusqu'à ce que Pétale devienne l'objet de tant d'attentions. Peu à peu, il cessa de sourire, se renferma sur lui-même et passa le plus clair de son temps à marmonner dans sa barbe.

Il était heureux d'avoir une fille aussi ravissante, et il se doutait bien qu'elle finirait par partir. Mais il ne pouvait s'empêcher d'être jaloux. Chaque fois qu'un de ses prétendants s'arrêtait devant la

barrière du jardin pour faire un brin de causette à Pétale, et le saluait amicalement de la main, Aron faisait mine de l'ignorer.

Plusieurs voisins lui dirent qu'il ne pouvait pas lutter contre la nature. Comme ils faisaient partie de ses clients, Aron les écouta poliment. Mais il se moquait de leur opinion comme de sa première chemise : il ne supportait pas l'idée qu'un bellâtre vienne lui enlever Pétale, la prunelle de ses yeux. Bien qu'elle soit en âge de se marier, elle resterait toujours pour lui la petite fille qu'il faisait autrefois sauter sur ses genoux.

De temps en temps, quand il était de très mauvaise humeur, Aron n'hésitait pas à chasser à coups de balai les prétendants de Pétale.

— Tenez-vous à l'écart de ma fille ! hurlait-il, rouge de colère. Et ceci est également valable pour tous vos amis !

Pétale était embarrassée par son comportement.

— Pourquoi refuses-tu qu'on me rende visite ? protestait-elle.

— Parce que ! criait Aron, les poings serrés. C'est comme ça !

Et il rentrait dans la chaumière en claquant la porte derrière lui.

« Parce que » ne constituait pas une raison suffisante pour la jeune fille, qui continuait à accueillir ses prétendants. Un sourire d'elle et ils se précipitaient comme des abeilles vers un pot de miel, même si aucun d'entre eux n'osait pénétrer dans le jardin, se contentant de flirter avec elle par-dessus la petite barrière.

Finalement, Aron en eut assez de quitter son métier toutes les cinq minutes pour chasser les jeunes gens. Il décida que la seule solution était de déménager. Alors, il entassa toutes leurs affaires dans un chariot prêté par un voisin.

Assise près de lui, poussant de gros soupirs, Pétale agita son mouchoir pour dire adieu à ses prétendants, qui s'étaient rassemblés afin de la regarder partir.

En arrivant à la lisière de la Forêt de Wayreth, Aron dut abandonner son chariot, car le chemin n'était pas assez large pour lui permettre de passer. Il chargea ses biens les plus précieux sur son dos, se promettant de revenir chercher le reste. Puis il prit la main de sa fille et l'entraîna dans les bois.

Quand il estima être assez loin de leur ancien village, et qu'il se sentit trop fatigué pour continuer à marcher, Aron posa son fardeau et déclara :

— Voilà, c'est ici que nous vivrons !

Au milieu d'une clairière, il construisit une chaumière avec deux chambres et une grande pièce qui servirait à la fois de cuisine, de salle à manger et d'atelier. Puis il rebroussa chemin pour rendre le chariot à son propriétaire.

Convaincu qu'aucun jeune homme n'importunerait plus sa fille, Aron se remit au travail. L'emplacement de leur nouvelle maison

l'obligeait à faire de longs voyages pour livrer ses clients, mais cela importait peu en regard de sa tranquillité d'esprit retrouvée.

Pétale pleura pendant des jours et des jours. Ses prétendants lui manquaient ; elle voulait rentrer au village. Mais son père lui dit :

— Tu t'habitueras à vivre ici. Bientôt, les choses redeviendront ce qu'elles étaient avant que cette folie ne se déclare.

Pétale cessa de pleurer, mais elle ne retrouva pas sa gaieté pour autant. Elle se sentait si seule au milieu des bois, sans personne d'autre que son père à qui parler !

— Que se passe-t-il ? cria Aron un jour où elle balayait leur petite chaumière d'un air particulièrement triste. N'es-tu pas heureuse avec moi ?

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Père, je t'aime de tout mon cœur. Mais il est temps pour moi d'aimer un autre homme d'une manière différente, comme une fiancée aime son futur époux.

— Sottises, répliqua Aron. Tu auras tout le temps de te marier quand je serai mort.

Sur ce, il tourna le dos à Pétale et se remit à tisser.

Après plusieurs disputes de ce genre, la jeune fille cessa d'aborder le sujet. Elle continua à s'occuper du jardin et de la maison pendant que son père travaillait, mais elle semblait de plus en plus triste.

Bientôt, Aron recommença à s'inquiéter : et si un des jeunes gens venait jusque dans la forêt pour lui faire la cour ? Pire encore, si elle décidait de s'enfuir ?

Tourmenté par cette idée, Aron surveilla le moindre geste de sa fille, et la qualité de son travail ne tarda pas à s'en ressentir. Dès qu'elle s'éloignait de la chaumière plus de dix minutes pour cueillir des champignons ou des baies, il partait à sa recherche dans les bois.

Le pire, c'étaient les nuits. Aron avait du mal à s'endormir ; au moindre bruit, il se réveillait en sursaut, persuadé que Pétale était en train de se sauver. Alors, il se levait et allait voir dans sa chambre, où il la trouvait immanquablement pelotonnée sous ses couvertures.

Du moins, jusqu'à une chaude nuit d'été où, sur le coup de minuit, il s'aperçut que le lit de sa fille était vide.

— Pétale ! hurla-t-il en passant dans la grande salle. Pétale !

Personne ne lui répondit.

Comme un fou, Aron sortit de la chaumière. Dehors, le clair de lune projetait des taches d'argent liquide sur le sol.

— Pétale ! Pétale ! s'époumona le tisserand.

Mais seul le ululement d'un hibou rompit le silence.

Toute la nuit, Aron erra dans la forêt à la recherche de sa fille, se cognant la tête aux branches basses et les tibias aux souches mortes.

Quand le soleil se leva et que les oiseaux commencèrent à chanter

dans les arbres, il était prêt à s'évanouir de fatigue. Mais il n'était pas question qu'il abandonne : s'il le fallait, il irait chercher Pétale jusqu'au village !

Aron rebroussa chemin vers la chaumière pour prendre son bâton de marche. Et qui trouva-t-il, sagement endormie sous ses couvertures ? Pétale. Le cœur gonflé de joie, il se frotta les yeux. Était-il possible que, dans son inquiétude, il ne l'ait pas vue la nuit précédente ?

Puis il remarqua de petites flaques d'eau, pareilles à des empreintes qui conduisaient au lit de sa fille.

C'était très curieux, mais tout à son bonheur d'avoir retrouvé Pétale, Aron n'y prêta pas attention. Il résolut de se montrer plus gentil envers elle, car la faire fuir était la dernière chose qu'il souhaitait.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Aron se montra plus jovial que d'habitude. Pétale fut agréablement surprise par ce changement d'attitude. Elle aussi semblait plus heureuse.

— Tu vois comme c'est facile de bien s'entendre ? dit Aron en sirotant son thé.

— C'est vrai, père, admit Pétale en grignotant une brioche. Pardonne-moi d'avoir autant boudé.

— C'est plutôt à moi de te demander pardon : je me suis comporté comme un ogre.

— Seulement parce que tu m'aimes. Je m'en rends compte, à présent.

Toute la journée, ils s'affairèrent côte à côte, Aron sifflotant devant son métier et Pétale chantonnant dans son jardin.

Mais la nuit venue, le tisserand ne put trouver le sommeil : il était persuadé que sa fille avait disparu une fois de plus. À la fin, n'y tenant plus, il se leva et se rendit dans sa chambre sur la pointe des pieds.

Le lit de Pétale était vide.

Affolé, Aron sortit en trombe de la chaumière. Il allait crier le nom de sa fille quand il l'aperçut. Vêtue de sa longue chemise de nuit blanche, Pétale disparut entre deux frênes.

À nouveau, Aron ouvrit la bouche pour l'appeler, puis il se ravisa. Que se passait-il exactement ? Il voulait en avoir le cœur net. Si sa fille avait des rendez-vous secrets, il tenait à savoir avec qui. Il rentra dans la chaumière le temps de prendre son bâton de marche, puis s'élança sur les traces de Pétale.

Entre les deux frênes serpentait un chemin dont il ne connaissait pas l'existence : étroit, presque envahi par les fougères, mais surplombé par une brèche qui laissait filtrer le clair de lune. Aron s'y engagea.

Il avançait aussi vite que possible pour ne pas faire trop de bruit.

De part et d'autre du chemin, la forêt semblait plongée dans des ténèbres impénétrables.

Bientôt, le coassement des grenouilles s'intensifia, et Aron déboucha dans une clairière dont le centre était occupé par une mare.

Pétale se tenait debout près d'un barrage construit par les castors, sa longue chemise de nuit lui donnant des allures fantomatiques. Un long moment, elle demeura immobile, le regard fixé sur les nénuphars qui flottaient à la surface des eaux noires. Puis elle appela doucement :

— Mon amour, mon amour, emmène-moi chez toi.

Les feuilles des nénuphars frissonnèrent. Pétale ôta sa chemise de nuit, pénétra dans l'eau et s'avança vers le centre de la mare. Quand elle fut immergée jusqu'au cou, sa longue chevelure flottant derrière elle, Aron n'y tint plus : il bondit hors de sa cachette.

Mais il était déjà trop tard. L'eau s'était refermée au-dessus de la tête de la jeune fille.

III

— Pétale, que fais-tu ? cria Aron, fou d'angoisse. Pétale !

Il courut le long du rivage en s'efforçant de scruter les profondeurs de la mare. Mais à sa surface, il ne vit que son propre reflet et celui de la lune.

Aron sauta à l'eau. Il plongea pour chercher sa fille, mais ses mains ne se refermèrent que sur des tiges de nénuphars, et le seul contact qu'il sentit fut celui des poissons qui lui filaient entre les jambes.

Sur le point de se noyer, il réussit à se traîner sur la berge et s'y effondra. Il s'endormit aussitôt, le corps agité de soubresauts nerveux. Seule la lumière du soleil finit par le réveiller.

Convaincu que Pétale s'était noyée, fou de chagrin, Aron reprit le chemin de la maison. Il envisageait sérieusement de se suicider : sa fille, son unique raison de vivre, avait disparu !

Mais quand il ouvrit la porte de sa chambre, elle dormait paisiblement dans son petit lit.

Aron secoua la tête. Sans les flaques d'eau sur le sol, il aurait pu croire qu'il avait rêvé les événements de la nuit précédente. Il était rempli de joie, mais aussi de colère.

Un instant, il songea à réveiller sa fille pour lui demander une explication. Puis il se ravisa. *Mieux vaut attendre qu'elle se confesse d'elle-même.*

Mais confesser quoi, au juste ? Qu'elle était sortie pour prendre un bain de minuit ? Aucun amant mystérieux ne pouvait l'attendre au

fond de l'eau. Pourtant, dans la Forêt de Wayreth, on ne savait jamais.

Toute la journée, Aron attendit que sa fille lui avoue tout. Mais elle se contenta de vaquer à ses occupations en fredonnant. *Très bien ! songea le tisserand, frustré. Tu crois m'avoir berné, hein ? Puisque c'est comme ça, je te prendrai la main dans le sac !*

Il fit comme si de rien n'était, et bavarda avec Pétale durant les repas. Mais pendant que ses mains tissaient, son esprit échafaudait un plan.

Le soir, il annonça qu'il était fatigué et qu'il se coucherait un peu plus tôt que d'habitude. Assise dans son fauteuil à bascule devant la cheminée, Pétale répondit :

— Comme tu voudras. J'éteindrai le feu avant d'aller dormir.

Aron fit mine de bâiller et se retira dans sa chambre. Accroupi près de sa fenêtre, il guetta le moment où sa fille sortirait de la chaumière.

Il attendit si longtemps qu'il finit par s'assoupir. Quand il se réveilla, il se précipita dans la chambre de Pétale. La jeune fille avait déjà disparu. Aron saisit son bâton de marche, un filet de pêche et une lanterne, puis se précipita dehors.

Lorsqu'il atteignit la mare, Pétale était en train d'appeler :

— Mon amour, mon amour, emmène-moi chez toi.

Elle ôta sa chemise de nuit et pénétra à nouveau dans l'eau.

Aron patienta. Il voulait attraper sa fille et celui qui la rejoignait tous les soirs. Quand Pétale eut disparu, il bondit hors de sa cachette et lança le filet à la surface de la mare. Mais il ne ramena qu'une tortue et deux grenouilles. Alors, il alluma sa lanterne et la tint au-dessus de l'eau noire.

Ce qu'il vit l'horrifica. La silhouette pâle de sa fille était en train de s'enfoncer, tenant par la main une créature sombre aux formes indistinctes. Aron se pencha tant pour mieux les voir, que de l'eau éteignit la flamme de sa lanterne avec un sifflement. Les deux amants disparurent.

Le cœur battant à tout rompre, Aron s'efforça de se calmer. Il s'assit sur la berge près de la chemise de nuit abandonnée, bien décidé à attendre le retour de sa fille pour lui demander des explications. Hélas, bercé par le coassement des grenouilles, il ne tarda pas à s'endormir.

Au matin, quand il s'éveilla, le vêtement avait disparu, Aron courut jusqu'à sa chaumière où, une fois de plus, il trouva Pétale endormie.

— Comme tu as l'air innocente, murmura-t-il, les poings serrés. Mais je sais de quoi il retourne. Dors bien, ma fille, car tu ne me trahiras plus jamais.

Il quitta la chambre, sachant ce qui lui restait à faire. Une journée de plus, il ferait semblant, il prétendrait que tout allait bien. Il sifflerait en travaillant pour rassurer sa fille. Mais le soir...

Le soir, dès que. Pétale fut couchée, Aron verrouilla sa porte et coinça la fenêtre de sa chambre pour l'empêcher de sortir. Puis, saisissant sa lanterne et son bâton, il se rendit au bord de la mare et s'avança vers le barrage des castors.

— Mon amour, mon amour, emmène-moi chez toi, appela-t-il d'une voix aiguë.

Puis il s'accroupit pour attendre l'apparition de la créature. Mais celle-ci demeura cachée, soit parce qu'elle avait peur de sa lanterne, soit parce qu'elle ne s'était pas laissé prendre au piège de son imitation.

Aron se releva.

— Que tu le veuilles ou non, tu te montreras à moi, enragea-t-il.

Tenant son bâton à deux mains, il frappa le barrage. Il éparpilla les branches, pulvérisant les mottes de terre humide. L'eau, qui n'était plus retenue, commença à se déverser de l'autre côté.

Peu à peu, la mare se vida ; les berges couvertes de boue s'élargirent, et les nénuphars vinrent s'y échouer.

— Allons, cria Aron, laisse-moi voir ta face de poisson !

Reposant son bâton, il leva sa lanterne à bout de bras. Il fut récompensé de ses efforts : dans le fond vaseux de la mare, au milieu des poissons qui se débattaient, s'agitait une... non, deux silhouettes humanoïdes.

Un instant, la plus pâle des deux lui sembla être celle de Pétale. *Impossible*, songea Aron : *je l'ai enfermée dans sa chambre*. Il fut tenté de retourner chez lui pour s'en assurer, mais la mare était presque vide, et il serait bientôt fixé.

Alors que les poissons commençaient à s'échouer sur la vase, les deux créatures, qui se tenaient toujours par la main, s'y enfoncèrent lentement.

— Non ! Où vas-tu ainsi ? protesta Aron.

Mais il ne restait plus devant lui qu'un trou boueux, flaque peu profonde au bord de laquelle des poissons étaient en train de s'asphyxier.

Aron n'avait pas vu le visage de la créature que sa fille appelait « mon amour » ; il se consola en pensant qu'elle ne l'importunerait jamais plus.

Il rentra chez lui en se demandant à qui appartenait la seconde silhouette humanoïde. Comme Pétale dormait paisiblement, pelotonnée sous ses couvertures, il oublia bientôt cette interrogation. Pour la première fois depuis des mois, il dormit d'un sommeil sans rêves.

Le matin suivant, Aron s'installa devant son métier en attendant que sa fille se lève et lui prépare son petit déjeuner. Mais elle tarda à apparaître. Son estomac émettant des gargouillis, il alla frapper à la

porte de sa chambre.

— Pétale !

Pas de réponse. *Elle doit m'en vouloir pour cette nuit*, songea Aron.

— Pétale, lève-toi.

Silence. Il ouvrit la porte, et fut satisfait de ne trouver aucune flaque d'eau sur le sol de la petite pièce.

— Debout, ma fille, dit-il en lui arrachant les couvertures.

Les yeux manquèrent lui sortir de la tête quand il découvrit des oreillers arrangés pour donner l'illusion d'une silhouette.

Sans hésiter, Aron sortit dans le jardin, saisit une des pelles que sa fille utilisait pour jardiner et se précipita vers la mare. En arrivant, il aperçut aussitôt la chemise de nuit de Pétale, roulée en boule sur la beige. La veille, il était tellement sûr de ne pas la trouver là qu'il n'y avait pas fait attention.

Aron entra dans la boue jusqu'aux genoux. Il avait du mal à marcher, mais penser à sa fille décuplait ses forces.

Au centre de la mare, il aperçut une... non, deux minuscules pousses vertes qui, sous ses yeux, jaillirent de la vase et grandirent. Quelques secondes plus tard, elles s'étaient changées en deux jeunes arbrisseaux élégants, dont les branches s'entrelaçaient.

Les arbrisseaux continuèrent à pousser ; leur tronc s'épaissit, des grappes de fruits rouges apparurent entre leurs feuilles. Bientôt, leurs racines recouvrirent entièrement l'ancien emplacement de la mare.

Aron avait battu en retraite. Il leva la tête le long des troncs siamois, vers les deux cimes impossibles à distinguer l'une de l'autre. Les larmes lui brouillèrent la vue.

— Pardonne-moi, Pétale. Je croyais que mon amour suffirait.

À l'ombre des arbres enlacés, il s'assit et sanglota.

Quand Solinari se leva, projetant son éclat argenté sur la forêt, le vieil homme était mort de chagrin, et une pluie de jeunes feuilles couvrait déjà son corps.

*

* *

Ainsi s'acheva le récit de Barryn Warrex.

Quand Aril Aprevent releva la tête, il distingua une larme solitaire sur la joue du conteur.

— Venant d'un Chevalier Solamnique, je ne m'attendais pas à ce genre d'histoire, avoua le demi-elfe.

Barryn cligna des yeux, comme s'il s'arrachait à grand-peine au drame qui venait de se rejouer dans son imagination.

— Je vous avais prévenu.

Il se leva avec difficulté.

— En tout cas, elle figure dans mon livre maintenant. (Aril se tapota le menton de l'index.) Pour le titre, que diriez-vous d'« Histoire

d'un Amour Éternel » ? Non, trop fleur bleue. « Histoire de Deux Amours », alors ? Ça soulignerait l'opposition entre l'amour paternel et l'amour conjugal...

Le demi-elfe attendit une réaction de Barryn, mais tout portait à croire que le vieil homme ne l'écoutait plus.

— J'y réfléchirai, conclut-il. Une dernière chose, cependant : dois-je qualifier ce récit de fable ou d'histoire véridique ?

Le chevalier coiffa son heaume et répondit :

— En ce qui me concerne, j'aime à croire qu'elle est réelle.

— C'est que... Ça semble assez farfelu, même pour la Forêt de Wayreth, dit Aril. Si vous aviez vu ces fameux Arbres Enlacés, ce serait un peu plus crédible...

— Tout ce que je sais, coupa Barryn, c'est qu'autrefois, j'avais moi aussi une fille en âge de se marier. Et je ne me suis pas mieux conduit qu'Aron Perlerosée.

— Oh... Vous m'en voyez navré, balbutia Aril, pris au dépourvu par cette confession. Moi-même, je n'ai jamais eu d'enfants...

Barryn Warrex tourna les talons et s'éloigna à grands pas dans la prairie semée de pâquerettes, faisant s'envoler les papillons sur son passage.

— Ça fait de nombreuses années que ma fille s'est enfuie avec son amant, jeta-t-il par-dessus son épaule.

Toujours assis en tailleur dans l'herbe, Aril se remit à écrire.

— À présent, poursuivit le chevalier, dont la voix mourait déjà, il ne me reste plus qu'une chose à faire dans cette vie : retrouver ma fille et son mari...

— Pour... leur... donner..., répéta Aril en griffonnant à toute allure, ma... bénédiction.

LA VISION D'UN PEINTRE

BARBARA ET SCOTT SIEGEL

I

— Il semble si réel ! s'émerveilla Kyra.

Ignorant les plaintes des clients, qui réclamaient à grands cris une nouvelle chope de bière, la jeune femme repoussa les boucles de cheveux noirs qui lui tombaient dans les yeux.

— C'est un magnifique bateau, ajouta-t-elle en contemplant la toile posée devant elle. Je sens presque sur ma figure le souffle du vent qui gonfle ses voiles.

— Presque, mais pas tout à fait, répliqua Séron, le signataire du tableau.

C'était un jeune homme maigre au visage très doux. Ses sourcils tombants lui donnaient un air perpétuellement triste. Mais pour l'heure, l'effet produit par son œuvre sur la jeune serveuse qu'il avait courtisée tout l'été lui arracha un sourire.

— Tu vas pouvoir le vendre cher ? s'enquit Kyra.

Le sourire de Séron s'évanouit.

— Parfois, je pense que tu es la seule personne à Flotsam qui apprécie mon travail, soupira-t-il. La plupart des gens me rétorquent : « Pourquoi acheter un tableau qui représente ce que je peux voir de ma fenêtre ? »

— Alors, Kyra, ça vient ? Ou faut-il que je me lève pour me resservir tout seul ? s'impativa un des habitués.

Le propriétaire de la taverne passa sa tête par la porte de la cuisine.

— Arrête de bavarder et remets-toi au travail, dit-il sévèrement.

— Tout de suite, acquiesça Kyra.

Mais elle ne bougea pas, trop absorbée par sa contemplation du voilier.

Si les œuvres de Séron n'étaient guère appréciées, on ne pouvait en dire autant du charmant tableau que formait Kyra aux Boucles d'Ébène. Tous les célibataires de la ville (et une bonne partie des hommes mariés) rêvaient de l'attirer dans leur lit.

Elle avait une peau d'albâtre, de grands yeux marron, des lèvres pleines faites pour embrasser et une silhouette dont les courbes appelaient les caresses. Depuis le début de l'été, elle avait dû distribuer plus de tapes sur des mains masculines avides qu'elle n'avait servi de chopes de bière.

Mais Séron était différent. Il s'intéressait vraiment à elle, et le lui prouvait par mille et une petites attentions. Par exemple, il avait aidé

son père à réparer le toit de leur maison, sans accepter d'autre paiement qu'un verre d'eau fraîche.

Il lui donnait des leçons de peinture, lui apprenait à mélanger les couleurs et à rendre les formes. Une fois, alors qu'elle était malade, il n'avait pas quitté son chevet pendant trois jours.

— Tu perds ton temps dans cette taverne, répéta Séron pour la centième fois depuis le début de l'été. Tu es intelligente, sensible, talentueuse... Pourquoi gaspiller ta vie à servir de la bière ?

— Tu me trouves intelligente parce que j'aime ta peinture, sourit Kyra.

Séron secoua la tête.

— Je suis sincère, insista-t-il.

Prise par leur discussion, Kyra avait tout oublié de ses clients et de son patron. Quant à Séron, il n'avait pas encore essayé de vendre sa dernière œuvre, mais la jeune femme l'aimait tellement, et lui-même aimait tellement la jeune femme, qu'il lança sans réfléchir :

— Prends ce tableau. Je te le donne.

Surprise, Kyra s'empourpra. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Ça va ? s'inquiéta Séron.

Pour toute réponse, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa sur les lèvres.

Cette nuit-là, Kyra perdit son travail mais trouva un époux.

*

* *

Elle avait eu raison de croire au talent de Séron : peu de temps après leur mariage, il commença à vendre certains de ses tableaux. Malheureusement, ça ne leur suffisait pas pour vivre.

— Pourquoi ne donnerais-tu pas des leçons de peinture ? suggéra Kyra un après-midi, pendant qu'elle était en train de ramasser son linge.

— Comment ? Pour créer ma propre concurrence ? s'esclaffa gentiment Séron, tout en pliant les vêtements secs qu'elle lui tendait.

— Tu es très bon, insista Kyra. Tu ferais un merveilleux professeur. Regarde comme j'ai appris facilement avec toi !

— Tu as appris facilement parce que tu étais douée, rectifia Séron. Tu as tant de talent ! Je suis sûr que tu pourrais réussir n'importe quoi si tu te fixais un but. Mais tu te contentes de trop peu.

— Tu ne vas pas recommencer avec ce discours, soupira Kyra.

— Si, parce que j'ai raison, s'entêta Séron. Et tu le sais.

La jeune femme fit une moue boudeuse.

— Je connais un moyen de te faire taire.

Elle lâcha le drap qu'elle tenait et déboutonna sa chemise.

— C'est déloyal, protesta faiblement Séron.

Mais il ne se fit pas prier pour se déshabiller à son tour et la rejoindre dans l'herbe tendre, sous le ciel printanier.

*

* *

Finalement, Séron accepta de donner des leçons. Mais ses étudiants les plus enthousiastes étaient des kenders, et souvent, ils repartaient avec des pinceaux, des pots de peinture, voire leur déjeuner du lendemain. Au total, le jeune peintre n'y gagnait presque rien.

Pour compléter ses revenus, il accepta un travail de cuisinier dans une auberge. Kyra ne voulait pas qu'il délaisse son art, mais il ne supportait plus de la voir jongler avec leurs maigres revenus.

Il lui promit de démissionner dès qu'ils arriveraient à vivre de sa peinture. Très bientôt, l'espérait-il. Car il venait de faire une rencontre qui allait lui fournir un merveilleux sujet...

II

— Vous avez une couverture rouge ? demanda le jeune dragon d'airain, debout à la lisière de la forêt.

Séron n'en crut pas ses yeux ni ses oreilles.

— Êtes... êtes-vous réel ? balbutia-t-il.

— Ça ne me semble pas une réponse très appropriée, le morigéna le dragon. Essayez encore.

La curiosité de Séron l'emporta sur sa peur. Il s'approcha pour toucher une aile de la créature.

— Vous êtes réel, murmura-t-il, éberlué.

Il fit un pas en arrière.

— Il semble que je produise cet effet sur tout le monde, soupira le dragon. N'avez-vous donc jamais vu ou entendu parler des membres de mon espèce ?

— Seulement dans les légendes, répondit Séron en détaillant la créature majestueuse qui se tenait devant lui.

Il voulait la graver dans sa mémoire pour en faire un tableau. *Cette fois, jubila-t-il, je vais enfin gagner de l'argent et pouvoir me consacrer à ma peinture. Kyra sera si contente !*

— C'est affreux, se plaignit le dragon. En me voyant, les gens se figent et restent bouche bée... quand ils ne s'enfuient pas en courant. Ce n'est pourtant pas comme si je portais d'affreuses couleurs criardes ! Ce qui me ramène à ma question initiale : avez-vous une couverture rouge ?

Séron ne voulait pas que le dragon s'en aille. Pas tout de suite. Il

lui fallait du temps pour étudier cette merveilleuse créature.

— Je vais vous en trouver une, promit-il. Attendez-moi ici.

Il se précipita dans sa maisonnette.

— Kyra, où es-tu ? appela-t-il.

— Dehors, dans le jardin.

Ne voulant pas perdre de temps, Séron fouilla l'armoire où sa femme rangeait leur linge. Il était certain qu'ils possédaient une couverture rouge (quelle étrange requête, à bien y réfléchir !) mais il n'arrivait pas à mettre la main dessus.

— Alors ? appela le dragon depuis le seuil.

— Je vous avais dit de rester où vous étiez, lui reprocha Séron en le rejoignant.

Il ne voulait pas que la créature effraye sa femme.

— Il y a quelqu'un ? demanda Kyra en sortant par la porte de derrière. Je suis sûre d'avoir entendu une autre voix...

Les yeux écarquillés, elle s'immobilisa.

— Une couverture rouge ! s'écria joyeusement le dragon, en désignant de sa patte le châle que portait Kyra.

Séron cligna des yeux. C'était ce qu'il avait confondu avec une couverture.

Sa jeune épouse sourit. Elle avait grandi bercée par les légendes que lui racontait sa grand-mère, et ne semblait pas le moins du monde effrayée, par la créature.

— Il vous plaît ? demanda-t-elle en ôtant son châle.

— Beaucoup, acquiesça le dragon.

— Dans ce cas, je vous le donne, offrit Kyra. Il vous ira bien mieux qu'à moi.

— Voilà le genre d'humain qui me plaît ! s'exclama le dragon. Comment vous appelez-vous ?

— Kyra, dit la jeune femme avec un sourire chaleureux. Et vous ?

— Tosch. Ravi de faire votre connaissance,

La créature esquissa une courbette.

— Penchez-vous un peu, ordonna Kyra, que je puisse vous mettre, votre nouvelle cape.

Tosch s'exécuta, et elle lui noua son châle autour du cou. Le carré de tissu formait une tache minuscule sur le grand corps écailleux du dragon, mais celui-ci ne s'en formalisa pas. Enchanté, il tourna sur lui-même en prenant des poses avantageuses.

Séron avait du mal à se retenir d'éclater de rire, mais Kyra prenait le dragon très au sérieux. Elle lui prodigua mille conseils pour se mettre en valeur avec son châle. Finalement, Tosch se tourna vers Séron.

— Votre femme vient de me faire un très beau cadeau. Et vous, qu'allez-vous me donner ? demanda-t-il sur un ton suffisant.

— Moi, répondit Séron, très calme, je vais peindre votre portrait. Quand les humains l'auront vu, ils ne seront plus si étonnés de se retrouver face à vous. N'est-ce pas ce que vous désirez le plus ardemment ?

D'un air dubitatif, Tosch se tourna vers Kyra.

— Est-il seulement capable de dessiner ?

*

* *

— Lève ton aile droite un peu plus haut, ordonna Séron. Voilà, c'est parfait. Ne bouge plus.

— Je crois que j'aurais l'air plus impressionnant avec les ailes baissées et la tête en l'air, protesta Tosch. Et j'ai un excellent profil gauche, tu me l'as dit toi-même.

— Mon but est de créer un effet dramatique, expliqua patiemment le peintre, pas de te montrer à ton avantage.

— Je ne vois pas la différence. Si je suis beau, ton tableau le sera aussi, argumenta le dragon.

Séron ne répondit pas. Comme aucun autre humain ne lui avait proposé de faire son portrait, Tosch obtempéra.

Dotés chacun d'un fort caractère, Séron et lui ne s'entendaient pas toujours très bien. Heureusement que Kyra était là pour arrondir les angles. Souvent, elle les rejoignait dans la clairière et caressait la tête du dragon quand son mari l'autorisait à quitter sa pose.

Tosch n'était pas le modèle le plus complaisant du monde. Souvent, il arrivait en retard à leurs rendez-vous, quand il ne les oubliait pas carrément. S'il s'ennuyait, il incantait tout bas, et les pinceaux de Séron disparaissaient brusquement. Ça le faisait toujours beaucoup rire.

Quand Séron se mettait en colère, Kyra lui rappelait que la nature des dragons d'airain les rendit impatients et les poussait à faire des blagues à leur entourage.

— On n'y peut rien, concluait-elle en haussant les épaules.

Aussi les séances de pose continuèrent-elles jusqu'à ce que le Seigneur des Dragons Kitiara envahisse Flotsam à la tête de son armée.

III

Tosch s'était enfui au début de l'occupation de Flotsam. Séron et Kyra en auraient bien fait autant, mais ils n'avaient jamais quitté la ville et craignaient d'abandonner derrière eux leurs familles respectives.

Les temps se firent plus durs. La garde draconienne faisait régner la terreur sur la ville. Malgré tout, Séron réussit à vendre plusieurs de ses portraits de Tosch : un au propriétaire de l'auberge où il travaillait, un à une capitaine de vaisseau pirate qui jura qu'elle l'accrocherait dans sa cabine, un autre à un colporteur. Tous les acheteurs admirèrent la façon dont il avait su rendre l'énergie et l'arrogance juvéniles de Tosch.

Kyra était de plus en plus fière de son mari, dont la réputation augmentait chaque semaine. Pourtant, ils vivaient toujours dans la même maisonnette, portaient toujours les mêmes habits soigneusement reprisés par la jeune femme, et Séron travaillait toujours comme cuisinier pour gagner leur vie.

*

* *

— Tu ne vas pas y croire ! s'exclama Séron en entrant en trombe dans leur petite maison.

Essoufflé, il s'arrêta pour débiter d'une traite :

— J'étais dans la montagne en train de chercher de l'ocre, quand j'ai vu passer Kitiara juchée sur son dragon bleu ! Elle dirigeait toute une phalange de cavaliers. Le ciel était rempli de dragons !

« Les battements de leurs ailes résonnaient comme un grondement de tonnerre, et leurs cris perçants ont bien failli m'assourdir. Il faut que je peigne ça, Kyra ! Jamais je n'aurai de sujet plus impressionnant !

Pendant des semaines, il s'affaira devant son chevalet. Il devait achever son tableau avant d'oublier les émotions que lui avait inspirées le vol de dragons bleus.

Quand il eut enfin terminé, chacune des créatures semblait plus maléfique que sa voisine, et l'expression de leurs cavaliers était si terrible que Kyra frissonna en la découvrant.

Elle n'avait qu'à observer la toile pour sentir le souffle froid produit par les battements d'ailes des dragons. Cette fois, Séron s'était surpassé en capturant toute l'horreur de sa vision.

Bien entendu, il ne pouvait pas vendre son tableau. Si le Seigneur des Dragons ou un de ses soldats le voyaient, ils lui feraient couper les mains.

Mais le jeune homme ne regrettait pas le temps passé à son chevalet : un jour, peut-être, l'occupation se terminerait, et son tableau prendrait valeur de témoignage. Avec un peu de chance, il réussirait même à le vendre et à se faire une réputation en Ansalonie.

Séron dissimula sa toile dans un coffre de bois, sous leur lit. Mais comme les mois passaient, et que l'occupation se prolongeait, Kyra et lui désespérèrent de trouver un public.

Alors ils eurent une idée : puisqu'ils ne pouvaient pas l'exposer à

Flotsam, pourquoi ne pas l'envoyer à une galerie de Palanthas ? Pour ça, ils auraient besoin d'aide.

— Faisons passer un message à Tosch, suggéra Kyra. Il pourrait s'y rendre d'un coup d'ailes, pendant la nuit.

— Crois-tu vraiment que Tosch risquerait sa vie pour un simple tableau ? objecta Séron, dubitatif.

— Nous n'avons rien à perdre en lui demandant.

Deux jours plus tard, le colporteur qui avait acheté une toile au jeune peintre se faufila hors de la ville et se rendit dans la montagne, porteur d'un message codé.

Dans celui-ci, Séron et Kyra demandaient à leur ami de les rejoindre la prochaine nuit sans lune. Ils savaient que ça pouvait être dangereux, et précisaient bien qu'ils n'en voudraient pas au dragon de refuser.

Pourtant, alors que les jours passaient, ils ne purent s'empêcher d'espérer.

Le soir tant attendu arriva enfin. Le soleil se coucha, projetant de longues ombres dans les rues sinistres de Flotsam.

— Crois-tu que Tosch a eu notre message ? demanda Séron, nerveux. Et si le colporteur s'était fait intercepter ? Si le Seigneur des Dragons avait déchiffré... ?

Soudain, des coups résonnèrent à leur porte. Instinctivement, les deux époux se blottirent l'un contre l'autre. Le pire était arrivé : la garde draconienne venait les arrêter.

Les coups continuèrent, mais Séron et Kyra n'entendaient que les battements de leur cœur. Finalement, le jeune peintre prit une inspiration et déposa un baiser sur le front de sa femme.

— Tâchons de nous montrer courageux, dit-il d'une voix qui trahissait sa peur.

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Je vous ai tirés du lit, ou quoi ? rugit Cheb au Long Menton, le frère de Séron. Pourquoi avez-vous mis si longtemps à me répondre ? Ce n'est pas comme si vous aviez beaucoup de distance à parcourir, ajouta-t-il, méprisant, en balayant du regard la pièce unique de leur maisonnette.

— Nous... ne t'attendions pas, lâcha Séron, soulagé et surpris à la fois. Qu'est-ce qui t'amène à Flotsam ? Quelque chose de grave est arrivé ?

— Faut-il qu'une catastrophe se produise pour que j'aie le droit de rendre visite à mon unique frère ? demanda Cheb.

— Ce n'est pas ce qu'a voulu dire Séron, intervint Kyra. Il est ravi de te voir, et moi aussi.

Cheb sourit à sa belle-sœur.

— C'est gentil de me dire ça. Tu es toujours aussi ravissante.

T'épouser est la chose la plus intelligente que mon imbécile de frère ait jamais faite.

Kyra ne releva ni l'insulte ni le compliment ; elle se contenta de désigner froidement une chaise à Cheb.

Son beau-frère était vêtu comme un prince, mais malgré ses yeux vert émeraude, son visage osseux, tout en longueur, n'avait rien de plaisant à regarder.

Pendant qu'il s'asseyait, Séron jeta un coup d'œil inquiet par la fenêtre. Si Tosch voyait une troisième personne avec Kyra et lui, il ne se montrerait pas... à supposer qu'il ait décidé d'accepter le rendez-vous.

— Quand vous entendrez ce que j'ai à vous dire, vous me ferez meilleure figure, déclara Cheb, très sûr de lui. Mais d'abord, dit-il en posant sa sacoche et en levant le nez vers Kyra, sers-moi à boire, femme.

Sans un mot, Kyra posa devant lui une chope pleine de bière.

— Je vois que tu n'as pas oublié ton ancien métier, plaisanta Cheb.

— Qu'avais-tu à nous dire ? demanda sèchement Kyra, en rejoignant son mari à l'autre bout de la pièce.

Cheb but une longue gorgée avant de daigner répondre.

— Je connais un marchand qui souhaite apporter une note artistique à la décoration de son intérieur, expliqua-t-il. Il ne veut pas dépenser trop d'argent, mais nous avons réussi à nous mettre d'accord sur un prix convenable. Bien entendu, j'ai négligé de lui dire que j'avais un frère artiste, dont la maison regorgeait de tableaux invendus.

— Je vois. Combien ? demanda Séron, les sourcils froncés.

Cheb fit, un geste insouciant.

— Peu importe. Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que je vais emporter vingt de tes croûtes et qu'en échange, je te remettrai cinq pour cent de ce que me donnera le marchand.

Séron frémit sous l'affront, mais réussit à se contrôler.

— Tu m'excuseras de ne pas bondir de joie, dit-il d'une voix où se mêlaient sarcasme et amertume. Je sais bien comment tu as fait fortune : en achetant des marchandises invendues pour une infime partie de leur valeur, et en allant les revendre cent fois plus cher dans la ville voisine.

« Tu as droit à ta marge. Mais si je te remets vingt tableaux contre cinq pour cent du produit de la vente, ça veut dire que je t'en donne dix-neuf. Ça ne m'intéresse pas.

— Allons, se radoucit Cheb, ne fais pas le difficile. Ça te fera toujours un peu d'argent... et tu sembles en avoir besoin. De toute façon, tu n'arrives pas à vendre ces toiles. Je te rends service en t'en débarrassant !

Séron se mordit les lèvres et se tourna vers sa femme.

— Qu'en penses-tu, Kyra ?

— La même chose que toi, répondit-elle sans hésitation. Un jour, peut-être, tous ces tableaux vaudront une fortune, ajouta-t-elle sur un ton lourd de sous-entendus.

— C'est ridicule, insista Cheb. Je te trouve un acheteur, et tu refuses son argent ? Très bien, je serai magnanime : je veux bien monter jusqu'à dix pour cent. Que dis-tu de ça ?

— Il n'en est pas question, lâcha Séron, qui commençait à perdre son calme. Tu ferais mieux de t'en aller, à présent.

Les deux frères se toisèrent du regard. Cheb ne comprenait pas qu'un artiste puisse se montrer aussi sot ; Séron savait qu'un marchand aussi cupide ne verrait jamais les choses de la même façon que lui.

— Tiens, prends une bougie, offrit Kyra, soulagée de voir partir son beau-frère. Tu pourras t'en servir pour allumer une des torches qui se trouvent à l'extérieur et éclairer ton chemin.

Séron reconduisit Cheb à la porte.

— Si tu te dépêches, tu trouveras peut-être une chambre à l'*Auberge du Port*. Dis au propriétaire que c'est moi qui t'envoie ; il me connaît bien.

Cheb était déjà sur le seuil, en train d'allumer sa torche, quand il s'avisa qu'il avait oublié sa sacoche à l'intérieur. Il rentra et se dirigea à grands pas vers la chaise qu'il avait occupée quelques secondes plus tôt.

Au même moment, Kyra proposa :

— Laisse-moi t'aider.

Alors que tous deux se baissaient pour ramasser la sacoche, ils se heurtèrent, et Cheb perdit l'équilibre.

Il tomba en arrière. La torche lui échappa et atterrit dans un coin de la pièce, au milieu des tableaux invendus de Séron. Une boule de flammes orange s'éleva des toiles.

— Sortez d'ici, vite ! s'écria Cheb en se redressant d'un bond.

Il empoigna sa sacoche et se rua dehors sans jeter un regard en arrière.

— Sauve-toi ! ordonna Séron à sa femme, qui essayait de sortir le coffre de sa cachette, sous le lit.

— Je ne partirai pas sans ton tableau ! protesta Kyra.

L'incendie se propageait rapidement. Déjà, il gagnait le lit et le reste des meubles. Deux des murs avaient pris feu, et les flammes léchaient le toit de chaume. Une épaisse fumée noire envahit la maisonnette.

Séron saisit sa femme par la taille et la traîna vers la sortie. Tous deux toussaient ; ils avaient les larmes aux yeux et la peau couverte de cloques. Leurs vêtements commençaient à roussir quand Séron

atteignit la porte et, d'une bourrade, projeta Kyra dans l'herbe.

Mais au lieu de la suivre dehors, il rebroussa chemin au milieu des flammes et plongea vers leur lit. Le coffre fumait ; pourtant, le tableau devait encore être intact. Séron saisit une poignée et tira de toutes ses forces. La porte ne se trouvait qu'à quelques pas...

Bien que le battant soit toujours ouvert, la fumée et les flammes empêchaient Kyra de voir ce qui se passait à l'intérieur.

— Tant pis pour le tableau ! cria-t-elle. Séron ! Sors de là ! Vite !

À cet instant, le toit de la maisonnette s'effondra, projetant une pluie de chaume et de débris de poutres noircis. Séron n'eut même pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Kyra poussa un long hurlement. Lorsque sa voix se brisa, elle s'effondra dans l'herbe humide et ne bougea plus.

*

* *

Des heures plus tard, au plus noir de la nuit, une voix résonna près d'elle.

— Suis-je en retard ?

Kyra sursauta. Levant la tête, elle aperçut Tosch qui se tenait devant elle, l'air ahuri. Alors, elle éclata en sanglots.

Le dragon fit de son mieux pour la réconforter ; il la prit sous son aile et l'attira contre son grand corps écailleux. Mais il ne comprenait pas la raison de sa détresse.

Hoquetant, Kyra lui expliqua ce qui venait de se passer, puis elle passa le reste de la nuit à pleurer. Peu de temps avant l'aube, elle sombra dans un sommeil agité.

Tosch poussa un soupir. Le soleil ne tarderait pas à se lever. Il devait s'éloigner de Flotsam au plus vite. Et pendant qu'il y était, autant emmener Kyra avec lui. Plus rien ne retenait la jeune femme.

Saisissant son amie humaine entre ses pattes de devant, le dragon prit son envol.

IV

Tosch observait la femelle dragon d'airain qui décrivait des cercles paresseux au-dessus de lui. Sans réfléchir, il tourna vers elle son meilleur profil.

— Je ne crois pas te l'avoir jamais dit, mais je me plais beaucoup à Palanthas, déclara Kyra, assise sur une souche voisine.

Le dragon hocha la tête d'un air distrait. Son regard se posa sur les carrés de tissu bleu, jaune et orange que la jeune femme était en train

de coudre.

— Quand ma nouvelle cape sera-t-elle terminée ? demanda-t-il.

— Je t'avais dit qu'il y en aurait pour six semaines, et ça fait à peine quatre que j'ai commencé, lui rappela Kyra.

— Tu sais bien que le temps n'a pas de signification pour nous, répliqua Tosch en haussant ses épaules écailleuses.

La jeune femme baissa la voix.

— Moi, je ne cesse de compter les jours depuis la mort de Séron.

— Tu as l'air si triste. Tu devrais peut-être te remarier, suggéra Tosch.

Kyra sursauta.

— Pas question ! (Un sourire las se peignit sur ses lèvres.) Je sais que tu dis ça pour mon bien, mais je n'aimerais jamais un autre homme. Séron et moi n'étions pas seulement mari et femme : chacun de nous finissait les phrases de l'autre, riait à ses plaisanteries... La moitié de mon cœur a disparu avec lui.

Elle ferma les yeux.

— La nuit, je n'arrive pas à m'endormir. Je ne cesse de le chercher dans le lit, souffla-t-elle. (Elle eut un faible sourire.) Quand je t'ai vu observer cette femelle, la première chose que j'ai pensé, c'est combien j'aurais voulu dire à Séron que tu n'avais pas changé.

Tosch prit l'air embarrassé.

Depuis leur arrivée à Palanthas, Kyra passait toutes ses journées à revivre chaque instant de sa vie avec Séron. Elle revoyait leurs étreintes passionnées, se jouait chacune de leurs tendres conversations.

Elle se souvenait que Séron l'avait toujours crue capable de faire quelque chose d'important. Mais la seule chose qui lui importait alors, c'était d'être une bonne épouse. Puisque son bien-aimé n'était plus, pourquoi ne pas accomplir son souhait ? Ce serait une façon d'honorer sa mémoire.

Kyra sourit malgré elle. « Ne le fais pas pour moi, mais pour toi », voilà ce que lui aurait répondu Séron. Était-il trop tard pour le faire en leur nom à tous les deux ?

La jeune femme baissa les yeux vers ses mains. *Si je suis vraiment capable d'atteindre n'importe quel objectif, lequel vais-je me fixer ?* Mais rien ne lui vint à l'esprit.

— Alors, que penses-tu de ma dernière trouvaille ? demanda Tosch, interrompant sa rêverie.

— Je te demande pardon ?

— Les écailles de mon dos. Ne vois-tu pas comme les bords sont relevés ?

Kyra réprima un sourire.

— Je trouve ça très moderne, déclara-t-elle gravement. Tu vas

peut-être lancer une mode.

— Tu crois ?

— Si un dragon en est capable, c'est bien toi.

— Pour lancer une mode, il faudrait que tout le monde me voie, murmura Tosch, pensif. Je ferais mieux d'y aller.

Agitant ses ailes, il s'éleva à quelques pieds du sol.

— Je reviendrai chercher ma cape, ajouta-t-il en baissant la tête vers son amie. À bientôt.

*

* *

Six années s'écoulèrent avant que Tosch ne tienne sa promesse. Kyra savait que le temps ne signifiait rien pour un dragon, et elle ne lui en voulut pas de sa longue absence.

Depuis son départ, elle avait repris un travail de serveuse dans une auberge. Tout le monde l'appréciait parce qu'elle était dure à la tâche, mais à présent, c'étaient les filles plus jeunes, moins marquées par le chagrin, qui devaient repousser les avances des clients.

Kyra ne s'en souciait guère. En fait, elle ne se souciait plus de grand-chose. Seule la vue de Tosch réussit à lui arracher un pâle sourire.

Ils allèrent s'asseoir sur la plage. Kyra n'osait pas regarder le dragon en face : non qu'elle eût honte d'elle-même, mais Tosch était couvert de vêtements aux couleurs si criardes qu'elles en devenaient presque aveuglantes. Visiblement, il avait tout oublié de la modeste cape qu'il lui avait fallu plus d'un mois pour coudre.

— Regarde, insista le dragon, je me suis fait sculpter les crocs. Qu'en penses-tu ? C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Chaque fois que je te vois, tu es différent, soupira Kyra. Je n'arrive pas à me souvenir de ton apparence d'il y a six ans.

Une larme roula sur sa joue, et son menton trembla.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? se renfrogna Tosch.

— Je suis désolée. C'est juste que, parfois, j'oublie aussi à quoi ressemblait Séron.

Le dragon secoua sa tête ornée de plumes multicolores.

— Tu penses encore à lui ?

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Je n'ai jamais compris ce que tu lui trouvais. Il n'était pas mauvais peintre, certes... Mais comment ne pas être inspiré par un tel modèle ? Il ne s'est jamais montré très gentil envers moi.

— Il t'aimait beaucoup, protesta Kyra, et je ne veux plus t'entendre dire du mal de lui.

— Navré, marmonna Tosch. (Puis, pour se racheter :) C'est dommage qu'il n'ait jamais peint d'autoportrait. Comme ça, tu aurais pu le garder près de toi, et tu n'aurais pas oublié à quoi il ressemblait.

Kyra hochait tristement la tête.

— Tu ne veux pas que je t'emmène faire un tour ? suggéra le dragon. Ça te changerait les idées. Où veux-tu aller ?

— À la maison. Je ne suis pas de très bonne compagnie quand je rumine mes idées noires.

*

* *

Pendant des heures, elle sanglota allongée sur son lit. *Ça fait déjà six ans*, songea-t-elle. *Pourquoi ai-je toujours autant de chagrin ?*

La réponse était aussi évidente que les larmes sur son visage : parce que son amour n'était pas mort dans les flammes avec Séron. Le visage de son mari s'estompait dans sa mémoire, mais ses sentiments demeuraient intacts au fond de son cœur.

En fin d'après-midi, Kyra alluma un feu et se prépara quelque chose à manger. Assise devant sa petite table branlante, elle remarqua que ses mains étaient couvertes de suie. Sans réfléchir, elle s'essuya les doigts en traçant un croquis de Séron sur sa serviette délavée.

Quand elle réalisa ce qu'elle était en train de faire, elle se figea et observa son œuvre.

Indéniablement, c'était le visage de son défunt époux qui lui souriait sur le tissu blanc. Pour la première fois depuis six ans, Kyra éprouva la même sérénité que lorsque Séron la prenait dans ses bras.

Après tout ce temps, elle savait enfin quoi faire de sa vie. Le regard fixé sur son croquis, elle murmura :

— Je vais te peindre, Séron. Je ne suis peut-être pas aussi douée que toi, mais je ferai de mon mieux, parce que c'est le seul moyen de te garder près de moi.

*

* *

Cette nuit-là, avec une toile, des pinceaux et de la peinture achetés sur ses maigres économies, Kyra se mit au travail. Elle s'affaira jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que les muscles de son bras lui fassent mal et que ses yeux soient rougis par sa longue veille.

Quand le soleil se leva, elle fit un pas en arrière pour observer le résultat. Dégoûtée, elle saisit la toile et la jeta sur le sol.

— Affreux, marmonna-t-elle. Séron ne ressemblait pas du tout à ça.

À cet instant, Tosch atterrit devant sa maison.

— Viens voir mes nouvelles ailes ! appela-t-il.

Passant sa tête par la fenêtre, Kyra vit des étincelles dorées danser sur les écailles du dragon.

— Tu t'es surpassé, déclara-t-elle.

— Toi aussi, s'étonna Tosch en voyant les taches de couleur qui couvraient son visage et ses mains. As-tu décidé de te peindre le

corps ?

— Pas vraiment. J'essaye de faire un tableau, répondit Kyra.

— Oh, fais-moi voir ! s'exclama Tosch.

— Ce n'est pas encore terminé.

Mais même si ça avait été le cas, elle n'aurait pas montré le portrait de Séron à Tosch. C'était un sujet trop intime. Si un jour, elle réussissait à capturer l'essence de son mari et à la coucher sur la toile, alors, elle dévoilerait son œuvre. Pas avant.

Tosch fut déçu par son refus, mais les taches de peinture le ravissaient.

— Si tu veux, je t'emmène à l'auberge, proposa-t-il.

— Pas aujourd'hui. Je veux rester à la maison pour travailler, répondit Kyra.

Son vieil ami haussa les épaules.

— Comme tu voudras. On se voit plus tard.

V

Beaucoup plus tard... Quatorze ans après, pour être plus exact.

Kyra avait dépassé la quarantaine ; elle ne travaillait plus à l'auberge que pour gagner de quoi acheter ses fournitures. Depuis sa première tentative infructueuse, jamais elle n'avait cessé de peindre Séron.

— Tu ne remarques rien de différent ? demanda le dragon en se posant devant sa mesure, comme s'il reprenait une conversation interrompue la veille.

Mais Kyra avait l'habitude, et l'apparition de son vieil ami la réjouit. Elle le détailla soigneusement.

— Ton museau, déclara-t-elle enfin. Il est plus petit.

— Exact ! s'exclama Tosch, tout joyeux. Je savais que tu le verrais !

— Comment as-tu fait ? On dirait qu'il est retroussé.

— Tu ne trouves pas ça adorable ?

— Eh bien...

— J'ai demandé à des gnomes de me l'arranger. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris au juste, mais puisque ça a marché...

— Tu arrives encore à respirer ? s'inquiéta Kyra.

— Moins bien qu'avant, avoua Tosch. Mais il faut souffrir pour être beau. Ça ne te plaît pas ? insista-t-il.

— Je vais te montrer ce que j'en pense, sourit Kyra. Penche-toi.

Tosch baissa la tête, et elle lui déposa un baiser sur le museau,

— Pour moi, tu seras toujours le plus beau et le plus adorable des dragons, affirma-t-elle.

Tosch rougit, ce qui fut du plus bel effet à côté de son foulard multicolore. Pour masquer son embarras, il se racla la gorge et demanda :

— Comment va ta peinture ? Je peux voir ce que tu as fait ?

— Pas encore. Je suis désolée. Je te montrerai mes tableaux quand je les trouverai vraiment bien.

— D'ici combien de temps ?

Kyra sourit.

— Très bientôt, selon tes standards.

*

* *

Les Seigneurs des Dragons moururent au combat ou furent relevés de leurs fonctions et remplacés par d'autres. Des batailles furent livrées, gagnées ou perdues.

À sa façon, Tosch fit preuve d'une belle constance. Il continua à rendre visite à sa vieille amie tous les dix ans environ. Pourtant, jamais elle n'accepta de lui montrer ses tableaux.

Le dragon en conçut du ressentiment. Il était aussi jeune, arrogant et impatient que quand il avait rencontré Séron et Kyra, mais cette dernière avait atteint un âge où un rien la contrariait. Elle était toujours en train de faire la tête.

Ce matin, par exemple, elle n'avait pas manifesté le moindre enthousiasme pour son nouveau chapeau violet. Tout ce qui l'intéressait, c'était de retourner à sa peinture : elle semblait enfin sur le point de réussir ce qu'elle cherchait à faire depuis des années.

Tant mieux pour elle, songea Tosch, mais pourquoi n'a-t-elle pas prêté plus d'attention à mon chapeau ? Tout le monde le trouvait follement original. Décidément, résolut le dragon, il devait lui toucher deux mots au sujet de sa mauvaise humeur permanente. Et il le ferait dès ce soir.

*

* *

Kyra se sentait toujours un peu mélancolique après le départ de Tosch : retrouver son vieil ami lui rappelait la solitude dans laquelle elle vivait depuis toutes ces années.

Ce soir-là, après une journée de travail harassante, elle se dépêcha de rentrer chez elle pour peindre un peu avant que le sommeil ne la terrasse.

Elle ne savait même pas combien de portraits de Séron elle avait déjà achevés : elle en avait perdu le compte depuis longtemps. Elle avait tendance à oublier de plus en plus de choses... mais pas le visage de son mari.

Et pour cause : les murs de sa bicoque étaient couverts de toiles qui

le représentaient. Séron veillait sur elle pendant son sommeil, au-dessus de sa cheminée, et dans tous les coins de la pièce unique où elle vivait. Pourtant, son œuvre n'était pas achevée.

Kyra avait de plus en plus de mal à peindre. Sa vue baissait, ses articulations craquaient, ses doigts tremblaient, mais elle continuait à manier le pinceau, espérant recréer l'image parfaite de son bien-aimé.

Cette nuit-là, tandis qu'elle s'affairait à la lueur des braises mourantes, la vieille femme éprouva des difficultés à respirer. Elle était à bout de forces mais ne voulait pas s'arrêter... pas avant d'avoir achevé son dernier tableau.

Celui-ci représentait Séron assis sur une nappe de pique-nique, dans l'herbe de leur petit jardin. Une expression de profonde tristesse se lisait sur ses traits, et il tendait les bras en avant comme pour étreindre quelqu'un.

Cette fois, songea Kyra en détaillant ses longs doigts déliés, ses pommettes saillantes, son menton carré et ses sourcils tombants, c'est exactement lui.

Pourtant, elle ne pouvait se défaire de l'impression que quelque chose clochait. Ou plutôt, qu'il manquait quelque chose. Son cœur battit la chamade dans sa poitrine. Qu'avait-elle donc oublié ?

À cet instant, elle se sentit tellement indigne de Séron qu'elle tourna le dos à la toile encore humide. Mais elle ne pouvait échapper au regard triste de son mari : il l'observait depuis tous les murs de la pièce.

— Je voulais que tout Krynn lève vers toi des yeux remplis d'amour et d'admiration, gémit Kyra en tendant les bras vers Séron. Je voulais faire ressentir aux gens la même chose que moi. Mais jamais je n'ai réussi à peindre ton amour. Pas une seule fois !

Tombant à genoux, elle sanglota à fendre l'âme, comme la nuit où elle l'avait perdu.

— T'ai-je déçu pendant toutes ces années ? Oh, Séron, suis-je seulement la moitié de la femme que tu espérais que je devienne ?

*

* *

Quand Tosch atterrit devant la mesure de Kyra, il appela, mais son amie ne répondit pas. Il appela un peu plus fort, sans résultat. La moutarde lui monta au nez.

— Kyra ! hurla-t-il si fort que la moitié des habitants de Palanthas furent tirés de leur sommeil.

Pourtant, la vieille femme ne réagit pas. Perdant patience, Tosch enfonça la porte d'un coup de patte... et sa colère se changea instantanément en pitié quand il découvrit Kyra prostrée sur le sol devant son chevalet.

Tosch poussa un soupir tremblant. Il s'était aperçu que son amie

vieillissait, mais il n'avait jamais vraiment cru qu'elle finirait par mourir. Elle avait toujours été là pour le flatter ou le conseiller sur sa tenue. Et maintenant, elle n'était plus.

Le dragon inclina le cou pour regarder à l'intérieur de la bicoque. Ses yeux se posèrent sur la toile à peine sèche, et il sursauta en reconnaissant Séron. Kyra avait fait du beau travail : le jeune peintre était exactement tel que dans le souvenir de Tosch.

Le dragon enfonça sa tête plus avant dans la maisonnette. D'autres portraits couvraient les murs, mais aucun n'était aussi réussi que le dernier.

Ainsi, c'était ça que Kyra lui avait dissimulé pendant toutes ces années. Face à tant de dévouement, Tosch ne put que secouer la tête, incrédule. Il ne comprenait pas que l'on aime à ce point. Pourtant, à sa façon, il avait aimé Kyra.

Le dragon eut un frisson, et sut qu'il allait faire une chose très rare chez lui : se mettre à pleurer. Kyra lui avait été si précieuse, et qu'avait-il fait pour elle ? Rien du tout.

Il s'était contenté de prendre sans jamais donner en retour, pas même un peu de poussière d'or pour mettre sur ses vêtements. Il aurait pu lui faire sculpter les dents, lui acheter un chapeau pareil au sien... Mais il était trop tard à présent.

Tosch baissa les yeux sur le corps sans vie de Kyra, puis les releva vers le tableau. Il fronça les sourcils. Quelque chose manquait.

Pendant un long moment, le dragon étudia la toile. *Je sais !* se dit-il enfin. *C'est tellement évident !* Alors, il marmonna une incantation et frappa le sol de sa queue par trois fois.

Kyra apparut dans le tableau avec Séron. Tout était comme il se devait. Vivants dans leur art, les deux amoureux s'enlaçaient en riant. À l'intérieur de la toile, leurs âmes étaient libres et heureuses.

Tosch battit des ailes pour manifester sa joie. Enfin, il avait fait quelque chose de gentil pour Kyra.

Alors il se détournait pour s'en aller, il entendit la voix de Séron dire à sa bien-aimée :

— Tu es la femme que j'espérais que tu deviennes, et plus encore.

— Ça, c'est un bon tableau, murmura le dragon en prenant son envol dans le ciel nocturne. Tout de même, ajouta-t-il en crevant le plancher des nuages, un peu plus de couleur ne lui aurait pas fait de mal.

À LA POURSUITE DE LA DESTINÉE

NICK O'DONOHUE

Note d'Astinus de Palanthas : Pour l'édification historique des lecteurs, il convient de souligner que les événements décrits ci-dessous font référence, en adoptant un autre point de vue, aux aventures vécues par les Compagnons dans l'ouvrage intitulé Dragons d'un crépuscule d'Automne (page 102 et suivantes).

I

Grâce à un effort de volonté, le cerf apparut au chevalier dans la lumière du jour. Si quelque chose pouvait faire plaisir à voir dans le Sombrebois, c'était bien l'enthousiasme par lequel il fut récompensé.

Le chevalier mentionna le jour où Huma avait suivi le cerf. Alors, celui-ci sut qu'il pourrait conduire le groupe de mortels jusqu'au Pic du Prieur.

Mais le chevalier et ses amis ne lui emboîtèrent pas immédiatement le pas. Ils commencèrent par discuter entre eux, et le demi-elfe déclara :

— Bien que je n'aie jamais vu le cerf blanc moi-même, je connais quelqu'un dont c'est le cas, et qui l'a suivi comme dans l'histoire que le vieil homme a racontée à l'*Auberge du Dernier Refuge*.

Tournant la tête pour regarder, le cerf vit que le demi-elfe tripotait nerveusement un anneau en feuilles de lierre. Sans doute l'objet lui rappelait-il la personne dont il venait de parler.

Un jeune homme vêtu des Robes Rouges des mages neutres, aux pupilles en forme de sablier, rappela la fameuse histoire. Quelques nuits plus tôt, un vieillard avait raconté comment Huma, perdu dans la forêt, avait prié Paladine, et comment un cerf blanc lui était apparu pour le reconduire chez lui.

Ça, je m'en souviens, songea le cerf, mais je ne pensais pas qu'il restait des mortels dont ce soit aussi le cas. Secouant ses andouillers majestueux, il tendit l'oreille pour écouter la suite de la conversation.

Le nain du groupe ricana.

— Tu crois à ces légendes stupides ? Je vais t'en raconter une autre : on dit que c'est un cerf qui a provoqué la transformation du Bois des Ombres en Sombre-bois.

— Quand ça ? pépia une petite créature aux oreilles pointues.

Un kender, se souvint le cerf. Ça faisait longtemps qu'il n'en avait pas vu un.

— Oh, ça se passait avant le Cataclysme, répondit le nain. Et ce n'est pas une de ces histoires amusantes que tu affectionnes : en fait, le cerf avait trahi la Maîtresse de la Forêt, souveraine de ces terres.

— Pourquoi ? demanda le kender.

— Je ne sais pas, avoua le nain. Bref, le cerf alla trouver le roi qui avait juré de protéger les bois...

— Les protéger contre quoi ? interrompit à nouveau le kender.

— Vas-tu cesser de poser des questions, à la fin ! tempêta le nain.

Je vais te frotter les oreilles pour t'apprendre à écouter tes aînés...

Le demi-elfe s'interposa.

— Laisse-le tranquille, Flint. Et toi, Tass, arrête de lui couper la parole.

Le nain foudroya le kender du regard et prit une inspiration pour se calmer.

— Donc, reprit-il, j'ignore pourquoi le cerf voulait trahir la Maîtresse de la Forêt. D'ailleurs, ça n'a pas vraiment d'importance.

— Bien sûr que si. J'ai toujours pensé que les causes étaient plus importantes que les conséquences, murmura le cerf, sachant que les compagnons ne pouvaient l'entendre. Mais je suis heureux qu'on les ait oubliées.

— À l'époque, continua Flint, un roi vivait dans les bois en compagnie de soldats qui devaient protéger la lisière contre l'Armée Noire : un contingent de morts-vivants invoqués par des prêtres pour aider la Reine des Ténèbres à éliminer la Maîtresse de la Forêt.

— Mais les soldats furent vaincus, devina le demi-elfe.

— Vaincus ? ricana Flint. Ils ne se battirent même pas ! Le cerf leur offrit, ainsi qu'au roi, une occasion de chasser dans les bois, et ils sautèrent dessus. L'histoire ne précise pas exactement pourquoi. Bref, ils abandonnèrent leur poste l'espace d'une journée.

— Les traîtres, gronda le chevalier.

Visiblement, cet humain ne badinait pas avec le sens de l'honneur. Mal à l'aise, le cerf se dandina sur ses sabots.

— Ce fut bien assez, reprit Flint. Pendant que le roi et ses soldats chassaient, les prêtres pénétrèrent dans la forêt à la tête de leur armée de morts-vivants. Ils leur firent former un cercle et entonnèrent la Chanson des Terres Mortes...

— La Malédiction des Terres Mortes, corrigea le mage des Robes Rouges. Elle permet de plonger un territoire dans les ténèbres, et de relever tous les cadavres qui y sont enterrés. C'est très facile à faire, dès lors qu'on se trouve au bon endroit.

Flint haussa les épaules.

— Tu t'y connais mieux que moi. Puis les morts-vivants traquèrent le roi et ses soldats comme de simples animaux ; ils les tuèrent et les mirent en terre.

« Mais les prêtres avaient commis une erreur. L'Armée Noire n'était pas originaire de cette forêt ; en revanche, le roi et ses hommes avaient séjourné dans son sol.

« Au crépuscule du premier jour, les morts-vivants tombèrent pour ne plus se relever, tandis que le roi et ses soldats jaillissaient de la tombe pour exterminer les prêtres.

Vaguement inquiet, le nain regarda autour de lui.

— Cependant, la Malédiction des Terres Mortes demeura.

Aujourd'hui encore, le Sombrebois est considéré comme maléfique. On dit que toutes les nuits, le roi et ses hommes partent chasser, et qu'ils ne connaîtront pas de repos avant de s'être rachetés de leur trahison.

— Et le cerf ? interrogea Tass, n'y tenant plus.

Flint réfléchit.

— Je ne sais pas exactement ce qui lui arriva. Dans certaines versions de l'histoire, c'est lui que le roi et ses soldats pourchassent nuit après nuit ; dans d'autres, leur proie est une licorne, voire la Maîtresse de la Forêt en personne, qui qu'elle puisse être.

« Je sais seulement que comme les traîtres, le cerf mourut et fut condamné à souffrir, jusqu'à ce qu'il honore son vœu de protection et de loyauté envers la Maîtresse de la Forêt. Mais il ne le peut pas, car quelqu'un d'autre garde le Sombrebois à présent, et il est trop fier pour reconnaître ses erreurs.

— Une histoire qui n'a pas de fin, constata Tass. Ce n'est pas la meilleure que j'aie entendue.

— Moi non plus, concéda Flint, mais ce n'est pas la question. La question, c'est : quel cerf sommes-nous en train de suivre ? Celui qui apparut à Huma, ou le traître du Sombrebois ?

— Avez-vous seulement pensé, stupides créatures, qu'ils pourraient ne faire qu'un ? marmonna le cerf.

Mais il fut soulagé quand les compagnons lui emboîtèrent le pas malgré leurs doutes.

Plus tard cette nuit-là, il les regarda parler avec le chef des morts-vivants. *Ils ont peur*, songea-t-il. *Feu le Roi Pérès doit être content.*

Plus tard encore, il les vit monter sur le dos des centaures envoyés par la Maîtresse de la Forêt pour les conduire à elle. Libéré de son devoir de guide, il allait s'éloigner quand il entendit une des deux créatures mi-homme mi-cheval qui étaient restées pour monter la garde entonner un air très ancien :

*Il était un cerf noble et fier
Né dans le Bois des Ombres
Où il grandit, puis rencontra
Et tomba amoureux d'une licorne.*

Le cerf se figea.

— Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas chanté, mais je me souviens encore de l'air, déclara le centaure avec satisfaction.

— D'où le tiens-tu ? demanda son compagnon. Je ne l'avais encore jamais entendu. C'est nouveau ?

— Nouveau ? Tu plaisantes ! Cette chanson était déjà ancienne à l'époque du Cataclysme, quand les nôtres firent le serment de protéger cet endroit. Sais-tu que les gardes précédents avaient trahi la Maîtresse de la Forêt ?

— Vraiment ? Pourquoi ?

Le cerf retint son souffle. *Pourvu qu'il ne s'en rappelle pas. C'est bien assez que la Maîtresse de la Forêt, le Roi Pérès et moi nous le sachions.*

— Les couplets suivants l'expliquent. Voyons si j'arrive à les retrouver...

Sur un ton hésitant, le premier centaure entonna :

Il la servit longtemps

Il lui fut dévoué corps et âme

Jusqu'à cette nuit dans le Bosquet des Ombres

Où il lui avoua son amour.

— Et après ? La licorne s'est-elle moquée de lui ?

— Non, mais elle l'a repoussé quand même. Je ne me souviens plus des paroles exactes, avoua le garde.

Poursuivant leur ronde, lui et son camarade s'éloignèrent. Resté seul, le cerf chantonna tout bas :

Elle ne se moqua pas de lui

Mais le repoussa quand même

Meurtri, il décida de s'en aller

Et commença à comploter contre elle.

Il alla trouver les hommes du Roi Pérès

Et d'une voix décidée clama

« Sentinelles, désertez vos postes,

Je vous offre une chasse sans précédent. »

— Ça ne rime même pas, grommela le cerf d'une, voix pleine de rancœur. Les gens feraient mieux de se rappeler l'ode qu'on m'a consacrée après que je suis apparu à Huma. Ça, c'était une belle chanson !

II

Le cerf s'élança sur les traces des compagnons. Il assista à leur entrevue avec la Maîtresse de la Forêt et les vit s'envoler sur le dos de pégases. Quand ils ne furent plus que de minuscules points dans le ciel, il rejoignit la licorne au cœur du bosquet.

— Maîtresse, appela-t-il sans le moindre accent d'humilité.

— Je suis là.

Ils se toisèrent comme s'ils s'apprêtaient à effectuer le même rituel pour la millième fois. Chacun d'eux savait d'avance ce que l'autre allait dire. Pourtant, ils ne purent s'empêcher de se défier du regard.

Le cerf se tenait aussi raide qu'une statue, les ombres qui

soulevaient ses muscles et les pointes de ses andouillers lui donnant une allure meurtrière. Quant à la licorne, elle n'était que lumière : la seule créature sur laquelle la malédiction n'avait pas de prise.

— Je vous ai servie cette nuit, lâcha enfin le cerf.

— Je sais.

— Comme beaucoup d'autres fois auparavant.

— Que veux-tu me demander ?

— Rien. Au contraire, je viens vous offrir quelque chose.

— Ça revient au même, fit remarquer la licorne.

Désarçonné, le cerf garda le silence quelques instants.

— Je vous offre mon amour : un cadeau sans pareil, puisque je suis une créature unique. Et je n'exige rien en échange.

— Pourtant, je dois refuser, répondit doucement la licorne. Seule une vierge a le droit de me toucher.

— C'est une vieille légende, pas la véritable raison pour laquelle vous me repoussez.

— Si. Pour rester ce que je suis, pour continuer à servir, je dois rester pure...

— Assez ! coupa sèchement le cerf.

Le refus de la licorne lui faisait toujours aussi mal que la première fois. Sa voix se chargea de détresse.

— Je vous ai ouvert mon cœur et dévoilé ma faiblesse, geignit-il. Comment pouvez-vous me rejeter ?

— Parce qu'il le faut, insista la licorne.

De nouveau, le cerf se raidit.

— Non, vous n'y êtes pas obligée. Mais vous avez fait votre choix ; sachez qu'il ne sera pas sans conséquences.

— Pour toi, ou pour moi ? demanda la licorne.

— Pour nous deux, déclara le cerf, qui avait retrouvé toute son arrogance. Vous osez me repousser, sachant qu'il n'existe aucune autre créature comme moi...

— Devrais-je pour autant te sacrifier mon devoir ? Pars, si tu le désires. Mais ce n'est pas moi qui t'y oblige, fit remarquer la licorne.

— Évidemment. Un serviteur dévoué, qui ne demande rien en échange de sa loyauté, est préférable à la solitude, cracha le cerf.

Il pivota et s'éloigna.

— Tout est préférable à la solitude, murmura la licorne derrière lui.

Mais il ne l'entendit pas.

— Encore un point, ajouta-t-il en tournant la tête vers elle. Vous avez dit quelque chose aux étrangers, à propos de la destinée.

La licorne acquiesça, faisant voler les mèches soyeuses de sa crinière.

— « Ne pleurons pas sur ceux qui ont accompli leur destinée, » Je

m'adressais au guerrier, mais je pensais au chevalier.

— Alors, qui pleurez-vous ? Ceux qui meurent sans avoir accompli leur destinée ? Ceux qui n'en ont pas ?

— Chaque créature vivante en possède une. Même toi.

— Et si je la refuse pour en choisir une autre ?

— Le sort est aussi éternel que les étoiles. Tourne-lui le dos, il continuera à t'attendre.

— Et moi à le refuser. Si je ne peux pas changer ma destinée, je m'assurerai au moins que ma destinée ne me change pas. Adieu, conclut le cerf.

— Jusqu'à la prochaine fois, murmura la licorne.

*

* *

Le cerf arriva dans la clairière où aucun oiseau ne chantait et regarda autour de lui. Parmi les buissons, un spectre en armure agitant son épée, ses lèvres murmurant des jurons trop anciens pour être compris des mortels.

Alors que le cerf entonnait une chanson, il sursauta.

*Les soldats du Roi Péris avaient juré
De protéger les bois contre les intrus
Mais le roi alléché abandonna son épée
Pour traiter avec le cerf.*

À son tour, le spectre éleva la voix.

*— Il n'est plus de chasse, dit-il,
Qui puisse encore m'intéresser
À moins que tu ne m'offres pour proie
La licorne du Bois des Ombres.*

Le cerf hésita quelques instants, puis répondit :

*— Personne ne la connaît mieux que moi
Car je fus son serviteur le plus fidèle
Si vous acceptez de me suivre
Je vous conduirai à elle.*

Le spectre recommença à battre les buissons de son épée.

— C'est à peine si je me souviens encore de cette abominable chanson. Qu'est-ce qui t'y a fait penser ?

— J'ai entendu quelqu'un réciter les premiers couplets la nuit dernière.

— C'est incroyable que les œuvres qui traversent les âges soient celles qui le méritent le moins. Je n'aurais jamais cru qu'une créature vivante se rappelle encore cette horreur. C'était bien une créature vivante, je suppose ?

Le cerf hocha la tête.

— Ça n’a rien d’étonnant : le scandale survit toujours à l’honneur.

Le spectre poussa un grognement de satisfaction et se baissa pour ramasser quelque chose. Il se releva, une couronne cabossée dans ses mains osseuses, et la posa soigneusement sur sa tête.

— Longue vie au roi, railla le cerf.

— Oh, le roi a vécu bien plus longtemps qu’il ne l’aurait voulu. Enfin, si on peut appeler ça vivre. (Les épaules du spectre s’affaissèrent.) Tu as vu les mortels qui viennent de traverser la forêt ?

— Tu sais bien que oui. Un chevalier, un mage, un guerrier, un demi-elfe et deux petites créatures assorties. En quoi sont-ils importants ? demanda le cerf.

— Je croyais que tu ne te souciais plus de rien, fit remarquer le spectre.

— Plus de ceux qui me sont inférieurs, corrigea le cerf. Autant dire, presque tout le monde. Tu n’as pas répondu à ma question.

— À propos des étrangers ? Disons qu’ils ont un rôle à jouer dans notre avenir et dans celui du monde, répondit le spectre d’un air mystérieux.

— Je me méfie de la politique.

— Moi aussi. La seule fois où j’ai voulu m’y soustraire pour une journée, regarde où ça m’a mené ! On ne peut même pas m’accuser de rébellion ou de trahison délibérée. Je m’ennuyais à mourir, c’est tout. Si j’avais su que je paierais quelques heures de bon temps par une éternité de vide...

— As-tu parlé avec les étrangers ?

Le spectre secoua la tête.

— C’est bizarre : j’ai cru voir l’un d’eux s’adresser à toi, fit remarquer le cerf.

— Ah oui, le mage. Il savait qui nous étions, et aussi que nous étions condamnés à effectuer la même tâche jusqu’à notre rédemption. Il m’a rappelé que nous pouvions encore prétendre au repos éternel ; je lui ai répondu que nous y comptons bien.

— Par « nous », je suppose que tu entendais « mes hommes et moi », insinua le cerf.

— Je n’ai pas précisé. Je n’ai pas non plus parlé de toi, mais quelque chose me dit que ce jeune homme était au courant.

— Pourquoi ne pas me l’avoir avoué tout de suite ?

Mal à l’aise, le spectre s’agita.

— Si tu crois qu’il est facile de parler de ce qui provoqua ma perte..., soupira-t-il.

— Je ne suis pas aussi dénué de sentiments que tu parais le croire, répliqua sèchement le cerf.

— On dirait que tu es troublé.

— Évidemment : l'objet de mon amour ne cesse de me repousser. Peux-tu imaginer une chose pareille ?

— Je me souviens qu'il n'en a pas toujours été ainsi, fit remarquer le spectre. (Puis, alors que le cerf se raidissait :) Mais tu as raison, ça semble inimaginable.

— Bien entendu, j'ai l'intention de me venger, annonça le cerf.

— Encore... (Le spectre secoua la tête.) Dire qu'autrefois, je croyais que le temps efface tout !

— Il n'a pas réussi à changer ce que nous faisons chaque nuit, et je ne crois pas qu'il puisse changer ce que je suis, répliqua le cerf. Une fois de plus, je vais trahir celle que j'... Celle à qui je devrais obéir.

— Rien ne t'y oblige, observa le spectre.

Fou de colère, le cerf décocha une ruade dans un jeune sapin, sur le tronc duquel il laissa l'empreinte de ses sabots.

— Comment a-t-elle pu me repousser ? Comment a-t-elle osé ? s'écria-t-il, tremblant de fureur. (Il se reprit.) Pardonne-moi. Je ne suis pas moi-même en ce moment.

— Au contraire : tu ne l'es que trop, répliqua le spectre.

— Tu as peut-être raison. Mais je ne devrais pas me laisser aller de la sorte.

— Tu as toujours eu du mal à dissimuler tes sentiments... Si ça peut te consoler, j'ai des nouvelles qui risquent de t'intéresser. Un second groupe d'étrangers, à la poursuite du premier, vient de pénétrer dans le Sombrebois.

— Et les sentinelles ne les ont pas arrêtés ? Décidément, l'histoire se répète.

— Mais j'ai bien l'intention d'y mettre un terme.

Le cerf ignora cette remarque.

— Ces étrangers-là sont maléfiques, insista le spectre. Ils compromettent la paix en Ansalonie.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? N'as-tu pas déjà assez de tes propres problèmes ? cracha le cerf.

— Le sort du monde est plus important que mes petits tracasseries.

— Il n'en a pas toujours été ainsi.

— Les choses changent. (Le spectre fit mine de prendre une longue inspiration.) Je ne suis plus le protecteur du Bois des Ombres, mais je choisis librement de retourner à mon poste. Cette nuit, je ne te poursuivrai pas.

— Tu veux rompre le cycle de la punition que je subis depuis... depuis...

Le cerf ne s'en souvenait même plus. Son interlocuteur hocha la tête.

— Absolument. Et quand tu auras vu ces étrangers, tu comprendras pourquoi. Va les trouver ; parle-leur et réfléchis à ce qu'ils ont

l'intention de faire. La chasse doit prendre fin.

— La chasse prendra fin quand je le déciderai : autrement dit, jamais, déclara le cerf.

Le spectre secoua la tête.

— Dans ce cas, demande-leur s'ils veulent bien te poursuivre. Laisse-les te tuer, sers-leur les mêmes paroles amères. Moi, j'ai fait mon choix.

« Mais si tu as jamais aimé ces bois, si tu as jamais aimé tout court, vois ce que ces étrangers comptent faire de notre monde et romps le cycle une bonne fois pour toutes.

Le cerf rumina ce conseil.

— Tu sembles bien décidé, lâcha-t-il enfin. Puis-je te persuader d'attendre encore un peu avant d'intervenir ?

— Pourquoi pas ? Au point où j'en suis, une nuit de plus ou de moins...

— Je vois qu'il t'est toujours aussi facile d'oublier tes bonnes résolutions.

— Et moi, je vois que tu manques toujours autant de tact. Plutôt que de t'occuper de mes résolutions, songe à perdre tes habitudes. Tu l'as déjà fait une fois en trahissant la Maîtresse de...

— À présent, c'est toi qui manques de tact, coupa sèchement le cerf.

— Soit, concéda le spectre. Promets-moi seulement de réfléchir à ce que je viens de te dire. Il est encore temps de choisir.

— Très bien. Je te promets d'y réfléchir.

Sur ce, le cerf s'éloigna en bondissant. Il savait que point n'était besoin de convenir d'un rendez-vous ultérieur avec le Roi Péris.

III

Une silhouette reptilienne écarta de ses pattes griffues le mur de broussailles qui entourait le Sombrebois.

Clignant des yeux, elle pénétra sous les frondaisons et étendit ses ailes pareilles à celles d'une chauve-souris.

Elle appartient à la famille des dragons, songea le cerf. Bien qu'il n'en ait encore jamais vu de semblable, ça ne faisait pas le moindre doute dans son esprit.

Mais il savait que ça ne devait pas être aussi évident pour les mortels : si le récit de son apparition à Huma était devenue une légende, l'existence des dragons avait sombré encore plus profondément dans la mémoire populaire.

D'autres silhouettes franchirent le mur de broussailles à la suite de

la première ; le cerf ne put s'empêcher de reculer. Il n'avait pas peur d'elles, mais leur présence dans ces bois, dans ce monde, soulevait une foule de questions et d'hypothèses déplaisantes.

— Étrangers, je vous salue, dit-il en avançant vers les créatures.

Celles-ci continuèrent à regarder autour d'elles comme si elles ne l'avaient ni vu ni entendu. Le cerf se concentra davantage.

— Étrangers, je vous salue, répéta-t-il, plus fort.

La créature de tête, qui devait être le chef, sursauta et lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

— D'où viens-tu ? grogna-t-elle d'une voix éraillée.

Le cerf réprima un frisson.

— Du Sombrebois dans lequel vous venez de pénétrer. Et vous ?

La créature ne répondit pas à sa question.

— Le Sombrebois... C'est un endroit maléfique, déclara-t-elle.

— Seulement pour ceux qui apportent le mal avec eux, répliqua le cerf. Ils n'en ressortent jamais. Mais s'il y a des risques à se trouver ici, il y a aussi beaucoup à gagner.

— Quoi, par exemple ?

La créature fit signe à ses subordonnés, qui formèrent deux files et se disposèrent dos à dos pour se protéger mutuellement. Sans nul doute, ils avaient reçu un entraînement militaire poussé.

— Cette forêt est gouvernée par une souveraine devant laquelle s'inclinent tous les vivants, humanoïdes ou animaux, expliqua le cerf. (Il prit une inspiration.) Tuez-la, et le Sombrebois sera à vous.

Cette aide tombée du ciel n'eut pas l'air de surprendre la créature : elle devait être habituée à la trahison.

— Qui est cette souveraine ?

— La Maîtresse de la Forêt, une licorne blanche.

La créature lâcha un sifflement.

— En principe, poursuivit le cerf, seules les vierges peuvent la toucher, mais...

— Ne t'inquiète pas : nous ne sommes capables ni de désir ni d'amour, dit la créature, un sourire dévoilant ses crocs triangulaires.

— Vous avez bien de la chance, murmura le cerf. (Puis, plus haut :) Je vous propose une chasse à la licorne. Accepterez-vous ?

La créature réfléchit.

— Comment la trouverons-nous ?

— Vous n'en aurez pas besoin : je m'en chargerai pour vous. Il vous suffira de me suivre. Pour le reste... Je suis sûr que vous savez comment tuer un être vivant, railla le cerf.

— Nous sommes intéressés par la conquête du Sombrebois, et prêts à tout pour parvenir à nos fins, confirma la créature. Mais toi, qu'as-tu à gagner dans cette affaire ?

— Vous ne comprendriez pas mes motivations. Alors, acceptez-

vous ? À moins que vous ne vous sentiez pas de taille face à une proie pareille.

Piquée au vif, la créature se redressa de toute sa hauteur.

— Aucun chasseur en ce monde ne nous arrive à la cheville, se vanta-t-elle.

— Dans ce cas, suivez-moi.

Le cerf se détourna et s'éloigna en bondissant. Derrière lui, il entendit la créature aboyer un ordre dans une langue qu'il ne comprit pas. Son cœur se serra. Que venait-il de faire ?

— Je deviens sentimental en vieillissant, grogna-t-il. Si ça continue, je vais me mettre à écrire de la mauvaise poésie et à transporter sur mon dos des bipèdes bruyants.

Mais l'ironie ne pouvait plus le protéger de ses propres sentiments, pas plus qu'elle ne pouvait défendre le monde contre les créatures qui avançaient derrière lui en saccageant son royaume.

*

* *

Le cerf avait parcouru plus de la moitié du chemin conduisant au bosquet quand une silhouette massive jaillit de sa cachette pour lui bloquer le chemin. Il se figea, espérant que les créatures feraient de même.

— Halte !

— Quelle vigilance remarquable... bien qu'inutile, raila le cerf.

— Ne vous gaussez pas de ceux qui tiennent leur parole, tonna une voix grave. Où allez-vous donc ainsi ?

— J'ai à faire. Est-il dans vos habitudes de remettre le devoir en question ?

— Pas dans les nôtres... mais on ne peut pas en dire autant de tout le monde, répliqua le centaure en faisant un pas vers le cerf.

Celui-ci le détailla de la tête aux sabots.

— Tiens, un humain de bât ! s'exclama-t-il sur un ton méprisant. Satisfait de votre esclavage ?

Le centaure le toisa avec toute la hauteur dont sa race hybride témoignait envers les simples humanoïdes ou les vulgaires animaux.

— Notre servitude n'est pas subie mais volontaire. Souvenez-vous, vous en avez fait l'expérience autrefois. (Il plissa les yeux.) J'ai entendu des rumeurs et senti des odeurs. D'autres étrangers se sont-ils introduits dans le Sombrebois ?

— Pas à ma connaissance, mentit le cerf en détournant le regard. Les odeurs que vous sentez sont sans doute celles des bipèdes que vous avez laissés monter sur votre dos.

— Mon nez est capable de faire la différence entre deux créatures, répliqua le centaure. Et je sais lire dans les étoiles : la nuit dernière, elles ont annoncé une bataille qui se terminera par la mort d'un cerf.

Vous n'avez peut-être pas encore vu les étrangers, mais ça ne tardera plus.

Sur ce, il tourna les talons et s'éloigna, tandis que le cerf demeurait immobile.

Quelques instants plus tard, le chef des créatures apparut derrière lui, son épée à la main.

— Il est parti ?

Le cerf acquiesça, l'air absent. Il imaginait déjà tous les gardes du Sombrebois gisant égorgés sur le sol, la terre souillée de sang autour d'eux. Jamais les centaures ne s'enfuiraient ni ne trahiraient leur serment.

— C'est qu'il ne nous a pas découverts, affirma la créature, satisfaite.

— C'est qu'il ne vous a pas vus... pour le moment, corrigea le cerf. Si vous voulez que ça dure, continuez à marcher derrière moi.

La créature lui jeta un regard froid et battit en retraite. Lentement, perdu dans ses pensées, le cerf se remit en route vers le bosquet. Malgré lui, il se surprit à fredonner.

— Encore cette maudite chanson ! murmura-t-il. Les paroles valent ce qu'elles valent, mais l'air ne cesse de me trotter dans la tête.

*Le cerf les guida toute la nuit jusqu'à l'aube
Et de l'aube au milieu de la matinée
Là, à l'ombre du bosquet
Il trahit la licorne.*

*Elle lui parla d'une voix sévère :
« Où t'a mené ton orgueil ?
Tu entrevois ta destinée
Et pourtant tu lui tournes le dos.*

*Vas-tu me conduire à nia mort
En trahissant ton serment ?
Jamais je n'aurais cru
Que tu en arriverais là. »*

*Elle le toucha trois fois de sa corne
Il tomba à ses pieds
Et quand il se releva
Il s'était transformé en licorne,*

Derrière lui, le cerf entendit marmonner les créatures. Il cessa de chanter.

Si la Maîtresse de la Forêt succombait cette nuit, aucune musique ne résonnerait plus jamais dans le Sombrebois, peut-être même dans le monde entier.

Et ce serait sa faute, parce qu'il était obsédé par son désir de

vengeance.

Une ombre passa au-dessus de lui. Le cerf fit un bond sur le côté, mais ce n'était qu'un des pégases qui folâtrait dans le ciel.

Il imagina une monstrueuse créature reptilienne fondant sur les pégases, leur arrachant la gorge avec ses crocs et les ailes avec ses griffes.

— Pas eux, murmura le cerf. Je ne veux pas qu'il leur arrive du mal par ma faute. Mais que puis-je faire pour arrêter ces envahisseurs ? Après avoir si longtemps entretenu mon désir de vengeance, puis-je y renoncer ainsi ? C'est ma seule raison de continuer à vivre cette existence pleine de chagrin.

Et il ne lui restait plus beaucoup de temps pour se décider.

IV

En milieu de matinée, le cerf pénétra seul dans le bosquet. Les draconiens restaient à une bonne distance en arrière.

— Maîtresse ! appela-t-il.

Au lieu de répercuter son cri, les ombres l'absorbèrent.

— Je suis là, répondit la licorne. Je suis *toujours* là.

— J'ai une question à vous poser.

— Tu as *toujours* eu l'esprit inquisiteur. Je t'écoute.

— De nombreuses créatures humaines, animales ou hybrides, vivantes, mortes ou mortes-vivantes habitent ces bois. Que pensent-elles de moi ? Me considèrent-elles comme un des leurs ?

La tristesse qui perçait dans sa voix surprit le cerf.

— Elles te jugent... différent. Souhaiterais-tu qu'il en soit autrement ?

— Je ne le pensais pas jusqu'ici. Mais récemment, j'ai découvert une menace qui pèse sur les créatures du Sombrebois, et je me suis aperçu que je ne voulais pas qu'il leur arrive malheur... Comme si je me souciais d'elles.

— Dans ce cas, elles t'appartiennent autant que tu leur appartiens, déclara la licorne. Cela te fait-il plaisir ?

— À un point que je n'aurais pas soupçonné, murmura le cerf.

— J'en suis heureuse. Mais ce n'est pas pour ça que tu es venu me voir.

— Exact. Je me présente devant vous pour la dernière fois. Voulez-vous de moi ?

— Comme serviteur, oui. Comme partenaire, non.

La licorne sauta de son perchoir et atterrit dans une cascade de lumière. Elle ne semblait pas surprise par le tour que prenaient les

événements.

En revanche, elle sursauta lorsque le cerf s'agenouilla maladroitement devant elle. Jamais encore elle ne l'avait vu se prosterner de la sorte.

— Dans ce cas, je vous servirai une dernière fois, de mon propre chef.

La licorne écarquilla ses grands yeux noirs.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Ne m'accusez pas d'inconstance, dit le cerf sans relever la tête.

— C'est bien la dernière chose à laquelle je penserais.

— Tant mieux. Mes sentiments et mes désirs n'ont pas changé. Mais je viens de réaliser une chose très simple : ce royaume sylvestre est plus important que mes désirs, il durera plus longtemps que mon amour.

« C'est pourquoi je vous offre mon cœur sans rien réclamer en retour. Car sans rien réclamer en retour non plus, vous et toutes les créatures qui peuplent ces bois avez toujours fait le maximum. Je vous offre mes services, dit humblement le cerf, et j'espère qu'ils pourront encore vous être utiles.

Un long moment, la licorne le détailla, imprimant dans son esprit chaque détail de son corps, chaque muscle, chaque andouiller et chaque poil. Puis elle dit d'une voix douce :

— Félicitations, mon bien-aimé. Souviens-toi : j'ai toujours dit que je n'avais pas le *droit* de retourner tes sentiments... Même si ce n'était pas l'envie qui m'en manquait.

Elle inclina son encolure gracieuse et le toucha du bout de sa corne à trois reprises.

Pris de convulsions, le cerf tomba sur le côté, tandis que son pelage s'éclaircissait à vue d'œil.

Il poussa des cris terribles, surtout quand ses andouillers tombèrent et qu'une corne unique, ensanglantée, jaillit de son front.

Lorsque les draconiens émergèrent entre les arbres, ils ne virent qu'une licorne tremblante sur ses pattes.

Rugissant, ils dégainèrent leur épée et se lancèrent à sa poursuite.

*

* *

Le cerf courut tout l'après-midi.

Dans la végétation dense, ses poursuivants ne pouvaient pas voler, mais lui n'allait pas très vite non plus, car il devait se frayer un chemin parmi les broussailles. Profitant de la piste qu'il leur ouvrait, les créatures gagnèrent peu à peu du terrain.

— Je n'aurais jamais cru qu'elles seraient aussi patientes, marmonna le cerf, haletant. Lors d'une chasse, elles sont aussi obstinées que des morts... comme je suis bien placé pour le savoir.

Le rythme de ses sabots martelant le sol lui rappela les couplets les plus sombres de la chanson qui ne le quittait pas depuis deux jours.

*Les gardes fuirent, abandonnant
La frontière qu'ils avaient juré de défendre
Alors les envahisseurs pénétrèrent dans les bois
Les ténèbres au fond de leurs yeux.*

*Sans crier gare, ils jetèrent un sort
Qui bannit la lumière
Et en cette nuit de sinistre mémoire
Le Bois des Ombres devint Sombrebois.*

*Puis de leurs épées et de leurs lances
Avec leurs chevaux, leurs cors et leurs chiens
Ils traquèrent les hommes du Roi Pérès
Et les massacrèrent un à un.*

*Le roi fut tué, et son cadavre
Alla rejoindre ceux de ses soldats
Mais le sort les condamna
À se relever dès le lendemain.*

Le cerf franchit la colline ensoleillée qu'on appelait Sein de Huma et n'y trouva point de paix. Arrivé en vue du Pic du Prieur, il longea la Rivière de la Nuit et n'y trouva point le sommeil.

Il traversa le Val des Chagrins, dépassa les Falaises de la Colère et le Ravin de la Trahison. Et toujours, les draconiens se rapprochaient.

Je n'aurais jamais cru que le Sombrebois était si vaste, songea-t-il. Je n'aurais pas dû me moquer de Pérès pour une seule petite erreur : la charge qu'on lui avait confiée était proprement écrasante.

Mais le temps n'était plus aux excuses.

Par deux fois, en fin d'après-midi, les draconiens encerclèrent le cerf. La première, il bondit par-dessus une créature qui, surprise, eut juste le temps de lever son épée pour lui érafler le ventre.

Une égratignure, rien de plus. Le cerf songea à lancer une répartie sarcastique par-dessus son épaule, mais il se ravisa : *je ne vais pas m'abaisser à ça.* En outre, à bout de souffle, il ne voulait pas gaspiller le peu de forces qu'il lui restait.

La seconde fois, il s'était allongé sous un buisson pour attendre, immobile, que les draconiens le dépassent sans le voir. Mais alors qu'il s'éloignait sur la pointe des sabots, une des créatures jeta un regard en arrière et aperçut sa crinière d'un blanc étincelant. La poursuite reprit.

Quand le crépuscule tomba, c'était tout juste si le cerf arrivait encore à remuer ses pattes. Des taches noires dansaient devant ses yeux, et l'odeur de son propre sang lui emplissait les naseaux. Chaque inspiration lui brûlait les poumons.

Il ne faisait plus aucun doute que les draconiens le tueraient. Tout ce qui importait, c'était quand et comment.

Épuisé, le cerf faillit abandonner et se coucher sur le sol pour laisser ses poursuivants l'achever. Il était déjà mort tant de fois ; pourquoi s'attacher aux circonstances cette nuit plutôt qu'une autre ?

Parce que j'ai rendez-vous avec mes amis. Et cette fois, je ne faillirai pas à ma tâche.

Le soleil couchant constellait l'horizon de lueurs sanglantes quand il atteignit enfin la petite clairière ; Hébété, il regarda autour de lui. Malgré l'absence d'arbres, des ombres dansaient entre les herbes couchées par le sillage de la mort.

Au moment où les draconiens débouchèrent à leur tour dans la clairière, le cerf se laissa glisser à terre.

— Capitaine Zerkaz ! appela une des créatures. La licorne est à vous !

Tandis que le draconien s'approchait de lui, le cerf se releva péniblement. De ses pattes avant, il lui décocha une ruade dans la poitrine. Zerkaz n'eut que le temps de pousser un cri de douleur avant de se changer en statue de pierre.

Pendant que ses subordonnés se regardaient, stupéfaits, le cerf chargea. Mais il avait oublié qu'une corne unique remplaçait désormais ses andouillers. Au moment où il embrochait un draconien, celui-ci lui abattit son arme sur le crâne.

Sonné, le cerf tituba en arrière, tandis que sa seconde victime se changeait en pierre à son tour.

Un troisième draconien lui fit face l'épée à la main ; les autres s'étaient regroupés à la lisière des arbres en tremblants, jetaient des regards apeurés autour d'eux.

Enfin prêts à tenir leur promesse, les guerriers morte-vivants du Sombrebois se dirigeaient vers les intrus. À leur tête, le Roi Pérès portait son armure vieille d'un millénaire, ornée de rubis rouges comme le sang de ses ennemis, d'émeraudes et de saphirs évoquant les yeux clairs d'un archer.

L'épée à la main, les soldats se mirent en formation. Leurs orbites vides n'exprimaient ni haine ni compassion.

— En avant ! cria le cerf d'une voix enrouée par la fatigue.

Il bondit sur son adversaire. Au moment où ses sabots frappaient la poitrine du draconien, celui-ci lui plongea son épée dans la gorge.

Le cerf s'effondra. Alors, le spectre du Roi Pérès flotta par-dessus son corps immobile en protestant :

— C'est moi qui dirige ces hommes, pas toi. En avant !

Les morts-vivants chargèrent.

Le combat fut des plus inégaux. Les armes des soldats ne faisaient pas de bruit ; pourtant, leurs victimes tombaient dans une mare de

sang verte avant de se pétrifier dans des positions étranges. À l'exception de leurs gargouillis, la scène était étrangement silencieuse.

Les épées des draconiens passaient au travers des morts-vivants qui, sans un mot, s'évanouissaient dans le sol, une expression enfin paisible sur leur visage grisâtre. C'était une pantomime macabre.

Une bataille cauchemardesque sans cadavres.

À la tête de ses hommes, le Roi Pérís se démenait comme un beau diable. Depuis sa trahison et la punition qui avait suivi, jamais il ne s'était senti aussi vivant.

Apercevant un draconien qui s'apprêtait à porter le coup de grâce au cerf, il bondit en avant. La créature se retourna et leva son épée. Pérís ne se soucia même pas de parer le coup, qui traversa son armure d'apparat au moment où il embrochait le draconien.

La créature se plia en deux en poussant un hoquet de douleur, puis se changea en pierre. Emporté par son élan, Pérís la heurta de plein fouet et tomba à genoux. Il jeta un regard autour de lui et se releva à grand-peine malgré la douleur, une lueur de triomphe au fond des yeux.

— Pérís..., haleta le cerf. Les draconiens ?

— Morts, répondit le spectre avec une immense satisfaction.

— Une bien étrange chasse, qui se termine par la mort des chasseurs...

Pérís baissa les yeux vers le cerf agonisant. Il s'assit près de lui et lui souleva doucement la tête pour la poser dans son giron. Déjà, un voile assombrissait le regard de l'animal.

— Que va-t-il se passer maintenant ? souffla-t-il.

— À mon avis, le commandant qui a envoyé ces créatures fouiller le Sombrebois préférera s'abstenir de renouveler l'opération, pour ne pas risquer de perdre trop d'hommes... Et avec l'espoir que ceux qu'il poursuivait finiront par réapparaître sur un territoire surveillé par quelqu'un d'autre. Notre royaume est sauvé... pour cette fois.

Il poussa un grognement.

— Nous avons gagné, mais à quel prix ! Tu es en piteux état. Quant à moi... J'ai été blessé, et je ne me souvenais plus à quel point ça pouvait être douloureux.

Un liquide sombre s'écoulait par les trous de son armure, comme si les rubis de celle-ci étaient en train de fondre.

— Tu aurais dû me demander, dit le cerf.

— J'aurais pu, acquiesça Pérís, mais je craignais de manquer de tact. (Il soupira) Nous avons enfin tenu notre promesse ; nous allons mourir pour la dernière fois au service de la Maîtresse de la Forêt.

— Toujours aussi optimiste, grogna le cerf. Trouve plutôt quelque chose pour me distraire. Je sais que je devrais avoir l'habitude, mais ça n'a jamais été aussi pénible que ce soir.

D'une voix tremblante, Pérís chanta ;

*Car tous ceux qui rompent leur serment
Sont condamnés à errer pour l'éternité
Accomplissant dans la mort
Ce qu'ils n'ont su faire dans la vie*

Il toussa, et un filet de sang coula au coin de sa bouche. Levant vers lui son regard voilé, le cerf enchaîna :

*Depuis, toutes les nuits
Le cerf trahit celle qui n'a pas su l'aimer
Et le roi et ses soldats désertent leur poste
Pour chasser sans connaître le repos.*

D'une voix raffermie, comme s'il était important pour lui de finir en même temps que le cerf, Pérís se joignit à lui pour le dernier couplet.

*Il en sera ainsi pour l'éternité
À moins qu'un jour ils ne se rachètent
En accomplissant la promesse
Violée il y a si longtemps.*

À bout de forces, ils s'affaissèrent l'un contre l'autre.

— Cette chanson n'est pas si atroce, dit Pérís. Elle ne compte pas deux vers de la même longueur, et je ne te parle pas des rimes – ou plutôt, de l'absence de rimes ! – mais c'est la seule chose que nous laisserons derrière nous.

— C'est vrai. Beaucoup sont morts moins glorieusement et ont eu droit à de pires éloges funèbres.

Le cerf leva les yeux vers le seul draconien resté debout après s'être pétrifié. La statue portait encore les marques de ses sabots.

— Qui eût cru qu'un jour, je serais poursuivi par de telles créatures ? Qui eut cru qu'un jour, elles deviendraient ta proie ?

— Elles sont viles, et nous n'étions que trop orgueilleux, acquiesça Pérís avec difficulté. Mais pour la première fois, nous allons mourir en servant quelque chose qui nous dépasse. Après tant d'années, un peu de nouveauté sera la bienvenue...

Alors le cerf et le Roi Pérís poussèrent leur ultime soupir, acceptant enfin la mort qui leur tendait les bras depuis un millier d'années.

*

* *

Le temps finit par effacer toute trace des deux corps ; les statues de pierre elles-mêmes disparurent, rongées par l'érosion et les mauvaises herbes. Pour une raison inconnue, seul le draconien encore debout demeura intact, deux marques de sabots bien visibles sur sa poitrine.

Un jour, la Maîtresse de la Forêt se rendit dans la clairière et s'arrêta devant lui. Du regard, elle balaya les environs, mais ne vit même pas un tertre pour commémorer la bataille.

Alors, levant la tête vers le ciel, elle chanta un couplet qu'elle avait entendu récemment et qui prolongeait une très ancienne ballade.

*Aujourd'hui, les ombres se sont enfuies
La lumière est revenue dans la forêt
Ceux qui sont morts en accomplissant leur vœu
Connaissent enfin le repos.*

De la pointe de sa corne, elle alla cueillir dans un buisson un bouquet de ces petites fleurs bleues qu'on appelle Larmes de Paladine et le posa aux pieds de la statue.

— Dors en paix, mon bien-aimé, murmura-t-elle.

Puis elle s'en retourna dans son bosquet, éternellement solitaire.

CACHE-CACHE

NANCY VARIAN BERBERICK

I

Un long moment, Keli ne sut pas où il se trouvait. Parfois, il sentait une odeur d'humus et entendait le gazouillis d'un ruisseau ; d'autres fois, il ne respirait que de la poussière de roche.

À deux reprises, il lui sembla percevoir le grondement lointain du tonnerre. Puis, en équilibre sur le pont ténu qui séparait la conscience des ténèbres, il eut une révélation. Ce n'était pas la foudre qu'il entendait, mais plutôt l'écho de son pire cauchemar : la voix d'un gobelin.

— Jetons cette petite vermine dans le fleuve, Tigo. Nous avons ce que nous voulions.

Keli se raidit, s'attendant à ce que les grosses mains grises de la créature le saisissent pour le jeter à l'eau.

Dans un coin de son esprit, il avait conscience des liens de cuir qui mordaient la chair de ses poignets, de ses genoux et de ses chevilles. Il sentait aussi le caillou de la taille d'un poing qui s'enfonçait dans ses côtes, et la terre qui lui chatouillait les narines. Mais la douleur n'était rien comparée à sa peur de mourir.

Une seconde voix, qui évoquait de vieux os s'entrechoquant, grogna alors :

— Amène-le ici, Staag. Voyons d'abord ce qu'il a sur lui.

Quelqu'un poussa un glapissement aigu. Le cœur de Keli fit un bond dans sa poitrine et il ouvrit les yeux. Il n'était pas le seul prisonnier !

Bien qu'il soit entravé et couvert de contusions, le sort du jeune garçon était préférable à celui de son compagnon de captivité. D'une poigne de fer, le nommé Staag le saisit par la peau du cou. Il n'était pas plus grand qu'un enfant humain, mais néanmoins adulte. Ses oreilles pointues et sa silhouette mince ne laissaient aucun doute : un kender !

Plusieurs bourses se balançaient à sa ceinture chaque fois que Staag le secouait... Le gobelin le faisait souvent, et sans douceur, car les protestations de la petite créature l'amusaient beaucoup.

Le kender plia les genoux et les détendit, enfonçant ses pieds dans l'estomac de Staag. Mais il n'obtint pas plus de résultat qu'une souris qui se serait attaquée à une montagne. Le gobelin éclata d'un rire mauvais ; il relâcha sa prise sur la nuque du captif et le laissa tomber.

Meurtri, le kender se tortilla sur le sol.

— Face de poubelle ! Cerveille vaseuse ! brailla-t-il.

Keli sentit son cœur se serrer. C'en était fait de son compagnon de malheur : Staag allait sûrement le tuer ! Mais à sa grande surprise, Tigo l'en empêcha d'un aboiement sec.

Avec ses bras trop longs, ses jambes trop courtes et sa peau de la couleur d'une chose morte depuis une semaine, Staag avait tout du cauchemar.

Son compare humain, lui, était une terrifiante caricature.

Grand et maigre, les épaules osseuses, il portait un crochet à quatre pointes à l'endroit où aurait dû se trouver sa main droite. La folie se lisait dans ses yeux ternes couleur de boue.

— Je t'ai dit de me l'amener ! (Il jeta un coup d'œil à Keli, qui frissonna malgré la chaleur de ce matin d'été.) Et le gamin aussi.

Staag n'avait pas seulement la carrure, mais aussi la force d'un taureau. Il jeta le kender sur une de ses épaules, Keli sur l'autre et se dirigea vers Tigo, aux pieds duquel il les laissa tomber.

Le souffle coupé, le jeune garçon demeura immobile sur le sol. Mais le kender se débattit de plus belle en crachant des insultes.

— Tuons-le et finissons-en, grogna Staag. Nous aurions dû lui trancher la gorge à la taverne.

— C'est ça, et le laisser répandre du sang partout, histoire d'alerter ses compagnons, railla Tigo. Je ne pense pas qu'il voyageait seul.

— Depuis quand les kenders trouvent-ils des gens pour les supporter ? cracha Staag. Nous perdons du temps. (Plissant les yeux, il scruta les frondaisons.) C'est presque midi, et nous sommes encore trop près de ce village. Tuons-les tous les deux et fichons le camp d'ici !

Keli serra les dents pour retenir un gémissement, et pria tous les dieux dont sa mère lui avait enseigné le nom.

— Un peu de patience, tu pourras t'amuser. Mais je préfère ne pas tuer le gamin tout de suite.

De sa main gauche, Tigo ôta l'étui à parchemins en cuir ouvragé qui ceignait la poitrine du kender.

Il éclata d'un rire grinçant comme des gonds mal huilés.

— Belle collection de cartes !

Le kender se retourna sur le dos, cracha un peu de terre et dévisagea Tigo d'un air innocent.

— Vous gagnez votre vie en nettoyant des fosses à purin, pas vrai ? Je le devine rien qu'à l'odeur.

Keli poussa un grognement, et espéra que le sang de l'autre prisonnier ne l'éclabousserait pas. Mais Tigo, très pâle, ne répondit pas. Staag flanqua un coup de pied au kender.

— S'il vous plaît, souffla Keli, tenez-vous tranquille !

Parfois, les cauchemars les plus terrifiants prennent un tour inattendu et se changent en farce. Du moins, telle fut l'impression du

jeune garçon quand le kender cligna de l'œil à son intention.

Tigo poussa la petite créature du pied.

— Ces cartes... Sont-elles récentes ? Fiables ?

À une vitesse stupéfiante, le kender se transforma en une vivante incarnation de l'affabilité.

— Certaines sont très anciennes, ça fait des années que je les collectionne, vous savez ! J'adore les dessins que les cartographes gribouillent quand ils ne savent pas qui vit à un endroit donné.

« J'adore aussi les poèmes et les légendes qu'ils écrivent dans la marge des plus grandes. Celle en fourrure est ma préférée. Je l'ai trouvée à Schallmer ; le vieil homme qui me l'a donnée m'a dit que...

Un rayon de soleil se refléta sur le crochet métallique de Tigo, qui l'agita d'un air menaçant sous le nez du kender.

— D'accord, d'accord. Certaines sont très vieilles, d'autres assez récentes. Tout dépend où vous voulez aller, déclara précipitamment la petite créature.

— Le plus loin possible d'ici, et vite, grogna Staag.

Le kender ne lui jeta même pas un regard, et continua à parler à Tigo.

— Dans ce cas, vous avez de la chance d'être tombé sur moi. Je connais la région aussi bien que la face intérieure de mes paupières. Ça fait des années que je me balade dans le coin, c'est pour ça que je n'ai pas de carte correspondante. Qui en a besoin ? Pas moi, en tout cas. Où voulez-vous aller ? répéta-t-il.

Tigo lâcha un sifflement reptilien.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous cherchons un guide ?

— Vous venez de le dire. Enfin, pas exactement, mais je sais lire le sens caché des paroles. Sinon, pourquoi vous intéresseriez-vous autant à mes cartes ?

Keli s'émerveilla du sens de la repartie du kender : il ne se laissait pas démonter facilement !

— Admettons que nous ayons besoin d'un guide, grommela Tigo. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Eh bien... (Le kender baissa la voix.) Si vous prévoyez d'assassiner quelqu'un...

Staag poussa un grognement menaçant et porta la main à sa dague.

— Du calme ! Ce n'était qu'une supposition, babilla le kender. Mais je peux vous conduire à un endroit de ma connaissance où vous pourrez faire... ce que vous avez à faire, sans que personne ne s'en aperçoive.

— En échange de quoi ? s'enquit Tigo, méfiant.

— De ma vie, bien sûr.

Le cœur de Keli se serra. Il ignorait toujours ce que le kender avait voulu exprimer par son clin d'œil, mais ça n'était certainement pas de

la solidarité !

Tigo secoua la tête, un sourire meurtrier découvrant ses dents.

— Tu nous prends pour des imbéciles ? Si nous te détachons, qu'est-ce qui t'empêchera de t'enfuir au milieu de la nuit après nous avoir planté une dague dans le dos ?

— La même chose qui l'empêche de s'enfuir en ce moment, culpa Staag. Nous n'avons qu'à lui détacher les jambes pour qu'il puisse marcher, mais garder ses mains attachées et lui mettre une laisse.

Keli se tortilla pour s'éloigner du kender. Ce n'était plus un compagnon de captivité mais un complice des deux malfrats qui, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, voulaient le tuer.

Envahi par le désespoir, le jeune garçon ferma les yeux. Il ne prêta pas attention à la discussion entre Tigo et Staag, qui se demandaient s'il valait mieux fouiller les bourses du kender tout de suite ou garder ça pour plus tard.

L'humain argua qu'ils n'avaient pas le temps. Visiblement, Staag le craignait assez pour obtempérer, fût-ce à contrecœur.

Je ne suis pas encore mort, songea Keli, mais ce n'est qu'une question de secondes. Et je ne sais même pas pourquoi !

II

Tout l'hiver, Tanis avait soupçonné que le véritable but de leur voyage était d'assister au mariage de Runne. Pourtant, Flint ne lui en avait parlé qu'une fois, pendant qu'ils organisaient leur tournée estivale. Il lui avait expliqué que Runne était la petite-fille de Galan, son premier client et un ami de longue date.

— Davron, le père de Runne, a été tué il y a quelques années dans un accident de chasse. Comme Galan est mort aussi, la petite a besoin de quelqu'un pour la conduire à l'autel. Elle a des tas d'oncles, mais elle s'est souvenue de moi et m'a demandé si je voulais bien le faire, avait fièrement déclaré le nain.

À présent, l'été était déjà bien entamé. Dans l'unique rue de Sept-Puits, la brise faisant tourbillonner la poussière autour de ses genoux, Tanis se souvint des ombres nostalgiques qui passaient dans les yeux de Flint pendant qu'il lui racontait cette histoire.

Les dieux savaient pourtant que, depuis quelques mois, tout avait conspiré pour empêcher le nain de tenir sa promesse !

Pour commencer, l'été était arrivé très tôt, asséchant le lit des ruisseaux. Lorsqu'un orage avait éclaté, et que la foudre avait mis le feu à la forêt de Solace, les habitants avaient passé deux semaines à maîtriser l'incendie et réparer les dégâts.

Les compagnons s'étaient donc mis en route avec quinze jours de retard. À Bosquepin, le client qu'ils devaient rencontrer les avait retenus. Le temps d'atteindre Sept-Puits, il ne leur restait plus qu'une journée pour rejoindre Longue-Crête, le village de Runne, qui se trouvait à deux jours de marche. Et maintenant, voilà que Tass avait disparu !

Caramon ne voulut pas entendre parler de recherches dans les environs.

— Qui sait où ce petit bandit a bien pu aller traîner ses guêtres ? s'emporta-t-il. Pas question que nous perdions les heures les plus fraîches de la journée à le chercher partout. Il sait où nous nous rendons ; il nous rattrapera.

Raistlin ne voulut pas prendre part à la discussion, et Sturm avoua qu'il était d'accord avec Caramon. Quant à Flint, il ne fut pas difficile de le convaincre.

— Cette andouille de kender n'en fait toujours qu'à sa tête ! tempêta-t-il. Partons sans lui, ça lui donnera une bonne leçon. Et s'il ne nous rattrape pas, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai !

Seul Tanis avait des remords à l'idée d'abandonner leur petit compagnon. Mais il devait reconnaître que Tass était coutumier de ce genre de disparitions. Il finissait toujours par reparaitre avec quelque récit fantastique en guise d'excuse. Et puis, malgré son allure enfantine, il était parfaitement capable de prendre soin de lui-même.

Tanis prit son sac à dos. Le temps pressait, et le soleil ne tarderait pas à cogner dur. Mieux valait se mettre en route tout de suite.

*

* *

Avant de se remettre en marche, le kender adressa un second clin d'œil à Keli par-dessus son épaule. « Fais-moi confiance », semblait-il dire. Mais le jeune garçon n'était pas d'humeur à se fier à qui que ce soit, et encore moins à un kender capable de traiter avec leurs geôliers.

Les épaules voûtées par la chaleur, il se souvint de son départ, une semaine plus tôt. Ergon, son père, lui avait demandé de porter un message à son vieil ami Carthas.

— Donne-lui le parchemin, et dis-lui que je regrette de ne pas pouvoir l'accompagner cette année pour acheter des chevaux. Explique-lui que je dois honorer la promesse faite à la sœur de ta mère : depuis la mort de son mari, elle a du mal à gérer leur commerce. Bien que ça ne me remplisse pas de joie, je dois aller l'aider. Carthas comprendra.

Très fier de cette mission, Keli s'était aussitôt mis en route.

La taverne des Sept-Puits était son troisième arrêt... et sans doute le dernier, vu la tournure prise par les événements. Arrivé tard dans la

soirée, le jeune garçon avait pansé sa monture avant d'engloutir un dîner bien mérité.

Toutes les chambres étant déjà réservées par des marchands, il avait dû se contenter de la paille des écuries. Mais il était si fatigué qu'il n'avait pas tardé à s'endormir, bercé par le doux hennissement des chevaux.

Il s'était réveillé en sursaut. Il avait juste eu le temps d'apercevoir le gobelin, et le clair de lune se reflétant sur le crochet de Tigo, avant, qu'un coup ne s'abatte sur son crâne. Les ténèbres s'étaient dissipées en milieu de matinée, quand ses geôliers l'avaient déjà entraîné dans les bois.

Tigo tira sur sa laisse pour le faire avancer plus vite. Humilié, Keli pressa le pas.

Devant lui, le kender se faufilait entre les arbres comme s'il connaissait personnellement chacun d'entre eux. Sa queue de cheval dansait au sommet de son crâne ; son pantalon bleu vif, dont la couleur évoquait la poitrine d'un geai, zigzaguait entre les buissons. Et bien que personne ne lui prêtât attention, il ne cessait de babiller joyeusement.

Malgré lui, Keli ne put s'empêcher de surprendre la conversation de leurs geôliers. Staag suggérait une demande de rançon, mais Tigo nourrissait d'autres ambitions.

— Ergon va payer, et pas seulement en espèces sonnantes et trébuchantes, gronda l'humain. J'aimerais voir sa tête quand il découvrira le cadavre de son fils !

De la sueur coula sur le front de Keli, venant lui piquer les yeux. Le kender ralentit le pas pour le laisser remonter à sa hauteur.

— Ne t'en fais pas, lui chuchota-t-il. Prends ça comme... une partie de cache-cache. Je suis sûr que mes amis finiront par nous trouver. Tanis est le meilleur pisteur d'Abanasinie ; il a appris tout ce qu'il sait à Sturm, à Raistlin et à Caramon.

« Je suis en train de conduire ces affreux à un endroit que Flint m'a montré il y a deux ou trois ans. Dès que Tanis aura découvert nos traces, Flint comprendra où je vais... Enfin, je l'espère.

Une partie de cache-cache ? Keli eut une grimace de dégoût.

— Ce n'est pas un jeu, protesta-t-il. Staag et Tigo vont me tuer !

Avant que le kender puisse répondre, le gobelin tira de nouveau sur sa laisse, et les deux compagnons d'infortune furent séparés.

Keli réfléchit. Maintenant que le kender avait mentionné ses amis, il se souvenait de l'avoir aperçu la veille, dans la grande salle de la taverne. Et contrairement à ce que semblaient croire leurs geôliers, la petite créature voyageait bien accompagnée.

Le jeune garçon revoyait encore le chasseur aux cheveux roux et aux traits fins, presque elfiques, le nain bougon et les trois humains.

L'un d'eux, le seul qui ne ressemblât pas à un guerrier, avait menacé de changer le kender en souris s'il touchait encore à ses bourses de composants. Un mage, avait déduit Keli.

Se pouvait-il que ces gens recherchent le kender ? Sans doute seraient-ils trop heureux d'en être débarrassés... *Et puis, songea le jeune garçon, on ne joue à cache-cache qu'avec ses amis, dans les rues qu'on connaît bien. Pas dans une forêt inconnue avec des gobelins et des assassins.*

III

La mariée était belle comme une princesse avec ses longs cheveux couleur de blé mûr, ses yeux bleu vif et son teint de pétale de rose.

Flint donna la main de la jeune femme à Kavan, le fils du meunier, avec autant de précautions que s'il se fût agi d'un inestimable joyau. Et à voir la lumière qui brillait dans le regard du jeune homme, toutes les pierres précieuses de Krynn n'étaient pour lui que vulgaires cailloux comparés à sa promesse.

— Il a bien de la chance, ce Kavan, grommela Caramon, un peu jaloux, quand la cérémonie fut terminée.

Tanis grimaça.

— Il s'est fait passer la corde au cou, mais je le comprends, acquiesça-t-il : la geôlière est si belle !

— Je te parie qu'elle ne le mettra pas au pain sec et à l'eau... Même s'il ne va pas s'intéresser à ce qu'il mange pendant un bon bout de temps ! plaisanta Caramon, sa bonne humeur retrouvée.

Il sentit un index sévère s'enfoncer entre ses côtes.

— Pas d'allusions de mauvais goût en ma présence, le morigéna Flint.

— Je ne voulais pas...

— Je sais très bien ce que tu veux. Au lieu de raconter des âneries, va plutôt occuper ta bouche en exerçant le seul art dans lequel tu sois passé maître : celui de manger !

Caramon ne se le fit pas dire deux fois. Quand il se fut éloigné en direction du buffet, Tanis se tourna vers Flint.

— Runne est une vraie beauté, commenta-t-il, admiratif.

— C'est vrai. Son grand-père aurait été très fier d'elle.

Les souvenirs assombrirent le regard du nain comme des nuages passant dans un ciel d'été. Pour dissiper sa soudaine tristesse, Flint secoua la tête et regarda autour de lui, scrutant la foule des invités.

— Cette andouille de kender n'a toujours pas reparu, fit-il remarquer.

— Oh, il n'est pas du genre à manquer une fête ! dit Tanis sur un ton qui se voulait léger. Il ne tardera pas à arriver, et tu pourras recommencer à te disputer avec lui.

Pourtant, l'après-midi se passa sans que personne ne crie au voleur ou ne s'étonne de la disparition de ses bijoux. Quand les invités rassasiés commencèrent à piquer du nez dans leur assiette, et que Lunitari la rouge atteignit son zénith, Sturm alla trouver Tanis pour lui faire part de son inquiétude.

*

* *

La forêt s'était éclaircie au fil des heures, remplacée par un sol rocailleux et accidenté sur lequel les arbres se faisaient plus rares. La nuit n'avait pas apporté de fraîcheur ; le visage de Tigo n'était plus qu'un masque, sa mâchoire osseuse agitée de temps à autre par un tic nerveux.

Quelques gorgées d'eau mises à part, Keli et le kender n'avaient rien avalé depuis le début de la journée. Leurs geôliers leur avaient ôté leur laisse et rattaché les jambes.

Par-dessus le grincement des blattes et la chanson des criquets, le jeune garçon entendit son compagnon jurer entre ses dents.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il est difficile de respirer avec les mains et les pieds liés, se plaignait le kender.

Il haletait comme un chien à la langue pendante.

— Je me nomme Keli, se présenta le jeune garçon, espérant le distraire. Et toi ?

— Tasslehoff Racle-Pieds. Mais mes amis m'appellent Tass.

— Pourquoi ces deux-là t'ont-ils attrapé ? Et comment ? demanda Keli, qui s'était posé la question toute la journée.

— En me jetant un sac sur la tête, et en faisant suivre l'opération d'un bon coup de gourdin. Mal élevé, mais très efficace, admit le kender. J'étais en train de jeter un coup d'œil dans les écuries. Quelqu'un venait d'arriver sur un grand cheval roux, et Caramon avait dit qu'il était très rare d'en voir de cette couleur.

« Mais cette sale bête a failli m'arracher la main quand j'ai voulu la caresser ! En reculant, j'ai failli tomber sur les deux affreux. Ils étaient en train de t'attacher.

Tass s'adossa à un rocher et tira sur les liens de ses poignets. Un filet de liquide sombre coula sur ses doigts.

— Arrête, lui conseilla Keli. Tu saignes.

— Et toi, pourquoi t'ont-ils emmené ? demanda le kender.

Le jeune garçon secoua la tête.

— Je... je ne sais pas.

Fine comme une lame de couteau, l'ombre de Tigo s'interposa

entre eux. Les yeux de l'assassin brillaient comme des étoiles noires.

— Vraiment ? gronda-t-il.

Keli se mordit la lèvre.

— Ne connais-tu pas l'histoire de l'intrépide chevalier Ergon qui, armé de son épée, se jeta sur un tire-laine désarmé ? railla Tigo.

— Mon père ne s'attaquerait jamais à un adversaire plus faible que lui ! protesta le jeune garçon.

— Vraiment ? répéta Tigo.

Il leva son crochet, sur lequel le clair de lune jetait des reflets sanglants.

— Pourtant, c'est à lui que je dois la perte de ma main. Ne trouves-tu pas ça disproportionné pour le vol d'une bourse ?

— Vous mentez, cracha Keli.

— Attention à ce que tu dis ! cria Tigo. Je pourrais te découper en morceaux.

— Vous me tuerez de toute façon. Je préfère mourir pour la vérité, crâna Keli.

La chaleur nocturne n'était rien comparée à celle de sa colère. En cette époque troublée, les chevaliers n'avaient pas la vie facile. Ergon avait toujours fait de son mieux pour obéir aux préceptes de son ordre.

— Je me rappelle très bien cette histoire, reprit le jeune garçon. J'ai cru que mon père allait mourir des blessures infligées par vos complices et vous !

« Et le vieil homme dont vous avez tenté de dérober la bourse... il n'a pas eu autant de chance ! Vous lui avez planté quatre dagues dans le corps ! Quant à mon père, il n'a pas utilisé d'épée, mais un simple couteau.

De fureur, Keli manqua s'étrangler.

— Petit menteur ! gronda Tigo. Je te tuerai, n'aie crainte. Mais pas tout de suite. (Il se tourna vers Tass.) Pour l'instant, c'est cette petite vermine qui m'intéresse. Qu'y a-t-il dans tes bourses ?

Le kender haussa les épaules.

— Rien de terrible...

— C'est ce que nous allons voir.

De sa main valide, Tigo empoigna Tass par le col et le jeta aux pieds de Staag, qui se pencha pour trancher les cordons de ses bourses.

Le kender protesta. Keli ferma les yeux, priant pour qu'il ne pousse pas leurs géôliers à bout. Après la dispute qu'il venait d'avoir avec Tigo, il n'en aurait pas fallu beaucoup.

— Une mèche à bougie, grommela Staag en fouillant les poches de Tass. Une plume grise, deux pointes de flèches... Rien que des trucs bons pour la poubelle.

— Bon pour la poubelle toi-même ! répliqua Tass, furieux qu'on s'en prenne à ses trésors.

Mais le gobelin ne lui prêtait aucune attention.

— Ah, c'est déjà mieux ! dit-il en examinant une boucle d'oreille en or, un anneau orné d'un quartz rose et un petit camée.

Il empocha les bijoux et laissa négligemment tomber le reste tandis que Tigo, pareil à un vautour, fondait sur le kender.

— Où nous emmènes-tu ? demanda-t-il, soupçonneux.

— Je vous l'ai dit : à un endroit où vous pourrez faire ce que vous avez à faire sans que personne ne s'en aperçoive.

— Vraiment ? Pas sur une piste qui tourne en rond et ne mène qu'à des ennuis ?

— Je n'ai pas besoin de vous causer d'ennuis : vous y arriverez très bien tout seul !

Tigo flanqua un grand coup de pied dans l'estomac de Tass. Keli entendit l'air s'échapper des poumons du petit être, et il eut mal pour lui.

Plié en deux par la douleur, le kender s'enroula autour de la cheville de Tigo. Il était furieux, mais encore en état de viser. Ses dents se refermèrent sur la botte de l'assassin ; Tigo dut à l'intervention de Staag de ne pas devoir remplacer un de ses pieds par un second appendice métallique.

— Tiens-le pendant que je lui arrache les tripes ! rugit Tigo.

Luttant contre ses liens, Keli poussa un cri de protestation.

— C'est ça, tuez-moi ! cria Tass. Comme ça, vous serez encore plus paumés que dans votre état naturel. Vous n'avez aucune idée de l'endroit où vous vous trouvez !

Malgré tout, Tigo aurait volontiers arrosé le sol avec le sang du kender, mais Staag était encore assez lucide pour se rendre compte que ce dernier avait raison. Il le jeta à côté de Keli.

— Tu ferais mieux de la fermer, lui conseilla-t-il d'un air menaçant. Sinon, la prochaine fois, je laisse Tigo t'éventrer avec son crochet.

Alors qu'il s'éloignait, Keli se pencha vers Tass.

— Ça va ?

— Non, ça ne va pas, maugréa le kender. Qu'on me donne ma dague, mon bâton, un caillou, n'importe quoi ! J'en ai marre de ces deux affreux !

— Avec un peu de chance, dit Keli pour le reconforter, tes amis ne tarderont pas à nous retrouver.

Mais il n'y croyait pas vraiment.

Un soleil impitoyable faisait rissoler les rochers ; l'air ondulait à cause de la chaleur. D'un revers de main, Tanis essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux et se pencha pour ramasser une plume grise. Sans aucun doute, elle venait de l'aile d'un cygne de Cristyne.

La veille au soir, le demi-elfe et ses compagnons avaient pris congé des nouveaux époux. Aux premières lueurs de l'aube, ils étaient partis en direction du sud-est, coupant par la forêt pour gagner du temps.

Runne aurait aimé qu'ils restent plus longtemps, mais Flint avait invoqué ses affaires et promis de s'arrêter plus longuement à Longue-Crête sur le chemin du retour.

— Je ne crois pas qu'elle aura besoin de quiconque d'autre que Kavan durant les jours à venir, avait-il confié à Tanis.

Le demi-elfe, qui se souvenait de la remarque sévère que Caramon s'était attirée pour une plaisanterie du même genre, avait réprimé un sourire.

À présent, debout dans la clairière, il caressait pensivement la plume grise. Tass était passé par là : le contenu de ses précieuses bourses gisait éparpillé sur le sol.

La brise apporta au demi-elfe les voix de Sturm et de Caramon, un peu plus loin sur la piste. Apparemment, les deux jeunes hommes n'avaient découvert ni corps ni traces de lutte.

Tanis rejoignit Flint qui, à genoux quelques pas plus loin, ramassait les autres trésors de Tass – un petit pot d'encre bleue, un foulard multicolore, une boucle de ceinture en cuivre ayant appartenu à Caramon... – et les fourrait dans ses bourses en pestant contre « cette andouille de kender ». Mais le demi-elfe connaissait suffisamment son vieil ami pour deviner l'inquiétude qui le rongait.

— Nous le retrouverons, Flint.

Sans lever la tête, le nain noua les cordons de la dernière bourse.

— As-tu découvert son étui à parchemins ? demanda-t-il.

— Non.

— Tant mieux ! Je souhaite bonne chance à ceux qui les ont ramassées s'ils pensent se repérer avec ses cartes : aucune d'elle ne vaut le papier sur lequel on l'a dessinée.

— Nous n'atteindrons jamais Karsa à temps, fit remarquer Tanis.

— Je sais, grommela Flint. Tu peux être certain que ce maudit kender me le paiera.

Mais le demi-elfe trouva que la voix de son vieil ami manquait singulièrement de conviction.

Silencieux comme une ombre, Raistlin les rejoignit.

— Tout laisse supposer que Tass, son étui à parchemins et les personnes qui s'en sont emparées voyagent ensemble, annonça-t-il. La piste est trop rocailleuse pour qu'ils aient laissé des traces, mais j'ai découvert un signe.

Le jeune mage conduisit Tanis et Flint près d'un amas de rochers, non loin des restes d'un feu de camp. Sur une grosse pierre plate, une enclume marquée de la rune naine l'avait été dessinée avec du sang. Le demi-elfe la reconnut aussitôt, et son cœur se serra.

— C'est la marque de forgeron de Flint, murmura-t-il. Qui d'autre que Tass aurait pu la connaître ?

— Réorx sait quel genre d'ennuis cette cervelle d'oiseau s'est encore attirés ! grommela le nain.

— Le sang est frais, déclara Raistlin en effleurant la marque du bout des doigts. Il date sans doute d'hier soir. Si les gens qui ont capturé Tass ne l'ont pas tué tout de suite, il y a de fortes chances pour qu'il soit encore en vie.

Tanis l'espérait de tout son cœur.

*

* *

Le grondement de la cascade aurait pu être celui d'un dieu outragé. En atteignant le bord de la falaise, le fleuve se jetait au fond d'un précipice haut de deux cents pieds.

À mi-hauteur, ses flots tumultueux disparaissaient dans une gerbe d'écume pour réapparaître un peu plus bas, sous une arche de pierre, et achever leur chute vertigineuse.

Ligotés à une mince aiguille rocheuse, Tass et Keli savouraient la brume bienfaisante et les minuscules gouttelettes qui venaient rafraîchir leur peau brûlée par le soleil. Se tordant le cou, le jeune garçon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Tigo et Staag ne les regardaient pas.

— Tu savais que cette chute était là, souffla-t-il, émerveillé.

Malgré sa situation toujours aussi précaire, il devait reconnaître qu'il n'avait jamais rien vu de plus impressionnant.

Tass haussa les épaules.

— Évidemment. Je suis déjà venu ici. Mais, admit-il, ce n'est pas là que j'espérais déboucher.

— Comment ? s'étrangla Keli.

— Eh bien, dit le kender avec une grimace d'excuse, toutes les pistes se ressemblent dans le coin... J'ai dû me tromper au dernier embranchement.

Les ultimes espoirs de Keli s'envolèrent.

— Tes amis ne nous trouveront jamais, lâcha-t-il, sinistre.

— Bien sûr que si, protesta Tass. Ça leur prendra un peu plus de temps, c'est tout. Ne t'en fais pas : reste avec moi, et tout ira bien.

Il cligna de l'œil ; Keli comprit que ses ennuis étaient loin d'être terminés.

— Rester avec toi ? Où pourrais-je aller, de toute manière ? Ces malfrats ne nous lâchent pas d'une semelle.

— Je compte bien leur fausser compagnie, déclara Tass, confiant.

— Par où ? Tu veux revenir sur nos pas ? demanda le jeune garçon.

— Je pensais à quelque chose d'un peu plus... radical, dit le kender en désignant la falaise d'un signe du menton.

— Tu veux monter là-haut ? hoqueta Keli. Mais c'est impossible ! Nous allons nous tuer !

— Arrête de t'inquiéter ! le réprimanda Tass. Je n'ai jamais connu personne qui râle autant. À part Flint, bien sûr. Quel âge as-tu ?

— Douze ans.

— C'est beaucoup trop jeune pour te faire autant de mouron.

Keli ferma les yeux.

— Tass, je suis désolé que tu te sois fait attraper par ces deux bandits, déclara-t-il sincèrement, mais...

— Moi, je me suis fait attraper par eux ? s'exclama le kender, indigné. C'est plutôt l'inverse : ils ne savent même pas où je les emmène. Évidemment, moi non plus, admit-il après quelques instants de réflexion. Au fait, sais-tu nager ?

— Oui.

— Tant mieux. Peux-tu me dire ce qu'ils sont en train de faire ?

À nouveau, le jeune garçon se tordit le cou.

— Ils sont toujours près du lac. Je ne vois pas Staag, mais je l'entends, et Tigo me tourne le dos.

— Parfait. À présent, regarde.

Baissant les yeux, Keli aperçut la dague que le kender tenait entre ses mains liées.

— Tass ! Où l'as-tu trouvée ? s'étonna-t-il.

Son petit compagnon haussa les épaules,

— Parfois, les gens ne font pas attention où ils mettent leurs affaires, et je les ramasse pour les leur rendre, expliqua-t-il. Celle-là, je l'ai trouvée pendue à la ceinture de Staag ce matin.

« Il finira par s'apercevoir de son absence, mais d'ici là, je crains que nous ne soyons trop loin pour la lui restituer. À présent, mets-toi dos à moi et ne bouge plus : je ne voudrais pas te couper.

Tass s'affaira sur les liens de Keli pendant quelques secondes à peine. Le jeune garçon n'eut même pas le temps d'avoir peur. Déjà, ses poignets étaient libres.

— À ton tour, ordonna le kender.

Les doigts engourdis, Keli eut un peu de mal à manier la dague, mais il réussit à trancher les liens de Tass sans le blesser.

— Maintenant, chuchota le kender, suis-moi !

Après un dernier regard à leurs geôliers, ils s'éloignèrent sur la pointe des pieds en direction de la falaise. Quand ils eurent parcouru une distance suffisante, ils bifurquèrent vers la rive du lac. Le kender s'immobilisa au bord de l'eau.

— Tass, dit Keli en déglutissant, je ne crois pas que...

À cet instant, un cri de fureur retentit : Tigo et Staag venaient de s'apercevoir de l'évasion des deux prisonniers.

— Nage vers la cascade, ordonna précipitamment Tass. Quand le courant deviendra trop fort, coupe vers le nord et glisse-toi derrière la chute. Je t'attendrai.

Le kender plongeait. Il fit un splendide plat et émergea en repoussant sa queue-de-cheval mouillée.

— Allons, viens !

Keli avait l'impression que sa gorge était remplie de sable. Il jeta un coup d'œil terrifié par-dessus son épaule. Cette fois, si Tigo le rattrapait, il lui arracherait le cœur avec son crochet. Or, le jeune garçon ne voulait pas mourir pour un tort imaginaire, et il était inutile de raisonner avec un fou.

Keli remplit ses poumons d'air et sauta dans l'eau les pieds en avant. Il poussa un petit cri : le lac était aussi gelé qu'un glacier fraîchement fondu.

— Dépêche-toi ! lui hurla Tass.

Les deux évadés commencèrent à nager. Ils n'avaient pas parcouru un quart de la distance qui les séparait de la chute, quand un bruit d'éclaboussures derrière eux leur apprit que Tigo et Staag s'étaient lancés à leur poursuite.

— Où sont tes amis ? gémit Keli.

— Je ne sais pas, avoua Tass en redoublant d'efforts. D'habitude, ils sont plus rapides que ça.

*
* *

Les rayons du couchant dessinaient des rubans de flammes le long de la cascade et couraient à la surface de la falaise comme des veines d'or et de rubis. L'extrémité la plus étroite du lac se trouvait à l'ouest, de l'autre côté du bouillonnement blanc.

Découvrant ce spectacle, Tanis en oublia un instant de respirer. Ce n'était pas la beauté de l'endroit qui l'impressionnait, mais l'horreur qui le pétrifiait.

Car à la surface de l'eau, se rapprochant un peu plus de la cascade à chaque seconde, dansaient deux petites têtes dont une lui était familière. L'autre semblait appartenir à un jeune humain.

Derrière, deux autres nageurs se rapprochaient : un goblin et un homme qui avait un crochet à la place de la main droite. Rapidement, Tanis ôta son carquois et ses bottes. Il s'apprêtait à plonger quand Raistlin lui posa une main sur le bras pour le retenir.

— Attends ! Laisse Sturm et mon frère y aller : tu es le seul d'entre nous capable de tirer à l'arc, et c'est toi qui as la meilleure vue. Défends-les pendant qu'ils nagent, suggéra le jeune mage.

Tanis acquiesça à contrecœur. Ses deux amis se défirent de leur armure et plongèrent. Ils étaient rapides, mais ils avaient la moitié du lac à traverser, et les poursuivants se rapprochaient déjà de leurs proies.

— Ils ne les atteindront pas à temps, souffla Flint d'une voix rauque.

Tanis encocha une flèche dans son arc, visa et tira. Le projectile décrivit une courbe gracieuse dans les airs. Il manqua de peu le cou du gobelin qui, surpris, poussa un glapisement avant de plonger sous l'eau pour se protéger.

Tanis saisit une nouvelle flèche et chercha une cible du regard. Mais à la surface du lac, il ne restait plus que Sturm et Caramon.

V

L'eau était pareille à de la glace liquide et ses membres devenaient lourds comme du plomb. Se débattant contre l'étreinte de Tigo, Keli réussit à écarter le crochet de l'assassin.

Du coin de l'œil, il vit Tass lutter avec Staag. Déjà, les remous menaçaient de les entraîner sous l'eau.

Autour du jeune garçon, la cascade rugissait bouillonnait. Ici, la surface noire du lac devenait d'une blancheur immaculée.

Tigo se jeta sur Keli, tentant de s'accrocher à sa ceinture avec son appendice métallique. Entraîné sous l'eau, le jeune garçon empoigna les oreilles de son poursuivant et tira dessus comme s'il voulait les lui arracher. Quand l'assassin ouvrit la bouche pour crier, il avala des litres d'eau glacée.

D'un coup de pied, Keli remonta à la surface et prit une inspiration avide. Tass émergea au même moment. Derrière lui, pareil à un hideux dragon aquatique, Staag poussa un grognement et se jeta sur le côté pour esquiver une flèche à l'empennage garni de plumes vertes.

— Tass ! cria Keli en tendant un doigt vers le rivage. Baisse-toi !

Mais le visage du kender s'illumina.

— Tout va bien ! Ce sont mes amis ! Regarde !

Deux jeunes hommes, un costaud aux épaules larges, un moustachu plus mince et plus rapide, se rapprochaient d'eux à grandes brasses.

— Caramon et Sturm ! Je savais qu'ils viendraient ! se réjouit Tass.

Il nagea jusqu'à Keli. Staag surgit près d'eux et tenta de saisir le kender.

— Tass, ils sont encore trop loin ! gémit le jeune garçon.

Ignorant ses protestations, son compagnon l'entraîna sous l'eau au moment où Tigo refaisait surface, toussant et crachant.

Avant que leurs poursuivants ne puissent réagir, Tass les contourna et bifurqua vers la gauche. Il lâcha Keli et lui fit signe de le suivre. Le jeune garçon obéit, en espérant de tout son cœur que le kender savait ce qu'il faisait.

*
* *

Sturm cria quelque chose que Tanis ne comprit pas. Soit il avait perdu l'homme au crochet, soit il venait de retrouver Tass et le jeune garçon.

Le demi-elfe ne perdit pas de temps à s'interroger : pour le moment, il était concentré sur sa cible, le gobelin à la peau grise qui avait entraîné Caramon sous l'eau. Dès qu'il referait surface...

Vingt secondes plus tard, ni Caramon ni le gobelin n'avaient reparu. Tanis prit conscience de la respiration hachée de Raistlin et des jurons inquiets de Flint. Alors, s'en remettant à la grâce des dieux, il décocha sa flèche en priant pour qu'elle ne touche pas Caramon.

Les dieux devaient être d'humeur miséricordieuse ce jour-là, car le projectile atteignit sa cible à la gorge.

Avec l'élégance d'un dauphin, Sturm fendit le rideau de la cascade. Se voyant seul, il remplit ses poumons d'air, plongea, refit surface et plongea de nouveau. La deuxième fois, il reparut un bras passé sous les aisselles de Caramon.

Pendant que le colosse reprenait son souffle, Sturm regarda autour d'eux. Le corps de Staag avait coulé ; Tigo, Tass et le jeune garçon ne se trouvaient nulle part en vue.

Sturm et Caramon plongèrent à plusieurs reprises, mais leurs recherches furent infructueuses. Quand ils se décidèrent à abandonner, l'arc de Tanis lui échappa des mains. Le demi-elfe ne réagit pas ; assommé par le chagrin, il regarda ses deux amis gagner le rivage.

Sans un mot, les compagnons se rassemblèrent sur la berge. La même douleur incrédule se lisait dans les yeux de Tanis, de Flint, de Sturm et de Caramon. Seul Raistlin, le regard rivé sur la falaise, semblait attendre quelque chose.

— Regardez, dit-il soudain.

Flint leva les yeux et poussa un hoquet de surprise.

— Par Réorx ! s'exclama-t-il, stupéfait. Si ce kender a jamais eu une tête, il vient de la perdre définitivement !

Même Tanis, que les ressources de Tass n'étonnaient plus depuis longtemps, fut estomaqué de le découvrir en équilibre sur une arche pas plus large que ses pieds, les bras écartés et sa queue-de-cheval agitée par le vent. Derrière lui, le jeune garçon avançait à quatre pattes.

— Et voilà le malandrin au crochet qui m'a échappé ! s'écria

Sturm. Comment sont-ils arrivés là ?

Il détailla la falaise, cherchant un moyen de rejoindre l'arche. Mais celle-ci ne pouvait être atteinte que par le lac. Poussant un soupir, le jeune homme s'apprêta à plonger de nouveau.

Tanis le retint.

— Tu n'arriveras jamais à temps.

— Où ira Tass une fois parvenu au bout ? insista Sturm.

Le demi-elfe secoua la tête.

— Je ne sais pas, souffla-t-il.

Près de lui, Raistlin observait les reflets arc-en-ciel de la lumière dans les gouttelettes que projetait la cascade. Une lueur malicieuse au fond des yeux, le jeune mage sourit.

— Tu peux l'aider ? s'enquit vivement Tanis.

Raistlin acquiesça.

— Je crois... Heureusement que notre petit ami est doué pour l'escalade, parce qu'il va avoir besoin de tous ses talents de grimpeur.

*

* *

Les pierres pointues mordaient les paumes de Keli. Tremblant de peur autant que de froid, le jeune garçon n'osait pas regarder vers le bas.

De l'autre côté de l'arche, pareil à un prédateur, Tigo s'accroupit, attendant que sa proie réalise qu'elle était coincée. Il n'avait nul besoin de s'aventurer plus loin. Enfin, il tenait sa revanche !

— Keli ! Avance ! le pressa Tass.

— Je... je ne peux pas, balbutia le jeune garçon.

— Il le faut ! Tu ne dois pas rester là ! Fais semblant d'être une araignée, suggéra Tass. Tu verras, ce sera marrant. Allez, viens !

Marrant ! Keli déglutit et s'imagina sous les traits d'une grosse araignée. Pourtant, si on lui avait laissé le choix, il aurait préféré se transformer en oiseau. Une main après l'autre, il avança sur l'arche de pierre glissante.

— C'est ça ! l'encouragea Tass. Je t'avais dit que ce serait marrant !

À l'autre extrémité de l'arche, Tigo éclata d'un rire que le grondement de la cascade couvrit à demi. Concentré sur ses membres, Keli tenta de l'ignorer.

— Encore un peu. Tu y es presque, reprit joyeusement Tass. Je parie que tu ne t'étais jamais autant amusé !

— Jamais comme ça, en tout cas, marmonna le jeune garçon.

Il avait du mal à respirer, et son cœur cognait douloureusement dans sa poitrine. Après ce qui lui sembla une éternité, ses doigts se refermèrent sur la main du kender. Tass lui saisit le poignet, puis le bras.

— Relève-toi, maintenant. N'aie pas peur : je te tiens.

S'efforçant de ne pas regarder vers le bas, Keli se redressa, le corps parcouru de frissons.

— Voilà. Avance encore un peu : je suis sûr que nous pouvons tenir tous les deux sur cette corniche. Enfin, presque sûr.

Le jeune garçon déglutit. Jusque-là, il croyait savoir ce que signifiait l'expression « fou comme un kender ». À présent, il en était sûr. Il se plaqua de toutes ses forces contre la falaise mouillée.

— Et maintenant ? demanda-t-il en grelottant.

— Nous ne pouvons pas revenir en arrière, mais Tigo ne fait pas mine de nous suivre, fit remarquer Tass.

— Alors quoi ?

— Alors on attend.

Sur la berge du lac, des ombres violettes s'allongeaient. Keli poussa un soupir.

— Il serait bien de pouvoir voler.

— Beaucoup mieux que d'être coincés ici, renchérit Tass.

Le jeune garçon lui jeta un regard de reproche.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'on fait là ? Je croyais que tu connaissais un moyen de nous sortir de ce pétrin !

Tass haussa les épaules.

— Je ne pensais pas que Tigo nous suivrait : je croyais qu'il s'était noyé dans le lac.

De l'autre côté de l'arche, adossé à la falaise, l'assassin attendait. Keli ne pouvait le regarder sans imaginer son crochet lui ouvrant l'estomac, ni sans se sentir tomber vers le bouillonnement de la cascade.

Plus bas, l'archer aux cheveux roux et l'un des deux nageurs se tenaient sur la berge. Le second nageur venait de plonger et se dirigeait vers la chute, tandis que le nain et le mage approchaient de la falaise.

— Que font-ils ? demanda Keli.

— Ils viennent nous sauver, bien sûr ! s'exclama Tass, rayonnant.

Il se pencha dans le vide pour observer ses amis, à tel point que Keli dut l'attraper par sa ceinture pour ne pas qu'il tombe.

— Ne fais pas ça, gémit-il. Tu me donnes le vertige !

Le kender éclata d'un rire joyeux.

— Regarde, Keli ! Raistlin est en train de jeter un sort ! Je ne sais pas ce qu'il fait exactement. *Personne* ne le sait jamais. Mais je te parie que ce sera extraordinaire !

Accroché à la paroi telle une chauve-souris trempée, Keli ravala sa nausée. Extraordinaire ou pas, il espérait juste que le sort du mage les tirerait de là. Sinon, ils étaient perdus.

VI

Les mains de Raistlin dessinaient dans les airs de gracieux symboles cabalistiques. Le jeune mage rassembla des arcs-en-ciel translucides, sépara leurs bandes colorées et les entortilla les unes autour des autres, tissant une corde magique scintillante.

Propulsée par sa volonté et par l'énergie magique, la corde fila à la surface du lac avec la légèreté d'un faucon qui s'envole et la précision d'une des flèches de Tanis fonçant vers sa cible.

Sturm plongea dans le lac et nagea vigoureusement pour rattraper Caramon. Le temps qu'il l'atteigne, la corde magique passa au-dessus de leurs têtes et s'éleva vers l'arche où, la main tendue, Tass s'apprêtait à la saisir.

Sur le rivage, Flint poussa un cri de triomphe qui s'interrompit soudain pour se transformer en avertissement. Utilisant son crochet pour ramper le long de l'arche, Tigo approchait de Tass et du jeune garçon.

*

* *

Tass enroula la corde magique autour des mains de Keli.

— On va y aller ensemble. Ça tiendra, je te le promets. Laisse-toi juste glisser vers le bas, et n'aie pas peur de te brûler les mains : tu ne sentiras rien.

Keli jeta un coup d'œil inquiet à Tigo, qui se traînait à califourchon vers eux.

— Tass, ce n'est pas une corde, c'est juste... du vent ! Une illusion ! protesta-t-il, inquiet. Elle ne peut pas nous porter.

— Bien sûr que si, puisque c'est Raistlin qui l'a créée, déclara le kender avec une belle confiance. Jamais il ne nous laisserait tomber.

Ilse pencha au-dessus du vide.

— Oh, regarde ! Caramon et Sturm viennent vers nous ! T'ai-je dit que Sturm voulait être chevalier, comme ton père ? Il connaît la Règle et la Mesure mieux que s'il les avait écrites lui-même, et...

— Tass ! supplia Keli, angoissé.

— D'accord, d'accord. Écoute, si tu tombes, Caramon et Sturm te rattraperont. Tout ira bien. À présent, dépêchons-nous si nous ne voulons pas faire la connaissance du crochet de Tigo.

Plus que toutes les paroles rassurantes du kender, ce fut cette perspective qui décida Keli. Le jeune garçon empoigna la corde scintillante tissée de magie et de lumière. Fermant les yeux, il prit une inspiration et sauta de la corniche.

Tass le suivit.

Derrière eux, tel un prédateur dont la proie vient de s'envoler, Tigo

poussa un hurlement de rage et d'impuissance.

*

* *

La nuit était tombée, et le reflet d'un millier d'étoiles piquetait la surface noire du lac. En cette heure tardive, seuls Tass, Keli, Tanis et Flint veillaient encore autour du feu de camp.

Épuisé par le sort qu'il avait jeté, Raistlin s'était endormi sans toucher à son repas. Le jeune garçon songeait qu'il avait l'air bien frêle pour un art aussi exigeant. Pourtant, malgré sa fatigue, il avait lu dans les yeux du jeune mage une détermination peu commune. Sans doute lui tenait-elle lieu de résistance physique...

Quant à Caramon et à Sturm, leurs barbotages dans le lac, ajoutés à plusieurs journées de marche forcée, avaient eu raison de leur belle endurance.

Ils ne s'étaient pas plus tôt enroulés dans leur couverture qu'ils ronflaient déjà.

Il ne restait que Tanis et Flint pour écouter l'histoire de la capture et de l'évasion des prisonniers. À la grande indignation de Keli, aucun des deux ne voulut accorder à Tass le crédit qu'il méritait.

— Sans lui, Tigo m'aurait tué ! protesta-t-il. Tass est un héros !

— Un héros, lui ? s'étrangla Flint. Ben voyons ! Et moi, je suis l'incarnation terrestre de Réorx.

Pour ne pas vexer Keli, Tanis réprima un sourire. Il jeta un coup d'œil au kender. Habitué à ce que Flint le tourne en dérision, celui-ci ne semblait pas offensé le moins du monde.

— Il m'a sauvé la vie, insista le jeune garçon. C'est lui qui a semé les deux affreux, découvert la caverne derrière la chute et l'escalier conduisant à l'arche. Seul, je ne m'en serais jamais sorti.

Flint secoua la tête.

— À mon avis, Tass t'aura fait risquer ta peau une douzaine de fois de plus que nécessaire. Ne crois-tu pas que c'est aux talents de pisteur de Tanis, ou à la magie de Raistlin que tu dois la vie ?

— Je vous suis très reconnaissant de l'aide que vous nous avez apportée. Mais vous avez failli arriver trop tard...

— Ils sont toujours un peu lents, intervint Tass. Je le leur ai reproché des centaines de fois.

Le kender étouffa un bâillement.

— Tu sais quoi ? Ils ne me méritent pas, dit-il avec un clin d'œil à Keli.

Puis, sans se soucier des protestations véhémentes de Flint, il leur souhaita une bonne nuit à tous et alla se coucher.

— Demain, nous te ramènerons chez toi, promit Tanis à Keli.

— Inutile : mon cheval doit encore être à la taverne de Sept-Puits, et j'ai un message à porter.

— L'aventure de ces derniers jours ne t'a donc pas suffi ? grommela Flint. Nous t'accompagnerons chez l'ami de ton père, et nous te ramènerons chez toi ensuite.

Sortant un morceau de bois de son sac à dos, il le sculpta de la pointe de sa dague.

— D'ailleurs, annonça-t-il comme s'il venait seulement d'y penser, nous ferions bien de rentrer aussi.

— À Solace ? Si tôt dans la saison ? s'étonna Tanis.

Le nain garda le silence quelques instants.

— J'ai vraiment cru que Tass était mort. Et Caramon aussi, avant que Sturm ne le remonte, déclara-t-il enfin en guise d'explication.

Ses traits habituellement sévères s'étaient adoucis, rappelant à Keli une expression qu'il voyait parfois sur le visage de son père.

— Tout est bien qui finit bien, fit remarquer Tanis.

Flint poussa un gros soupir et regarda les jeunes gens endormis autour du feu : Caramon, son épée posée à portée de main, Sturm, prêt à bondir à la première alerte, Raistlin, perdu dans des rêves qui n'appartenaient qu'à lui, Tass, roulé en boule comme un chiot.

— Pour cette fois, oui. Mais les temps changent, mon garçon. Je le sens jusque dans mes vieux os. Je ne pourrais plus voyager sans eux pour me protéger des gobelins et des bandits qui arpentent les routes depuis quelques mois. Et je ne te parle même pas des créatures étranges qui, selon la rumeur, ont fait leur apparition un peu partout en Ansalonie.

— Même si tu décides de rentrer à Solace, tu ne les empêcheras pas de repartir sans toi, dit doucement Tanis.

— Je sais. Mais j'en ai un peu marre de pourchasser ce maudit kender d'un bout à l'autre du continent. J'ai vraiment envie de rentrer...

— Comme tu voudras, mon vieil ami...

Ils ne resteront pas longtemps à Solace, songea Keli en observant les compagnons endormis. Il se souvint de ce que lui avait dit son père une fois : « Les faucons peuvent vous faire l'honneur de se poser sur votre poignet, mais il est impossible de les domestiquer ».

LES EXILÉS

PAUL B. THOMPSON ET TONYA R. CARTER

I

Il rêvait de bataille, son petit lit vibrant au rythme du galop de la cavalerie fantôme. Au milieu de la mêlée, une voix s'éleva :

— Sturm, réveille-toi. Debout !

Sturm de Lumlane ouvrit les yeux. Un homme grand et large d'épaules, aux cheveux noirs et à la moustache tombante, se tenait au-dessus de lui, sa torche projetant des reflets orangés sur son plastron d'acier et son manteau en poil de loup.

— Père ? demanda le jeune garçon, ensommeillé.

— Lève-toi, lui ordonna le seigneur de Lumlane. Il est temps de partir.

— Partir ? Où ça, père ?

Sans répondre, Angriff de Lumlane tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Habille-toi chaudement, lui recommanda-t-il avant de sortir. Il neige. Et dépêche-toi.

La porte claqua derrière lui.

Sturm s'assit dans son lit et se frotta les yeux. Les flambeaux étaient allumés dans sa chambre, mais la cheminée ne contenait plus que des cendres froides. Il frémit quand ses pieds nus touchèrent les dalles glacées.

Pendant qu'il enfilait sa robe de chambre, des coups retentirent à la porte.

— Entrez.

Maîtresse Carine, la camériste de sa mère, entra en trombe dans la pièce. Son visage habituellement jovial semblait très pâle sous sa capuche de flanelle.

— Vous n'êtes pas encore habillé, jeune maître ? Dépêchez-vous !

— Mais pourquoi ? demanda Sturm. Que se passe-t-il ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire.

Carine se dirigea vers le gros coffre en bois où étaient rangés les vêtements de Sturm, et les tria.

— Ça, oui, marmonna-t-elle. Ça aussi. Ça, non.

(Elle tourna la tête vers l'enfant éberlué.) Allons, va me chercher ton sac !

Sturm se pencha pour saisir le sac à dos en cuir rangé sous son lit, puis y mit soigneusement les habits que Carine lui tendait.

— Inutile de les plier, pressa la camériste. Nous perdons du temps !

— Pourquoi devons-nous partir ? interrogea de nouveau Sturm.

Carine détourna les yeux.

— Les paysans, lâcha-t-elle.

— Quoi, les paysans ? Père m'a dit qu'ils souffraient de la rigueur de l'hiver, mais...

— Nous en discuterons plus tard, jeune maître. (La camériste secoua la tête.) C'est toujours terrible quand les gens oublient quelle est leur place.

Sturm s'obstinant à plier ses affaires, elle lui arracha les derniers vêtements et les fourra en vrac dans son sac à dos, qu'elle traîna près de la porte.

— Là, dit-elle. Quelqu'un viendra le chercher. Dépêche-toi de t'habiller. Enfile ta cape la plus chaude, celle qui est bordée de fourrure.

Puis elle sortit.

Une effervescence presque silencieuse régnait dans le grand hall de Château Lumlane. À la lumière des rares torches allumées, Sturm vit que tous les occupants de la forteresse étaient debout. Des hommes armés de piques se tenaient devant chaque porte.

Une servante aperçut le jeune garçon et le conduisit dans la salle de garde, où se trouvaient déjà son père et le seigneur Gunthar Uth Wistan, un de ses plus vieux amis. Les deux hommes étudiaient une carte dépliée devant eux.

— Je suis prêt, annonça Sturm.

— Parfait, dit son père d'une voix distraite, sans tourner la tête vers lui. Va trouver ta mère dans le couloir nord.

Le cœur lourd, Sturm acquiesça et se retira. Derrière lui, il entendit Gunthar sermonner son père.

— Ce n'est qu'un enfant, Angriff. Pas un homme, et encore moins un chevalier.

— Sturm est fils et petit-fils de Chevaliers Solamniques, répliqua son père, le dernier d'une lignée qui remonte à Berthal le Bretteur. Il doit apprendre à affronter les épreuves.

Sturm releva le menton et s'éloigna.

Alors que le volet d'une meurtrière claquait contre le mur, tout près de lui, il passa la tête à l'extérieur pour le refermer. À travers le rideau opaque de la neige, une lueur embrasait l'horizon. Pourtant, l'aube était encore loin.

— Ne reste pas là !

Sturm fit volte-face. Le sergent Soren Vardis se dirigeait vers lui à grands pas. Il tendit un bras musclé et referma le volet. Puis il se détendit et sourit à l'enfant.

— Les bois grouillent d'archers, expliqua-t-il. Un visage qui se découpe contre une fenêtre éclairée constitue une cible parfaite.

— Sergent, que font les villageois ? s'enquit Sturm en se mordant

les lèvres.

L'officier le dévisagea quelques instants.

— Je suppose que tu as le droit de savoir, soupira-t-il. Les paysans ont pris les armes. Ils ont mis le feu aux bois, massacré le bétail de ton père et brûlé ses pâturages. Ils se préparent à assiéger le château.

— Ils n'arriveront jamais à entrer ! protesta Sturm.

— Je crains bien que si, avoua Soren, l'air sombre. Je dispose à peine d'une centaine d'hommes pour défendre les remparts, dont vingt tout au plus qui sont dignes de confiance.

Sturm n'en crut pas ses oreilles.

— Mais pourquoi font-ils ça ? Mon père ne les a jamais maltraités !

— Comme partout en Solamnie, le peuple accuse les chevaliers de ne pas avoir sollicité l'aide de Paladine pour améliorer son sort. (Soren secoua la tête.) Dans leur aveuglement, les gens oublient tout ce que l'Ordre a déjà fait pour eux...

— Alors, mon père va devoir se battre pour nous faire sortir d'ici ? demanda Sturm.

Soren se racla la gorge.

— Mon seigneur restera ici pour défendre sa forteresse et ses terres.

— Dans ce cas, moi aussi, déclara fièrement Sturm.

Le sergent lui posa une main sur l'épaule.

— C'est impossible. Ton père a donné des ordres pour que dame Ilys et toi soyez conduits à Solace, en sûreté. Ton devoir est de lui obéir.

Il s'agenouilla devant Sturm pour essuyer les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

— Pas de ça maintenant, le réprimanda-t-il. Ta mère va avoir besoin de toi au cours de ce long voyage. Tu devras remplacer ton père auprès d'elle.

Le vent s'engouffrait en gémissant dans le couloir nord, dont la double porte était ouverte. Dehors, un chariot attendait dans la neige. Enveloppée de sa cape en peau de lapin, dame Ilys disait adieu à son époux.

— Puissent les dieux vous accompagner, ma mie, souffla le seigneur de Lumlane en lui baisant la main.

— Puissent-ils veiller sur vous, Angriff, répondit la mère de Sturm, le dévorant de ses yeux rougis par le chagrin.

Maîtresse Carine attendait déjà dans le chariot. Sturm et Soren s'immobilisèrent devant le père du jeune garçon. Le sergent salua, et Angriff le saisit par les épaules.

— Mon plus loyal serviteur, dit-il d'une voix rauque. Protège les miens, Soren Vardis.

— Je vous le promets, mon seigneur.

Angriff se tourna vers son fils,

— Sturm, tu obéiras à ta mère et au sergent.

— Oui, père.

Sturm mourait d'envie de se jeter dans ses bras, mais même en ces temps désespérés, le seigneur de Lumlane ne se montrait guère démonstratif.

Soren aida le jeune garçon à grimper dans le chariot, puis se hissa sur son cheval. Maîtresse Carine fit claquer les rênes, et le véhicule s'ébranla. Sturm enfouit son visage dans ses mains ; malgré les admonestations du sergent, il s'abandonna à des larmes amères.

Les gardes en faction au portail ouest éteignirent les torches avant d'ouvrir pour laisser passer le chariot et son escorte, ils n'avaient pas parcouru cinquante pas quand les flocons tourbillonnants les engloutirent.

II

À l'arrière du chariot, pelotonnés au milieu de leurs bagages et bercés par le bruit des sabots de Nuitari (l'étalon noir de Soren), Sturm et sa mère ne parvenaient pas à trouver le sommeil.

Le sergent chevauchait un peu en avant sur la route pavée. Dès qu'il le pourrait, il entendait bien quitter celle-ci pour prendre des chemins moins fréquentés. Ainsi, si les paysans décidaient de les poursuivre, ils auraient plus de mal à les retrouver.

Brusquement, Soren tira sur les rênes de sa monture. Il saisit la bride du cheval attelé au chariot et l'attira sur le bas-côté. Les fugitifs étaient à peine dissimulés derrière une rangée de cèdres quand Sturm entendit des voix masculines. Le cœur battant, il se tordit le cou pour regarder.

Une petite bande d'hommes débraillés débouchèrent d'un tournant de la route. Certains portaient des fourrures ornées de l'emblème des Lumlane.

— J'ai froid ! clama l'un d'eux.

— Ferme-la, Bron. On pourra tous se réchauffer en regardant brûler le château.

Celui qui venait de parler éclata d'un rire gras. Près de lui, Sturm entendit sa mère murmurer une prière.

Dès que les hommes se furent éloignés, Soren les ramena sur la route. Ils cheminèrent encore un quart d'heure avant de trouver un croisement ; alors, le sergent leur fit prendre un petit chemin boueux, et les arbres aux branches dénudées formèrent une voûte au-dessus de leur tête.

Sturm plongeait enfin dans un sommeil agité.

Il fut réveillé par des sanglots.

— Mère ? appela-t-il.

Dame Ilys lui posa une main sur la bouche.

— Chut ! fit-elle entre deux hoquets.

En se redressant, le jeune garçon vit ce qui la faisait pleurer.

À l'autre extrémité d'un champ couvert de neige, trois maisons brûlaient. Des silhouettes noires se détachaient contre le rideau de flammes : à coups de massue et de faux, elles étaient en train de massacrer du bétail. Les bœufs s'écroulaient en poussant des meuglements déchirants.

— Ces gueux nous feraient subir le même sort s'ils nous attrapaient, chuchota la mère de Sturm.

Furieux, le jeune garçon tourna la tête vers Soren. Le sergent avait mis pied à terre et dégainé son épée, mais il n'osait pas intervenir. Les vandales étaient trop nombreux. Son seigneur l'avait chargé de protéger sa famille.

Les fugitifs s'éclipsèrent discrètement, comme si c'étaient eux qui avaient fait quelque chose de mal.

La neige continua de tomber jusqu'à l'aube. Puis les nuages gris s'écartèrent pour révéler le soleil, mais l'humeur du petit groupe demeura toujours aussi sombre.

Ils mangèrent un peu de pain et de fromage, qu'ils firent descendre avec de la neige fondue. Quand ils eurent terminé ce frugal repas, Sturm remplaça maîtresse Carine sur le banc du conducteur, et ils se remirent en route.

Dès qu'il le put, Soren les fit bifurquer vers le sud. Le port de Thel ne se trouvait qu'à une journée de route ; là, ils pourraient embarquer à bord d'un navire pour rejoindre l'Abanasinie.

Le sergent pria pour que leurs chevaux tiennent le coup encore quelques heures. Mais en milieu d'après-midi, celui qui tirait le chariot s'écroula, mort d'épuisement.

— Qu'allons-nous faire, ma dame ? gémit Carine en se tordant les mains.

— Atteler Nuitari à sa place, répondit Ilys, les lèvres pincées.

Soren ne put qu'obéir en silence. Il détacha la carcasse de l'animal mort et le remplaça par son étalon.

— Parfois, chuchota-t-il à l'oreille de Nuitari, nous devons accomplir des tâches indignes de nous. Mais il n'y a pas de honte à ça.

De nouveau, le soleil se coucha, et maîtresse Carine reprit place sur le banc du conducteur. Faisant à l'étiquette une entorse dont elle n'était guère coutumière, Ilys offrit à sa camériste un de ses précieux foulards pour la protéger contre le froid.

Le jour suivant, la température se radoucit ; le verglas devint une boue compacte qui s'accrocha aux sabots de Nuitari et aux bottes du

sergent. Mais ni l'animal ni le brave officier ne s'en plaignirent.

Enfin, ils atteignirent le sommet d'une colline, et Soren tendit l'index pour désigner une agglomération en contrebas.

— Nous sommes arrivés à Thel.

*

* *

Thel était une modeste ville portuaire n'abritant pas plus de cinq cents âmes. Aux yeux de Sturm, qui n'avait jamais quitté la campagne, il s'agissait d'une véritable cité.

Certains des bâtiments faisaient trois étages de haut : pas autant que les tours de Château Lumlane, mais on y voyait tellement plus de gens ! Le jeune garçon fut fasciné.

La fatigue se lisant sur ses traits, Soren guida leur chariot le long de la rue principale. Les habitants ne prêtèrent aucune attention aux fugitifs : ils avaient l'habitude de voir des réfugiés traverser leur ville.

— De la racaille, cracha dame Ilys sans leur accorder un regard. Souviens-toi, Sturm, que tu es le fils d'un chevalier. Ne leur adresse pas la parole à moins qu'ils ne te témoignent la déférence qui nous est due.

Soren porta son choix sur une auberge en bord de mer. Il y entra pour discuter avec le patron, laissant Sturm et les deux femmes à l'intérieur du chariot. Le jeune garçon grimpa sur la montagne de bagages pour observer le va-et-vient des passants.

Un homme en particulier retint son attention : petit et mince, il portait un manteau vert drapé sur ses épaules. Ses oreilles étaient pointues, ses yeux en amande, et il se déplaçait avec une grâce à couper le souffle.

— Il a du sang elfique, lâcha maîtresse Carine.

De l'autre côté de la rue, une silhouette massive se tapissait dans une porte cochère. Ses cheveux en désordre ne parvenaient pas à dissimuler sa laideur, et des crocs ébréchés jaillissaient de sa mâchoire inférieure proéminente.

— Un demi-orque, affirma maîtresse Carine en suivant le regard de Sturm.

Soren revint.

— Ma dame, l'aubergiste accepte de nous louer une petite chambre pour vous et votre fils. Maîtresse Carine pourra dormir près du foyer de la cuisine, et moi sur un banc dans la grande salle. Tout cela pour quatre pièces d'argent.

— Quatre pièces d'argent ! C'est du vol ! s'étrangla Ilys.

— Au départ, il en voulait sept, s'excusa Soren.

— Très bien, lâcha la mère de Sturm. Si c'est le mieux que nous puissions trouver. (Elle inspira une bouffée d'air iodé et plissa le nez.) Je suppose que ça doit être plein d'elfes et d'autres créatures du même

acabit ?

— Non, ma dame. En cette saison, ils préfèrent les régions au climat plus clément.

— Les dieux en soient remerciés.

Dame Ilys sortit quatre pièces d'argent de sa bourse ; le sergent l'aïda à mettre pied à terre et l'escorta à l'intérieur de l'auberge.

Le propriétaire était un gros homme chauve qui leur sourit, dévoilant ses chicots pourris. Du menton, il leur désigna les escaliers.

Sturm avait à peine posé le pied sur la première marche qu'il entendit un cri outragé derrière lui.

— Remets-les à sa place, petite vermine ! Et ne me dis pas que tu les as trouvés : je sais que tu viens de les voler !

Le jeune garçon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un homme minuscule, qui devait mesurer une tête de moins que lui, était en train de siroter une bière au comptoir.

L'aubergiste continuant à crier, il se boucha les oreilles et lui tira la langue. Une avalanche de cuillers en argent, de pièces, de boutons et de cailloux tomba de ses poches.

— Je vais t'aplatir comme un cafard ! rugit l'aubergiste en tendant la main vers un balai.

Le petit homme – un kender, d'après maîtresse Carine – se pencha pour ramasser son butin. Le premier coup de balai manqua sa cible, mais l'aubergiste saisit le voleur par le fond de sa culotte et le traîna dehors.

— Toutes mes excuses, ma dame, dit-il en refermant la porte derrière lui. (Il s'essuya le front.) Je n'accepte pas de kenders dans mon établissement, mais parfois, ils s'y introduisent pendant que j'ai le dos tourné.

Dame Ilys lui jeta un regard glacial et ne laissa tomber que trois pièces d'argent dans sa main. Trop honteux pour protester, l'aubergiste s'inclina.

Soren hissa sur son épaule les affaires d'Ilys et de Sturm, et ils montèrent à l'étage.

Dans la chambre minuscule qu'avait louée le sergent, le jeune garçon fut ravi de trouver des lits superposés. Sans attendre, il grimpa sur celui du haut.

— Nous aurons besoin de davantage d'argent pour notre voyage, déclara Soren. Ma dame m'autorise-t-elle à vendre le chariot ?

— Nuitari aussi ? s'étonna Sturm.

Le sergent hocha brièvement la tête.

— Je vous fais toute confiance, acquiesça Ilys. Allez-y. Nous ne bougerons pas jusqu'à votre retour.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Quand Soren frappa de nouveau à la porte de la petite chambre, la nuit était tombée depuis longtemps. La

femme de l'aubergiste avait monté leur repas aux réfugiés.

— J'ai trouvé un bateau, annonça le sergent : le *Skelter*. Il se rend en Abanasinie, jusqu'à l'embouchure du fleuve Hartshorn. Ensuite, nous n'aurons qu'à le remonter pour atteindre Solace.

— Parfait, approuva Ilys. Quand partons-nous ?

— Demain matin, avec la marée.

Sturm tourna et retourna ces mots dans sa tête. Jusque-là, il avait imaginé que son père finirait par les rattraper au galop, pour leur annoncer que le château était sauvé et qu'ils pouvaient revenir. Mais il ne voyait pas comment le seigneur de Lumlane pourrait traverser la mer à cheval...

III

Le *Skelter* était amarré le long d'un quai de bois. Il avait une coque ventrue fraîchement repeinte de vert, et Sturm se demanda quelle cargaison exotique il transportait.

Des marins à la peau bronzée s'affairaient sur le pont et dans les cordages. Fasciné, le jeune garçon ne put détacher son regard d'eux pendant que Soren les conduisait vers le pied de la passerelle, où les attendait un homme à la barbe tressée.

— Capitaine Graff à votre service, ma dame, dit l'officier en s'inclinant devant Ilys. (Un gros anneau d'or pendait à son oreille gauche.) Nous lèverons l'ancre dès que les premiers rayons du soleil feront leur apparition. Voulez-vous embarquer maintenant ?

Ilys fit un bref signe de tête. Maîtresse Carine la précéda sur la passerelle, et deux marins vinrent prendre leurs bagages. Sturm resta en arrière pour profiter encore un peu du spectacle.

— Le voyage sera-t-il long, sergent ?

— Tout dépendra de la mer, du vent et des talents de marin de notre capitaine, expliqua Soren.

— Ne pourrions-nous attendre encore un peu ? supplia le jeune garçon. Je suis sûr que nous aurons des nouvelles de mon père.

Soren ne répondit pas. Son regard balaya les toits de la petite ville portuaire.

— Allons, soupira-t-il enfin, nous ferions mieux de monter à bord.

Peu après, le capitaine ordonna qu'on lève l'ancre. Des marins s'installèrent aux rames pour faire sortir le *Skelter* de la rade. Dès qu'ils furent suffisamment loin de la côte, ils levèrent l'unique voile du navire.

Sous le château de proue, Graff fit installer un rideau de fourrure pour protéger ses passagers du froid. Maîtresse Carine alluma une

lampe à huile et entreprit de confectionner un matelas rudimentaire pour Sturm et sa mère.

Le jeune garçon s'était rapidement adapté au roulis. Il voulut rester sur le pont pour regarder les marins manœuvrer, mais Ilys le lui interdit. Les émotions des derniers jours l'avaient épuisée, et elle ne désirait rien tant que prendre un peu de repos.

— Reste avec moi, Sturm. J'ai besoin qu'un homme veille sur moi pendant mon sommeil. Sinon, je ne me sentirai pas en sécurité.

Elle s'enveloppa dans sa cape et ne tarda pas à s'endormir. Sturm s'allongea dos à elle, vigilant comme un chevalier... pendant au moins dix minutes. Puis il sombra lui aussi dans un profond sommeil.

*

* *

Le second jour, le vent qui les avait poussés retomba, et une brume épaisse enveloppa le *Skelter*. Elle persista jusqu'au lendemain matin.

Le capitaine Graff et son premier maître – un nain aux yeux ambrés, qui arborait une incisive en or – eurent une discussion sur la marche à suivre. Fidèle à son habitude, Sturm se rapprocha pour épier leur conversation.

— On pourrait défaire un nœud ou deux, suggéra le premier maître.

— Pas encore, dit le capitaine. Attendons un peu de voir si le brouillard se dissipe.

Sturm demanda au sergent ce que signifiait l'expression « défaire un nœud ou deux ».

— Souvent, expliqua Soren, les marins achètent des cordes fabriquées par des magiciens spécialisés dans la maîtrise du temps. Quand le vent tombe, ils défont un ou plusieurs nœuds pour libérer un souffle magique capable de les propulser sur la mer.

En milieu de journée, la surface de l'eau était toujours aussi lisse ; à peine entendait-on un léger clapotis contre les flancs du *Skelter*. N'y tenant plus, le capitaine Graff s'engouffra dans sa cabine et en ressortit avec une courte corde portant douze nœuds. Il monta les marches qui conduisaient au gouvernail.

— Sargo, annonça-t-il au timonier, je vais défaire un nœud.

— Compris, capitaine.

Sturm était à la fois intrigué et légèrement dégoûté par l'idée d'une corde magique. On lui avait toujours répété que l'usage de la sorcellerie était indigne des Chevaliers Solamniques.

Graff saisit le premier nœud de ses gros doigts calleux.

— Je me demande bien pourquoi ce fils de serpent est aussi serré, grommela-t-il entre ses dents.

Debout près du bastingage, Soren plissa les yeux pour scruter la nappe de brouillard. Il se dirigea vers la proue du navire.

— Capitaine, appela-t-il calmement.

— Plus tard, mon garçon. Tu ne vois pas que je suis occupé ? grogna Graff.

— Un bateau approche, annonça le sergent.

— Vraiment ? Tu as le don de double vue, peut-être ?

— Non : juste deux oreilles en état de fonctionnement. Écoutez.

Le capitaine pencha la tête.

— Ma foi, tu as raison, admit-il à contrecœur. Je crois entendre un bruit de rames.

Pendant qu'il donnait des ordres, Soren prit Sturm à part.

— Va informer ta mère de ce qui se passe, lui ordonna-t-il.

— Et que se passe-t-il exactement ? s'enquit Sturm.

— Une galère s'approche de nous... sans doute avec de mauvaises intentions, expliqua Soren, tendu.

— Des pirates ? s'exclama le jeune garçon, mi-craintif mi-enchanté.

— Peut-être. Va le dire à ta mère.

Sturm empoigna une corde et, comme il avait souvent vu les marins le faire, se laissa glisser au pied du château de proue.

— Mère ! Mère ! appela-t-il en écartant le rideau de fourrure. Soren dit que nous allons être attaqués par des pirates !

Maîtresse Carine poussa un cri de frayeur, et dame Ilys devint pâle comme la mort.

— Va chercher le sergent, ordonna-t-elle à son fils. Je veux l'entendre de sa propre bouche.

Le jeune garçon repartit en courant.

À présent, on entendait le bruit des rames de la galère, mais le brouillard l'étouffait à demi, empêchant les marins de déterminer sa provenance exacte.

— Sergent ! appela Sturm en le rejoignant près du gouvernail.

Soren était en train d'aiguiser la lame de son épée. Autour de lui, les membres de l'équipage faisaient nerveusement circuler des hachettes et des coutelas. Seuls le capitaine Graff et son timonier gardaient leur calme.

— Sergent, ma mère veut vous parler, annonça Sturm.

— Avec tout le respect que je lui dois, je ne peux pas quitter le pont maintenant, répondit Soren. La galère approche, et faute de connaître les intentions de son capitaine, je dois supposer qu'il nous est hostile.

— Navire à bâbord ! hurla la vigie.

Au cœur de l'épaisse nappe de brume blanche apparut un objet de bronze massif.

— Le bélier de la galère, souffla Soren.

— Tribord toute ! ordonna Graff.

Sargo s'affaira au gouvernail, mais sans succès : il n'y avait pas le

moindre souffle d'air pour éloigner le *Skelter*. Sans se troubler, le capitaine acheva de défaire le nœud qu'il tenait toujours entre les mains.

— Élémentals de l'air, je vous libère ! clama-t-il.

La voile claqua, et le navire fit un bond en avant.

Sturm dut s'accrocher au bastingage pour ne pas être projeté à terre. Il tourna la tête : la galère était en train de charger à l'endroit où le *Skelter* se trouvait encore quelques instants plus tôt.

— Combien de temps durera cette bourrasque magique ? s'enquit Soren.

Graff haussa les épaules en signe d'ignorance.

La galère émergea enfin du brouillard. Elle avait une coque de bois foncé, bordée de peinture rouge sang. Une forêt de pointes de lance garnissait son pont, évoquant le dos d'un porc-épic ; ses rames plongeaient dans l'eau et en ressortaient au rythme monotone d'un tambour.

— Ne reste pas là, petit, ordonna Graff à Sturm. Ils ont peut-être des archers.

Oubliant la requête de sa mère, le jeune garçon rejoignit Soren à la proue du navire.

— Vous croyez qu'on va les semer ?

— Je l'ignore, murmura le sergent, le front barré d'un pli soucieux.

Puis des triangles noirs se déroulèrent le long des mâts de la galère. Leurs poursuivants venaient de hisser les voiles ; ils comptaient utiliser le vent magique pour les rattraper !

Sargo leva la tête vers le drapeau qui claquait à la proue de la galère.

— Ce n'est pas un bateau pirate, annonça-t-il. Il vient de l'île de Kernaf.

Quelques minutes après, la magie de la corde s'épuisa. Le *Skelter* ralentit, et les rameurs de la galère positionnèrent celle-ci contre son flanc bâbord.

— Holà, du bateau ! cria le capitaine Graff dans ses mains en porte-voix. Que nous voulez-vous ?

— Préparez-vous à l'abordage ! répondit une voix masculine.

— Le *Skelter* est un navire marchand solamnique. Nous n'avons rien fait de mal, protesta Graff.

— Vous naviguez dans les eaux territoriales du Seigneur des Mers, répliqua le porte-parole kernafien. Rendez-vous, ou nous serons obligés de vous soumettre par la force.

Soren se pencha vers Sturm.

— Va retrouver ta mère, ordonna-t-il, et défends-la jusqu'au bout.

De sa tunique, il sortit une dague de deux pieds de long, capable de transpercer une cotte de mailles, et la remit à Sturm. Le jeune garçon

accepta gravement, puis se précipita sous le château de proue où dame Ilys et sa camériste se blottissaient l'une contre l'autre.

— Je suis venu vous protéger ! clama Sturm en brandissant sa dague.

— J'ai tout entendu, acquiesça sa mère. (Elle lui tendit les bras et le serra contre elle.) Mon courageux enfant !

Des cris s'élevèrent sur le pont.

— Le bélier ! Attention !

IV

Un choc ébranla le *Skelter*, déséquilibrant ses passagers. Dame Ilys et Carine tombèrent à la renverse, tandis que Sturm se cognait la tête contre une poutre et lâchait sa dague.

Au-dessus d'eux, le combat commença. Les gémissements des blessés se mêlèrent au fracas des armes et aux bruits d'éclaboussures qui retentissaient lorsqu'un marin tombait par-dessus bord.

Soudain, une lame fendit le rideau de fourrure. Maîtresse Carine se leva pour faire courageusement face à leurs agresseurs.

Des marins kernaïens armés de javelots formèrent un cercle autour des deux femmes. Malgré sa frayeur, dame Ilys les toisa, la tête haute.

Pendant ce temps, Sturm s'était jeté à quatre pattes pour récupérer sa dague, qui avait glissé entre deux caisses. Sa main allait se refermer dessus quand il sentit qu'on le saisissait par le col et qu'on l'obligeait à se relever. Il se débattit.

— *Koy est ta ?* gloussa un marin, amusé par la futilité de ses efforts.

Les Kernaïens obligèrent Sturm et les deux femmes à monter sur le pont.

Dehors, la bataille était déjà terminée. À genoux près du grand mât, les hommes du capitaine Graff imploraient la miséricorde de leurs assaillants. Soren était acculé contre le bastingage, son épée brisée en deux gisant à ses pieds.

Carine éclata en sanglots.

— J'exige de voir votre capitaine ! tonna Graff, maintenu par deux Kernaïens aux chapeaux de cuir coniques.

— *Polo kamay !* fit le marin qui tenait Sturm.

Toutes les têtes se tournèrent dans la même direction.

Sur la passerelle jetée entre les navires s'avançaient deux personnages extraordinaires. Le premier, sanglé dans un plastron doré et coiffé d'un heaume à plumet, était visiblement le capitaine de la galère.

Le second, une femme qui mesurait près d'un pied de plus que lui,

portait une cotte de mailles et une armure de cuir noir. Quelques mèches couleur cuivre s'échappaient de son chapeau.

— Qui d'entre vous est le commandant de ce vaisseau ? demanda-t-elle en prenant pied sur le pont du *Skelter*.

— Moi. Je m'appelle Graff.

— Votre bâtiment et sa cargaison nous appartiennent désormais.

— Que les démons vous emportent ! rugit le capitaine en crachant aux pieds de son interlocutrice.

De sa main gantée, elle lui flanqua une gifle retentissante. Du sang coula de la lèvre fendue de Graff.

— Je suis Artavash, lieutenant du Seigneur des Mers, clama la femme. Vous et votre équipage êtes nos prisonniers.

Le capitaine kernafien se dirigea vers la mère de Sturm et sa camériste.

— Tiens, tiens : des passagers.

Artavash se rapprocha et tâta le velours de la robe d'Ilys.

— Riche, noble, ou les deux ? demanda-t-elle.

N'obtenant pas de réponse, elle dégaina un couteau et le pointa sur le ventre de Carine.

— Je déteste me répéter, et vous n'aimeriez sans doute pas me voir éventrer votre servante. Qui êtes-vous ?

— Dame Ilys, épouse du seigneur de Lumlane, répondit la mère de Sturm avec hauteur.

— Et comment se fait-il que vous voyagiez sans votre mari ?

— Il a été... retenu.

Artavash ricana et se tourna vers le capitaine de la galère.

— Que faisons-nous de ces femmes, seigneur Radiz ?

— Elles ne possèdent rien que nous désirions. Pourquoi ne pas les laisser repartir ?

À cet instant, Sturm parvint à détacher l'agrafe de sa cape. Il s'accroupit, ne laissant que le vêtement dans les mains du marin qui le retenait. Puis il se précipita vers les deux femmes, repoussa le couteau qui menaçait Carine et s'interposa entre Artavash et sa mère.

La guerrière posa sur lui un regard brûlant.

— Tu es bien jeune pour jouer les héros, fit-elle remarquer, ironique. Comment t'appelles-tu ?

— Sturm, fils d'Angriff de Lumlane, répondit fièrement le jeune garçon.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans.

Artavash sourit, et Sturm ne put s'empêcher de la trouver très belle. Ôtant son gant droit, elle lui passa une main dans les cheveux.

— Notre maître sera heureux de te rencontrer, dit-elle lentement.

— Ma dame, commença Radiz, je ne pense pas...

— J'étais déjà au courant, coupa Artavash. Emmenez le garçon et les deux femmes à bord du *Corbeau des Mers*.

Radiz la foudroya du regard mais ravala ses protestations. Quatre marins vinrent s'emparer des fugitifs et les poussèrent vers la passerelle d'abordage. Malgré la lame nue posée en travers de sa gorge, Soren se débattit pour les suivre.

— Que faisons-nous de lui ? demanda Radiz en désignant le sergent.

Artavash haussa les épaules.

— Tuez-le.

— Non ! s'écria Sturm. (Il plongea sous une haie de javelots et se précipita vers Soren.) Je vous en prie, ne lui faites pas de mal !

— Pourquoi donc ? Étant un guerrier, il est dangereux. Je ne peux le laisser monter à notre bord, répliqua Artavash.

— C'est mon ami, insista Sturm.

Artavash se dirigea vers Soren. De tous les hommes présents sur le *Skelter*, il était le seul assez grand pour la regarder dans les yeux.

— Donnez-moi votre parole que vous ne nous causerez pas d'ennuis, et je vous laisserai vivre.

Surm leva un regard implorant vers le sergent.

— Ne fais pas confiance à cette sorcière, mon garçon ! hurla Graff.

Artavash pivota et, rapide comme l'éclair, lança son couteau en direction du capitaine. L'arme s'enfonça dans sa poitrine jusqu'à la garde ; le marin qui le tenait le laissa s'effondrer sur le pont. Choqué, Sturm regarda une tache écarlate s'élargir sur la chemise de Graff.

— Croyais-tu pouvoir m'insulter devant tout le monde, vieil imbécile ? cracha Artavash en le toisant. Ici, j'ai droit de vie et de mort. (Elle se tourna de nouveau vers Soren.) Alors, quelle est votre réponse ?

— Je ne peux pas, dit le sergent. Tant que je serai en vie, je ne laisserai personne s'arroger des droits sur mes maîtres.

Artavash sourit.

— Je n'en attendais pas moins de votre part. Seigneur Radiz ! appela-t-elle. Confisquez-lui ses armes et son armure, et enchaînez-le dans la cale du *Corbeau des Mers*. Il fera un excellent rameur.

Pendant que les marins s'empressaient de lui obéir, la jeune femme approcha de Graff et s'accroupit pour récupérer son couteau. Elle se releva en l'essuyant sur sa manche.

Dame Ilys et sa camériste se dirigèrent vers la passerelle. Sturm allait leur emboîter le pas quand une main lui saisit la cheville. Il faillit pousser un cri de surprise.

— Petit, chuchota Graff.

Surm s'agenouilla près de lui.

— Oui ? dit-il en déglutissant.

— Prends... ma corde, souffla le mourant. Elle est très puiss...

Il poussa son dernier soupir avant de pouvoir achever sa phrase. Hébéte, Sturm tendit une main vers son étrange legs.

— Allons, dépêche-toi, lui ordonna Radiz.

Depuis le pont du *Corbeau des Mers*, le *Skelter* semblait minuscule comme une coquille de noix, avec son flanc bâbord à demi enfoncé.

Tandis que la galère s'éloignait, les survivants thélites se pressèrent contre le bastingage.

— Que leur arrivera-t-il ? s'enquit Sturm, la gorge serrée.

Radiz haussa les épaules.

— Avec un peu de chance, ils regagneront la terre ferme. S'ils coulent, ce sera la faute de la déesse des mers, pas la nôtre.

Malgré son jeune âge, Sturm eut du mal à avaler ça.

*

* *

Un luxueux pavillon se dressait à la proue du *Corbeau des Mers*. Sa toile dorée était garnie de clochettes qui tintaient au gré du vent.

Artavash y pénétra et fit signe à ses prisonniers de s'asseoir. Elle ôta son armure et la rangea dans un coffre d'ébène à la serrure d'argent.

Un serviteur vêtu d'un gilet de velours rouge et d'un ample pantalon de soie apparut dans l'ouverture du pavillon.

— Du vin, Dubai, ordonna Artavash en se laissant tomber sur une pile de coussins.

Trois gobelets pleins furent tendus à Sturm, à sa mère et à maîtresse Carine. Mais dame Ilys les repoussa en leur nom à tous trois.

— Vous refusez mon hospitalité ? gronda Artavash en plissant les yeux.

— Je préférerais être traitée comme une prisonnière que comme une invitée, répliqua Ilys.

— Peuh ! cracha Artavash. Pourquoi faut-il que les gens du nord soient si hautains ? Il n'y a vraiment pas de quoi : votre noble Ordre n'a même pas été fichu d'empêcher le Cataclysme.

« Quelle gloire vous a rapporté votre dévotion à Paladine ? La richesse et le pouvoir appartiennent aux conquérants. Si vous vous accrochez à des idéaux dépassés, vous disparaîtrez comme les dieux que vous servez.

Elle vida son gobelet d'un trait, et fit signe à Dubai pour qu'il le remplisse de nouveau.

— Que va-t-il advenir de nous ? s'enquit dame Ilys.

— Le Seigneur des Mers en décidera.

— Vous ne tirerez pas un sou de mon mari.

— L'argent ne signifie rien pour mon maître. L'or coule au bout de ses doigts, et ses larmes sont d'argent.

— Dans ce cas, pourquoi nous avez-vous emmenés ?

Artavash jeta un coup d'œil à Sturm et grimaça.

— Ne vous inquiétez pas pour ça : j'ai ma petite idée. Vous la connaîtrez bien assez tôt. (Elle replongea le nez dans son gobelet.) Si vous ne buvez pas avec moi, je vais finir la bouteille toute seule, plaisanta-t-elle.

— L'ivrognerie est un trait de caractère propre aux barbares, laissa tomber dame Ilys.

Furieuse, Artavash lui jeta son gobelet à la tête. La mère de Sturm ferma les yeux mais ne s'écarta pas. Le gobelet alla s'écraser contre la paroi de toile, son contenu éclaboussant Ilys et Sturm.

— Je ne me laisserai pas insulter sur mon vaisseau ! rugit Artavash. Gardes !

Deux Kernafiens armés pénétrèrent dans le pavillon.

— Conduisez cette dame et sa servante à une cabine, et veillez à ce qu'elles n'en sortent plus jusqu'à nouvel ordre.

Ilys se leva et posa une main protectrice sur l'épaule de son fils.

— Lui, il reste, déclara Artavash.

La tension était presque palpable entre les deux femmes, aussi fières l'une que l'autre. Ilys se mordit les lèvres et se pencha pour embrasser Sturm sur le front.

— Reste fort, lui chuchota-t-elle. Rappelle-toi qui tu es.

Artavash renvoya le serviteur pour rester seule avec Sturm.

— Tu es très courageux, le flatta-t-elle. Tu as défendu ta mère et sa servante au péril de ta vie.

— Je suis le fils d'un Chevalier Solamnique, répondit simplement le jeune garçon.

Ce qui voulait tout dire.

Artavash tendit une main vers lui.

— Viens t'asseoir près de moi. J'aimerais te connaître un peu mieux. (Sturm s'agenouilla dans les coussins.) Je suppose que tu as reçu une bonne éducation ?

— Je connais mes lettres, et j'ai étudié les Chroniques de Huma, déclara le jeune garçon.

— Le soi-disant plus grand héros de Krynn, dit Artavash. Je parie que tu descends de lui.

— En effet, acquiesça fièrement Sturm.

Les yeux de la jeune femme brillèrent ; ce n'était pas seulement à cause du vin.

— Décidément, souffla-t-elle, j'ai hâte de te présenter à mon maître.

Le brouillard se dissipa et ne revint plus. Au bout de deux jours, inquiet pour le sergent Soren, Sturm alla trouver Radiz et demanda à voir son ami.

— Je ne pense pas que ça te plaira, dit le capitaine kernafien.

— Je veux lui parler, insista Sturm.

— Si tu y tiens... Après tout, une visite à fond de cale sera peut-être très instructive.

Ensemble, ils descendirent un escalier de bois aux marches étroites.

Le jeune garçon regarda autour de lui en plissant les yeux pour mieux voir dans la pénombre. Deux rangées de dix rames garnissaient les flancs de la galère ; à chacune de ces rames étaient enchaînés quatre hommes. Une odeur épouvantable planait dans l'air moite.

Soren ne fut pas difficile à repérer : il dépassait les autres esclaves d'une bonne tête.

— Je suis désolé, souffla le jeune garçon en retenant ses larmes. Je ne savais pas qu'ils t'avaient mis dans un endroit aussi affreux !

— Ne t'inquiète... pas, haleta Soren en suivant le rythme du tambour. Tant qu'il y a... de la vie, il y a... de l'espoir.

— L'espoir fait un bon petit déjeuner mais un piètre souper, commenta Radiz.

Après quatre jours et trois nuits, le *Corbeau des Mers* arriva en vue de la côte abanasinienne, qu'il longea. Accoudée au bastingage, dame Ilys poussa un soupir.

— Si seulement nous étions plus près, dit-elle à Sturm, je te jetterais par-dessus bord pour que tu gagnes le rivage et que tu ailles chercher de l'aide.

— Je pourrais essayer, proposa le jeune garçon, désireux de se rendre utile.

Sa mère lui caressa les cheveux.

— Non, mon fils. J'aurais trop peur que tu te noies.

La galère mit le cap vers le sud-ouest. Bientôt, un filet de fumée apparut à l'horizon.

— Kernaf est une île volcanique, expliqua Artavash. Les natifs l'appellent *Hej Maraf*, « La Fournaise ».

— N'en faites-vous pas partie ? s'étonna Sturm.

— Moi, une mangeuse de poisson ? Mes ancêtres se tordent de rire à cette idée, s'esclaffa la jeune femme.

Sturm jeta un coup d'œil à Radiz, qui encaissa l'insulte les sourcils froncés.

La ville de Kernaf s'étendait en demi-cercle le long de la baie. Deux hautes tours de pierre, noircies par les flammes, marquaient l'entrée du port.

— Vous avez été attaqués ? s'enquit Sturm.

— Non. Autrefois, on allumait des feux à l'intérieur pour guider les navires en approche, expliqua Radiz.

— Mais plus maintenant ?

Le Kernafien ne répondit pas.

Le port était rempli de barques de pêche aux planches pourrissantes et de navires marchands aux voiles déchirées.

— C'est étrange, commenta dame Ilys. Tout semble abandonné. Je m'attendais à une ville débordante d'activité.

Une pirogue vint à la rencontre du *Corbeau des Mers*. Debout à l'intérieur, un homme apostropha Radiz dans leur langue natale ; il n'avait pas l'air content, et tous deux discutèrent longuement.

— Que dit-il ? demanda Sturm.

— Oh, il nous transmet juste les salutations de notre seigneur, répondit Artavash, évasive.

Suivant les ordres de Radiz, les marins mirent à l'eau une barge rectangulaire. Artavash y prit place et invita Ilys, Carine et Sturm à en faire autant. Mais le jeune garçon s'immobilisa un pied sur l'échelle de corde.

— Et le sergent Soren ?

— Il reste avec les autres esclaves, déclara Radiz.

Sturm se tourna vers Artavash.

— Je préférerais qu'il vienne avec nous. S'il vous plaît.

La jeune femme, qui semblait dans de bonnes dispositions à son égard, envoya chercher Soren.

Celui-ci arriva, à demi porté par deux marins.

— Quatre jours à fond de cale suffisent à mater le plus rebelle des guerriers, fanfaronna Radiz.

Sturm tendit un bras pour soutenir son ami.

— Vous allez bien, sergent ? s'inquiéta-t-il.

— Ça pourrait être pire, haleta Soren.

Sa chemise était en lambeaux, et de grandes marques rouges zébraient son dos. Visiblement, il avait reçu des coups de fouet. En outre, la chair de ses paumes semblait à vif.

La barge les emmena jusqu'au quai où les attendait une garde d'honneur. Au son des clairons, des flûtes et des tambours, Artavash prit la tête de leur petite procession.

La guerrière tenait la main de Sturm ; venaient ensuite dame Ilys et sa camériste, l'air sombre. Soren, Radiz et les Kernafiens fermaient la marche.

Les rues de la ville étaient aussi désertes que le port. Quelques curieux observèrent les nouveaux venus derrière l'abri de leurs fenêtres, mais dès qu'ils apercevaient Artavash, ils reculaient vivement. Alors que Sturm en faisait la remarque, la guerrière

répliqua :

— Les habitants n'aiment pas sortir avant la tombée de la nuit. Ils trouvent qu'il fait trop chaud.

La petite colonne atteignit une sorte de palais. Une plate-forme de bois, surmontée par une tente dorée, était dressée devant.

Artavash fit signe à Sturm de s'arrêter. Les gardes se précipitèrent pour former une haie d'honneur au bas des marches. Ils firent claquer leur javelot contre leur épaulette droite, et la musique s'interrompit.

— Longue vie au Seigneur des Mers ! s'écria Artavash.

— *Kai ! Nam kamay durat !* répondirent les gardes.

Sturm mit une main en visière pour ne pas que le soleil l'aveugle. Trempé de sueur, il avait hâte de se réfugier à l'ombre.

Une mince silhouette noire s'approcha du bord de la plate-forme et leva les bras.

— Bienvenue, fidèle Artavash. Qui m'amènes-tu ? demanda-t-elle d'une voix haut perchée.

— De nobles invités, seigneur, répondit la jeune femme. (Elle présenta dame Ilys, Carine et Soren, puis poussa Sturm en avant.) Et voici Sturm, fils d'Angriff de la maison solamnique des Lumlane.

La silhouette émit un gargouillis.

— Qu'il approche, afin que je puisse le voir.

Sturm jeta un regard hésitant à sa mère. Sans attendre l'approbation de celle-ci, Artavash poussa le jeune garçon vers les marches de la plate-forme. Alors que l'ombre bienfaisante se refermait sur lui, il découvrit enfin le visage du Seigneur des Mers.

Grand et émacié, l'homme semblait flotter dans sa tunique noire. Ses yeux brillants encadraient un nez pointu. La peau de son visage imberbe était grise et sèche comme des feuilles mortes ; seules ses mains, bien qu'osseuses, paraissaient roses et en bonne santé. De rares mèches grisâtres pendaient sur son crâne dégarni.

— Je m'appelle Mukhari Ras, déclara-t-il d'une voix grinçante. Je suis ravi de faire ta connaissance.

— Ai-je bien fait de vous l'amener ? s'enquit Artavash.

— Tu as très bien fait – beaucoup mieux encore que je ne l'espérais –, et tu en seras récompensée. Tous mes loyaux sujets en seront récompensés.

Mukhari Ras ramassa un sac de toile. Titubant sous son poids, il se tourna vers les gardes assemblés au pied de la plate-forme.

— Recevez toute ma gratitude, clama-t-il en plongeant une main dans le sac et en jetant son contenu en l'air.

Une pluie de pièces d'or tombèrent sur le sol. Rompant les rangs, les gardes se précipitèrent pour les ramasser. Sturm cligna des yeux. Pourtant, le sac ne contenait que du sable !

— Êtes-vous un magicien ? demanda-t-il.

— Pas un simple jeteur de sorts, mais un humble acolyte des mystères de la matière, répondit Mukhari Ras avec un sourire pincé. Mes talents d'alchimiste ont fait de moi le maître de cette île. Bientôt, je régnerai sur tout le continent !

Il lança une autre poignée de sable.

— Tenez ! Prenez ! Tout l'or du monde sera à vous si vous continuez à me servir, promit-il.

Les Kernafiens lâchèrent leurs armes et se jetèrent à quatre pattes pour ramasser les pièces, dont ils remplirent leur casque.

Lorsque le sac fut vide, Mukhari Ras le laissa tomber et se tourna vers Artavash.

— Ce soir, tu m'amèneras le garçon et ses nobles compagnons. Je les invite à ma table.

*

* *

Sturm, dame Ilys et Carine furent conduits dans une des suites du palais. Entourés de grands voiles de gaze multicolore, enveloppés par l'odeur de l'encens et le tintement des carillons, ils furent assaillis de servantes qui insistèrent pour leur faire prendre un bain parfumé.

— Quel étrange peuple, commenta Carine en se séchant.

— Ce Mukhari Ras est très bizarre, acquiesça Ilys. N'était la violence avec laquelle on nous a conduits ici, je penserais que nous sommes des hôtes de marque. Et cette façon qu'il a de jeter l'argent dans la rue !

Sturm s'étonna : à part lui, personne n'avait donc remarqué que c'était du sable ? Il allait en parler à sa mère quand la porte s'ouvrit, révélant Artavash.

— Le dîner est servi. Venez.

Les coutumes alimentaires des Kernafiens s'avèrent très différentes de celles des Solamniques. Sturm adora s'asseoir en tailleur devant une table basse, mais dame Ilys faillit provoquer un incident diplomatique en insistant pour qu'on lui apporte une chaise.

— Il ne sied pas à une damé bien née de s'accroupir sur le sol comme un chien, déclara-t-elle.

Pendant que les autres convives – dont Radiz, Artavash et Soren – dégustaient leur melon, la mère de Sturm reprit la parole.

— Seigneur Mukhari, puis-je vous demander comment vous êtes devenu le souverain de cette île ? Votre servante nous a avoué qu'elle n'était pas native d'ici.

— Comme vous, dit leur hôte, je suis un exilé.

— D'où venez-vous ? s'enquit Ilys, tout en tendant une serviette à Sturm qui avait le menton couvert de jus.

— De Moranoco : les Plaines de Poussière, comme vous les appelez. J'ai débarqué à Kernaf un peu par hasard, mais grâce à mes talents

d'alchimiste, j'ai rapidement gagné la loyauté et l'affection du peuple.

« Je sais ce qu'on ressent lorsqu'on a dû fuir sa patrie, c'est pourquoi je vous offre mon hospitalité, sourit Mukhari Ras.

— Vos serviteurs ne se sont pas montrés aussi accueillants, intervint Soren, en jetant un regard furieux à Artavash.

— D'après ce qu'on m'a dit, vous avez refusé d'obtempérer aux injonctions du *Corbeau des Mers*, et tiré l'épée contre mes marins, fit remarquer Mukhari Ras. Il a bien fallu qu'Artavash prenne les mesures qui s'imposaient. La meilleure preuve de ma bonne volonté n'est-elle pas de vous inviter à ma table ?

— Pourquoi vos bateaux arraisonnent-ils les vaisseaux marchands ? interrogea Ilys, perplexe.

— Pour le maintien de sa position, il est nécessaire que Kernaf encaisse un tribut auprès de tous ceux qui pénètrent dans ses eaux territoriales, expliqua Artavash.

Un instant, on n'entendit plus que le bruit des mâchoires des convives. Sturm remarqua que Mukhari Ras ne touchait pas au contenu de son assiette.

— Où vous rendiez-vous, dame Ilys ? demanda enfin l'alchimiste.

— À Solace, en Abanasinie.

— Désirez-vous que je mette un de mes navires à votre disposition ?

— C'est très aimable à vous de le proposer.

— Seul le *Corbeau des Mers* est disponible actuellement, seigneur, intervint Radiz.

— Quand sera-t-il prêt à reprendre le large ?

— Pas avant une dizaine de jours. Il a été endommagé par la collision avec le *Skelter*, déclara vivement Artavash.

Radiz ouvrit la bouche pour protester, mais elle le foudroya du regard. Mukhari Ras se tourna vers ses invités.

— Puisque vous allez passer quelque temps avec nous, j'aimerais que vous vous considériez ici comme chez vous.

Il se tamponna les lèvres avec sa serviette, bien qu'aucune miette de nourriture ne les ait touchées.

— Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... Je dois retourner à mes études. Je vous souhaite une bonne fin de soirée.

VI

Sturm transpirait à grosses gouttes malgré le courant d'air qui agitait les rideaux de gaze. Il avait si chaud qu'il ne parvenait pas à trouver le sommeil.

Le jeune garçon se leva et enfila les vêtements de style kernafien posés au pied de son lit. Sous ses pieds, les petits carreaux de mosaïque étaient agréablement frais. Il s'approcha de la fenêtre pour contempler le ciel et y chercher des constellations familières.

Des voix étouffées lui parvenant depuis l'autre côté de la porte, Sturm s'en approcha et l'entrouvrit. Deux soldats kernafiens encadraient le sergent Soren, qu'ils poussaient rudement dans le couloir. Le brave officier avait des chaînes aux chevilles et aux poignets ; un bâillon recouvrait sa bouche.

Sturm sursauta et referma vivement la porte. Le cœur battant à tout rompre, il attendit que les bruits de pas s'éloignent.

Puis il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Personne. Il n'avait pas le choix : il devait suivre les gardes pour voir où ils emmenaient Soren.

Autour de lui, le palais était silencieux. Sturm se plaqua contre le mur et se glissa jusqu'à l'endroit où les Kernafiens avaient disparu. Arrivé à une intersection, il hésita.

Alors une délicieuse odeur épicée vint lui chatouiller les narines. Jamais encore il n'en avait respiré de semblable. Mû par une inspiration, et puisqu'il ne savait pas quelle direction prendre de toute manière, il la suivit.

Il longea un autre couloir et arriva au pied d'un escalier de marbre noir. Alors qu'il posait le pied sur la première marche, il entendit un son étrange, pareil au gargouillis d'un liquide très épais.

Arrivé en haut, Sturm découvrit une porte aux gonds de rubis, garnie de pointes d'argent. Les richesses de l'alchimiste étaient-elles donc infinies ? Par chance, quelqu'un avait laissé le battant entrouvert. Incapable de résister, le jeune garçon se glissa à l'intérieur.

Il pénétra dans une vaste pièce bien éclairée, qui ressemblait à un atelier avec ses tables chargées de cristaux multicolores et d'animaux empaillés dont les yeux brillants paraissaient le suivre du regard.

Les étagères croulaient sous le poids d'une multitude de livres et de bocalaux aux étiquettes rédigées dans une langue étrangère.

La bonne odeur épicée provenait d'une table où reposait un étrange assemblage de fioles et de récipients, reliés entre eux par des tubes de verre. En s'approchant, Sturm découvrit une grosse bougie rouge, épaisse comme son poignet, qui semblait en être la source.

— Surtout, n'y touche pas, lui recommanda Mukhari Ras en sortant d'une alcôve, aussi silencieux qu'un fantôme. C'est une essence très délicate, et j'en aurai besoin bientôt.

Sturm observa le fluide qui circulait dans les tubes et sursauta : on aurait dit...

— Du sang humain, oui, acquiesça l'alchimiste. Les restes d'une expérience ratée.

Il s'approcha du jeune garçon qui, horrifié, fit un pas en arrière.

Mais il ne put s'empêcher de désigner la bougie.

— Et ça, c'est quoi ? Ça sent si bon...

— Ravi que tu t'en sois aperçu. Vois-tu, c'est une bougie très spéciale. Pour moi, elle ne dégage aucun arôme. Seuls les êtres purs et innocents peuvent la respirer.

Sturm avait du mal à y croire. L'odeur était si forte, si entêtante...

Une main glacée s'abattit sur sa nuque.

— Que... qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia le jeune garçon.

— Ça veut dire que j'avais besoin de te tester, pour savoir si tu ferais l'affaire, expliqua Mukhari Ras.

— Si je ferais l'affaire pour quoi ? insista Sturm.

— Pour mes expériences. Sur l'ordre de ma déesse, je recherche l'élixir de vie. J'en ai découvert la formule, mais pour la mettre en application, j'ai besoin de sang noble : le tien.

Affolé, le jeune garçon chercha un moyen de fuir. L'alchimiste ne parut pas s'en apercevoir.

— Artavash m'a amené des enfants de Kernaf, poursuivit-il, mais ils étaient déjà impurs. L'élixir que j'ai concocté avec leur sang n'a fonctionné qu'en partie.

Il remonta une des manches de sa tunique.

— Tu vois ? J'ai les bras d'un homme de trente ans, mais le reste de mon corps est celui d'un vieillard.

Sturm sentit la nausée le prendre à la gorge.

— Alors, c'est pour ça que la ville est déserte : vous avez tué tous les enfants, murmura-t-il.

— Leurs parents se sont enfuis, c'est vrai. Mais ils reviendront en apprenant que j'ai découvert le secret de l'immortalité, de la jeunesse éternelle. Ils tomberont à genoux et supplieront Takhisis de la leur accorder aussi !

— Une vie achetée au prix de celle des autres ! Paladine ne l'autorisera jamais !

— Et qui va le représenter en ce monde ? Toi, peut-être ? gloussa Mukhari Ras. Ça m'étonnerait. Demain, la configuration des astres sera idéale pour la confection de mon élixir. Je ne vois pas qui pourrait m'empêcher de mettre mon plan à exécution.

— Le sergent Soren..., commença Sturm.

— ... Est déjà en train de pourrir dans mon donjon, coupa l'alchimiste. Et si tu as dans l'idée de résister, dis-toi que je tiens ta mère et sa servante en otage.

— Vous n'oseriez pas leur faire de mal !

— Bien sûr que si. Je ne suis pas un Chevalier Solamnique, moi.

Sturm saisit une fiole. Il la lança à la tête de Mukhari Ras et bondit vers la porte. L'alchimiste esquiva maladroitement, puis tira sur un cordon de sonnette. Aussitôt, un pan de mur glissa sur le côté, et

Artavash pénétra dans la pièce.

— Occupe-toi de lui, ordonna Mukhari Ras. Mais ne l'abîme pas trop : je veux qu'il soit en parfait état pour la cérémonie.

— Entendu, maître.

Artavash se saisit de Sturm et le fit sortir.

— Alors, vous aviez tout manigancé depuis le début ? cracha le jeune garçon dans l'escalier.

— Évidemment, ricana la guerrière. Pourquoi crois-tu que j'arpente les mers depuis des mois ? Les rejetons nobles sont difficiles à trouver ; généralement, leurs parents ne les laissent voyager que sous bonne garde. J'ai eu de la chance d'arraisonner le *Skelter*.

Elle conduisit Sturm dans sa chambre et le ligota à une chaise avec des liens de soie avant de se servir un gobelet de vin.

Le jeune garçon avait du mal à lutter contre la panique qui menaçait de l'envahir. L'idée de saigner à mort pour que la Reine des Ténèbres puisse réaliser un de ses noirs desseins le remplissait de terreur.

Alors il pensa à son père, debout sur les remparts de son château, entouré d'une poignée de fidèles pour affronter la foule des gueux qui réclamaient sa peau. Angriff de Lumlane avait dû affronter courageusement son sort. Vaincre ou périr, il n'existait pas d'autre issue pour un Chevalier Solamnique.

Sturm cessa de trembler ; le rouge de la honte lui monta aux joues. Son père lui avait confié sa mère, et il n'avait pas su la protéger. Il avait déshonoré le nom des Lumlane.

Le jeune garçon songea brièvement à demander l'aide d'Artavash. Mais après lui avoir jeté un coup d'œil, il y renonça : il ne possédait rien qui puisse intéresser la mercenaire. Sinon, elle le lui aurait déjà pris par la force.

Pour ce qui était de son bon cœur... Il doutait même qu'elle en possédât un. Quel genre de femme pouvait livrer des enfants en pâture à son employeur ?

Sturm attendit qu'Artavash s'endorme. Quand le gobelet que la jeune femme tenait encore à la main roula sur le sol, et que sa respiration se fit régulière, il essaya de remuer la chaise sur laquelle il était attaché. Mais les pieds raclèrent bruyamment le sol.

Artavash s'agita dans son sommeil. Sturm se figea, le regard posé sur l'épée de la jeune femme.

Si seulement il avait pu l'atteindre ! Il tira sur ses liens, mais ne réussit qu'à en resserrer les nœuds.

De sa main, il effleura la corde du capitaine Graff, fourrée dans la poche arrière de son pantalon. Il compta les nœuds du bout des doigts : onze. Onze bourrasques enfermées dans ce bout de chanvre loqueteux.

Mais c'était de la magie, et les Chevaliers Solamniques n'avaient pas le droit de s'en servir. *Tout de même, songea Sturm, pour combattre la Reine des Ténèbres, Paladine pourrait faire une exception...*

VII

Réveillé par des coups frappés à la porte, Sturm cligna des yeux sous la lumière éblouissante du soleil. Tout son corps était engourdi d'avoir passé la nuit ligoté sur une chaise.

— Que... ? grommela Artavash en fronçant les sourcils.

— Où est mon fils ? appela dame Ilys de l'autre côté du battant.

— Ici, mère ! cria Sturm. Je suis ici !

Artavash tendit la main vers un cordon de sonnette. Le temps qu'elle titube jusqu'à la porte pour l'ouvrir, huit soldats l'attendaient dehors. Deux d'entre eux encadraient le sergent Soren toujours enchaîné.

Artavash trancha de son épée les liens de Sturm. Endolori, le jeune garçon se précipita vers dame Ilys et lui jeta les bras autour du cou.

— Mère, ils veulent me tuer !

— Comment ? s'étrangla Ilys. C'est impossible !

Elle se tourna vers Artavash, qui haussa les épaules.

— Ma dame, intervint Soren, votre fils dit la vérité.

De son corps, Ilys fit un rempart à Sturm.

— Personne ne bougera d'ici jusqu'à ce qu'on m'explique pourquoi nous sommes traités de manière aussi barbare ! déclara-t-elle.

Artavash se frotta les tempes.

— C'est très simple : mon maître a besoin de sacrifier le jeune Sturm. Si vous intervenez, vous, votre camériste et votre chien de garde serez tués tous les trois.

— Maudite pirate ! Prenez-vous donc mon fils pour un agneau ?

— Criez tant que vous voudrez : Mukhari Ras ordonne, et nous exécutons. Au sens propre du terme, s'il le faut.

Artavash bouscula Ilys pour s'emparer de Sturm.

Le sang de Soren ne fit qu'un tour : enchaîné ou pas, il ne pouvait permettre qu'on porte la main sur la femme de son seigneur. Serrant ses deux poings, il les abattit sur la nuque du garde le plus proche. Celui-ci s'écroula.

Artavash relâcha Sturm et se tourna vers Soren.

— Sergent, non ! cria le jeune garçon.

Du plat de son épée, Artavash flanqua un coup sur la tête de Soren, qui trébucha et s'étala de tout son long sur le sol. Carine poussa un cri strident ; la pirate lui pointa son épée sur la gorge.

— Ne hurlez pas ainsi : j'ai l'impression que ma tête va exploser, cria-t-elle.

— Vous n'aviez qu'à moins boire hier, répliqua froidement dame Ilys.

— Assez ! Par ma Reine, votre langue est plus acérée qu'une douzaine d'épées ! Vous avez épuisé ma patience ; puisque c'est ainsi, vous resterez enfermés dans vos chambres jusqu'à ce soir.

Artavash donna des ordres en kernaïen. Deux gardes soulevèrent Soren, tandis que les autres encerclaient les deux femmes. Puis la pirate saisit Sturm par le poignet et voulut l'entraîner, mais il se débattit de toutes ses forces.

— Cesse de résister, ou je dis à mes hommes de tuer ta mère, gronda Artavash.

Cette menace produisit un effet miraculeux sur le jeune garçon, qui se laissa faire sans piper mot.

Ils rejoignirent Radiz dans le grand hall, puis montèrent sur le toit du palais. Le Kernaïen portait son armure d'apparat, mais son visage semblait étrangement dénué d'expression.

Quatre prêtres se tenaient à un bout de la terrasse, offrant des prières et de l'encens à la Reine des Ténèbres. Radiz s'inclina devant eux, mais Sturm crut lire un vague dégoût dans son regard. Quant à Artavash, elle leva une main pour se protéger de la lumière du soleil.

Dix pas plus loin, Mukhari Ras préparait une table pour son expérience. Sa silhouette maigre et voûtée, enveloppée de noir, rappelait à Sturm les vautours qui hantaient les hauteurs de Château Lumlane.

Malgré la chaleur, le jeune garçon frissonna. *Paladine, aide-moi !*

— Viens par ici, dit l'alchimiste en lui faisant signe.

Comme Sturm tardait à s'exécuter, Artavash lui flanqua une bourrade pour le faire avancer.

— Allonge-toi là-dessus, ordonna Mukhari Ras.

Les prêtres chantèrent et tapèrent en mesure sur un petit gong de cuivre.

Au même moment, des cris et des bruits de bagarre retentirent dans l'escalier menant à la terrasse. Par réflexe, Radiz tira son épée. Artavash le bouscula pour affronter le problème la première.

Un cri d'agonie déchira l'air. Quelques instants plus tard, Soren déboula sur le toit, une lame ensanglantée dans ses mains toujours chargées de chaînes.

— Sturm de Lumlane ! Je suis là ! rugit-il.

— Arrêtez cet homme ! croassa Mukhari Ras.

Artavash se porta à la rencontre de Soren. Le brave sergent était gêné par ses liens ; seule sa force extraordinaire lui avait permis d'avoir le dessus sur les gardes auxquels il avait volé une épée.

Il se battit de son mieux, mais Artavash était trop rapide. Elle esquiva tous ses coups ; puis, comme le combat commençait à la lasser, elle plongeait sa lame dans la poitrine de Soren.

— Tu aurais dû rester au fond de la cale, cracha-t-elle, le visage collé au sien.

Elle recula en dégageant son épée et Soren s'effondra. Sturm se précipita vers lui.

— Sergent ! Sergent !

Mais les yeux de son ami ne le voyaient plus.

— Il est mort, mon garçon, dit Radiz avec douceur, pendant qu'Artavash essuyait sa lame ensanglantée.

Le cœur lourd, les pieds comme du plomb, Sturm se laissa ramener vers la table de l'alchimiste.

Plus que quatre pas. Il remarqua les rigoles creusées au bord de la grande plaque de cuivre pour y recueillir son sang. Plus que trois pas. Mukhari semblait encore plus pâle que la veille. Plus que deux pas. Cette fois, il ne lui restait aucun espoir.

À moins que... *La corde à nœuds de Graff* ! Mais la magie était interdite aux Chevaliers Solamniques. Le dernier pas...

Artavash força Sturm à s'allonger sur la table tiédie par le soleil.

— Tiens-toi tranquille, lui recommanda-t-elle. Pense à ta mère.

Elle recula, cédant sa place à Mukhari Ras. Des deux mains, l'alchimiste brandit une longue dague à la lame incurvée.

Le cœur de Sturm fit un bond dans sa poitrine. Sa mâchoire se contracta, et il ânonna une brève prière.

— Paladine, aide-moi.

Artavash dénuda la poitrine de Sturm. Mukhari Ras sourit au jeune garçon.

— Accepte ta destinée, lui enjoignit-il. Je te donne à ma Reine !

Fermant les yeux, il s'apprêta à abattre sa dague. Alors, sans réfléchir, Sturm tendit devant lui la corde enroulée entre ses deux poings.

Sentant que la lame de sa dague était bloquée, Mukhari Ras ouvrit les yeux.

— Que... ? eut-il juste le temps de balbutier avant que le chanvre ne cède sous l'acier.

Un souffle de vent irrésistible balaya la terrasse. Sa tunique noire s'agitait comme les ailes d'une chauve-souris, l'alchimiste émacié fut soulevé de terre. Il poussa un cri de terreur et bascula par-dessus le bord du toit.

Mais au lieu de le lâcher, la bourrasque l'emporta de plus en plus haut dans le ciel, jusqu'à ce qu'il ne soit qu'un point minuscule au-dessus de la mer.

Mukhari Ras avait disparu, mais tout danger n'était pas encore

écarté. Sturm passa un bras dans le trou par lequel son sang était censé s'écouler et s'agrippa à la table de toutes ses forces, tandis que le vent emportait les quatre prêtres kernafiens accrochés les uns aux autres.

Le jeune garçon poussa un cri de douleur. Il avait l'impression que son bras allait se déchirer au niveau de l'épaule, mais il tint bon. Puis la lourde table bascula sur le côté, lui offrant un rempart précaire contre le vent jusqu'à ce que celui-ci retombe enfin.

Quand il se dégagea et regarda autour de lui – son bras n'était plus qu'une énorme ecchymose –, Sturm entendit un faible appel au secours. Il mit une main en visière pour déterminer sa provenance, mais découvrit qu'il était seul sur le toit du palais. Le vent avait même emporté le cadavre de Soren.

Le plumet en bataille, Radiz émergea de la cage d'escalier où il avait trouvé refuge. Suivant le jeune garçon, il s'approcha du bord de la terrasse.

Artavash était suspendue à la gouttière par sa cape, qui s'était prise dans la gueule d'une gargouille pendant qu'elle tombait.

— Aidez-moi, supplia la pirate.

Elle avait perdu toute sa superbe. Sturm jeta un coup d'œil à Radiz.

— C'est à toi de décider, mon garçon, affirma gravement le Kernafien. Nous pouvons la remonter ou la laisser s'écraser en bas. Que choisis-tu ?

Les yeux gris d'Artavash imploraient Sturm.

— Elle a tué Soren, fit remarquer le jeune garçon.

— C'est vrai.

Radiz tira son épée pour trancher la cape de la pirate. Mais Sturm l'arrêta.

— Non, dit-il. La Mesure nous enseigne la miséricorde, même envers nos ennemis.

Il se laissa tomber à plat ventre et tendit une main vers la cape d'Artavash. Radiz l'imita, et à eux deux, ils remontèrent la jeune femme.

Une fois en sécurité, celle-ci roula sur le dos et prit une longue inspiration tremblante, pendant que Radiz lui confisquait ses armes.

Le Kernafien lia les bras et les jambes d'Artavash. La jeune femme l'insultant, il la bâillonna avec un foulard de soie, avant de se lever et de faire face à Sturm.

— Comment puis-je me faire pardonner ?

Le jeune garçon était en train de masser son bras endolori.

— Fournissez-moi un navire qui nous emmènera, ma mère, maîtresse Carine et moi, en Abanasinie. Mon père souhaitait que nous rendions à Solace, et c'est ce que nous allons faire.

Radiz hocha la tête. Pendant qu'ils se dirigeaient vers l'escalier, il

posa une main rassurante sur l'épaule de Sturm.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée d'utiliser la corde à nœuds ?

Le jeune garçon déglutit.

— J'ai agi par pur réflexe. Je voulais seulement détourner le couteau de Mukhari Ras.

Radiz écarquilla les yeux.

— Ne savais-tu pas que si elle était tranchée, tout son pouvoir serait libéré d'un coup ?

Sturm secoua la tête.

— Je ne connais rien à la magie. Ce n'est pas un sujet d'étude convenable pour un futur chevalier.

Il espéra que Paladine lui pardonnerait d'avoir contrevenu à la Mesure.

— Radiz, ajouta-t-il, voudriez-vous demander à vos hommes de chercher le corps du sergent Soren ? Il mérite un enterrement en bonne et due forme.

— Je m'en occuperai, promit le Kernafien.

Ils regagnèrent l'intérieur du palais.

— Mukhari Ras avait raison au moins sur un point, reprit Radiz : du sang noble coule dans tes veines.

— Je suis le fils de mon père, répondit simplement Sturm.

*

* *

Le chemin de l'exil fut très long.

Pour Sturm de Lumlane, ce n'était que le début...

LE CŒUR DE LUNEDOR

LAURA HICKMAN ET KATE NOVAK

I

En proie à une vive excitation, les Que-Shu se rassemblèrent autour de la plate-forme de pierre, au centre du village. Chaque membre de la tribu avait revêtu ses habits les plus colorés, et une bonne odeur de nourriture planait dans l'air, augurant des festivités à venir.

Une jeune femme commença à gravir les marches qui conduisaient à la plate-forme, et un silence respectueux s'abattit sur la foule. Les enfants cessèrent de jouer et les bébés de pleurer. Bientôt, on n'entendit plus que le bruit des pas feutrés de la jeune femme : Lunedor, princesse et prêtresse des Que-Shu.

À sa mort, elle deviendrait une déesse comme sa mère, Chantelarme, et tous leurs ancêtres décédés. De son vivant, elle constituait le lien entre la tribu et ses dieux. Son père, le chef Flèchevive, était très respecté de tous, mais seule Lunedor provoquait l'admiration béate de la foule.

Ses longs cheveux soyeux avaient la couleur des épis de maïs qui poussaient autour du village. D'après les Que-Shu, qui arboraient des crinières d'un noir bleuté, ils la désignaient comme une favorite de ses ancêtres, une prêtresse bénie entre toutes.

Le soleil nimbant sa tête d'un halo doré, Lunedor prit pied sur la plate-forme et se tourna vers son père, devant lequel elle s'inclina.

Si elle devait son statut de prêtresse au sang de sa mère, seuls les talents de guerrier de Flèchevive lui avaient permis de prétendre à la main de Chantelarme. Et seules son astuce et sa sagesse lui avaient permis de conserver les rênes du pouvoir après la mort prématurée de sa femme, jusqu'à ce que Lunedor soit en âge de lui succéder.

Lunedor se plaça à la droite de son père et regarda les montagnes qui, au nord, bordaient la plaine. Elle ne pouvait pas la voir d'ici, mais elle savait qu'à leur sommet se trouvait une vaste caverne, appelée la Grotte des Esprits Dormants, où reposaient les restes de ses ancêtres.

Une fois tous les dix ans, les rayons de Lunitari ouvraient la porte. Dès le lendemain, Lunedor entreprendrait le voyage qui lui permettrait, pour la première fois, de converser avec les dieux des Que-Shu. Elle était à la fois impatiente et légèrement anxieuse.

D'abord, les jeux allaient désigner deux guerriers pour l'accompagner. Seuls ceux qui auraient prouvé leur valeur aujourd'hui auraient l'honneur de la protéger demain.

Vingt jeunes Hommes des Plaines, grands et musclés, formaient un demi-cercle au pied de la plateforme. Lunedor tourna son regard vers

l'historien assis derrière son père, qui consignait les noms des participants avec une lenteur délibérée, comme pour rappeler à Flèchevive et à sa fille l'importance de sa propre position.

Enfin, Conteur écrivit le dernier nom et releva la tête pour faire signe à Lunedor qu'elle pouvait commencer.

Depuis la mort de sa mère, la jeune femme avait présidé des centaines de cérémonies religieuses. Elle avait prié pour son peuple, pour ses récoltes et son bétail ; elle avait soigné les malades et les blessés, résolu les conflits, enterré les morts.

Mais la porte de la Grotte des Esprits Dormants ne s'ouvrait qu'une fois tous les dix ans, et c'était la première fois qu'elle s'y rendrait. Oui, demain serait un grand jour pour elle.

En attendant, elle allait voir vingt jeunes braves lutter pour le privilège de l'escorter. Et elle, se doutait bien que l'un d'eux finirait par lui faire la cour, comme son père l'avait fait à sa mère dans le temps.

Lunedor déroula sa bannière personnelle : un croissant de lune doré sur fond noir.

— Puisse la bénédiction de nos ancêtres vous donner le courage, l'endurance et la force nécessaires pour triompher des épreuves qui vous attendent, clama-t-elle.

Elle se baissa pour saisir une dague de cristal rangée dans sa botte. La lame de l'arme était creuse, et contenait un peu de sable sacré. D'un mouvement du poignet, Lunedor dévissa le manche et fit couler dans sa main un peu de poudre fine, qu'elle répandit sur la tête des participants.

Puis elle se pencha pour leur toucher le front du bout des doigts et les bénir. Tous les jeunes hommes levèrent vers elle un regard rempli d'admiration et de dévouement.

Tous, sauf le dernier.

Son armure bien entretenue portait de nombreuses traces de coups ; ses vêtements semblaient usés jusqu'à la trame, même s'ils étaient lavés de frais. Si son visage ne disait rien à Lunedor, la jeune femme comprit qu'il devait appartenir à la famille pauvre qui vivait en lisière de leur village.

Elle en déduisit qu'il était le nommé Rivebise dont son père parlait souvent avec les autres anciens. Mais chaque fois qu'elle s'approchait pour écouter leur conversation, ils s'interrompaient.

Lunedor se plaça devant Rivebise en se demandant quelle émotion elle lirait dans ses yeux. À sa grande surprise, le jeune homme recula avec une grâce féline. Choquée, Lunedor pinça les lèvres.

— Je n'ai pas terminé, fit-elle remarquer sèchement. Si vous voulez bien vous agenouiller devant moi, pour que je vous bénisse...

— Je n'ai pas besoin de bénédiction pour réussir les épreuves, et je

ne m'agenouillerai devant aucune créature mortelle, répondit simplement Rivebise.

Il avait parlé tout bas, mais sa voix grave résonna d'un bout à l'autre de la plate-forme.

Lunedor se raidit. Comment osait-il l'humilier devant son peuple ? Elle fit signe aux gardes de l'emmener, mais Flèchevive s'interposa.

— Je t'en prie, chuchota-t-il. Rivebise ne voulait pas se montrer irrespectueux. (Il foudroya le jeune homme du regard.) Ses croyances ne sont pas les mêmes que les nôtres, voilà tout.

Puis, plus haut, pour le bénéfice de toute la tribu :

— Rivebise, petit fils d'Errant, pourquoi assistes-tu à cette cérémonie ? Personne ne te l'a demandé.

Sans la moindre crainte, mais avec une impudence qui coupa le souffle de Lunedor, les yeux bleus du jeune homme se posèrent sur Flèchevive.

— Je suis un guerrier, et mon peuple a besoin de mon bras. Bien que je ne vénère pas les mêmes dieux que vous, ma loyauté vous est acquise. Je désire que la fille de mon chef fasse un bon voyage. Les jeux d'aujourd'hui prouveront ma valeur.

Puis Rivebise se tourna à nouveau vers Lunedor, et la jeune femme frissonna malgré la chaleur du soleil, car son regard était celui d'un chasseur qui traque sa proie.

— Très bien. Puisqu'il en est ainsi, lâcha Flèchevive, je déclare les jeux ouverts.

Lunedor n'en crut pas ses oreilles. Comment son père pouvait-il pardonner ainsi à cet arrogant paysan ? Et comment osait-il contredire ses ordres ? Il était le chef des Que-Shu, mais elle demeurait leur prêtresse !

Les participants se détournèrent et s'éloignèrent de la plate-forme, Rivebise fermant la marche. Lunedor leur emboîta le pas rageusement, comme si elle piétinait la tête du jeune homme, pendant que la plume de Conteur recommençait à gratter le parchemin pour relater les derniers événements.

*

* *

Lunedor entra dans la hutte de son père et claqua la porte derrière elle.

— Comment as-tu pu autoriser... ?

— Silence ! cria Flèchevive.

La jeune femme se tut, tandis que son père la détaillait d'un regard critique. Elle portait une des robes de sa mère dont, la couleur des cheveux mise à part, elle était le vivant portrait.

Depuis des années, elle assumait la charge de prêtresse sans jamais se plaindre ni faillir à ses devoirs. Elle était presque parfaite, mais

Flèchevive ne pouvait pas le lui dire. On n'atteignait pas la divinité par un excès d'orgueil.

— Ton diadème est de travers, fit sèchement remarquer le père de Lunedor.

Le visage de la jeune femme s'empourpra ; elle leva les mains pour rajuster le cercle d'argent qui ornait son front.

— Comment nos guerriers peuvent-ils voir une déesse en toi si tu ne prends pas davantage soin de ton apparence ? insista Flèchevive. Enlève-le, et dis à tes servantes de te recoiffer avant de le remettre.

Lunedor était une femme adulte, et la prêtresse de sa tribu ; pourtant, ses sujets auraient été étonnés de la voir trembler devant son père. Pris de remords, celui-ci lui posa une main sur l'épaule.

— De toute façon, la famille de Rivebise est déjà maudite, dit-il doucement. Qu'il participe aux jeux ou non ne fera pas une grande différence.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Lunedor.

— Errant, son grand-père, a appris beaucoup trop de choses au cours de ses vagabondages. Il a rompu le pacte avec nos dieux et entraîné tous les siens à faire de même.

— Est-ce pour cela qu'ils sont si pauvres ?

Flèchevive eut un geste évasif.

— Peu importe. Sache seulement que, malgré leurs étranges croyances, je ne mets pas leur loyauté en doute.

Comment le peux-tu, puisqu'ils nient notre divinité ?

— Te souviens-tu de notre conversation à propos de ceux qui prétendent avoir la foi et être prêts à tout pour nous servir, quand la vérité est tout autre ?

Lunedor hocha la tête.

La prêtrise se transmettait de mère en fille aînée ; en revanche, la position de chef revenait à l'homme qui gagnait la main de la prêtresse. Sa valeur était jugée à la fois par cette dernière et par son père.

Cette tradition particulière à la tribu des Que-Shu durait, depuis des siècles, malgré le mécontentement de certains fils de chefs ou prétendants éconduits, qui voyaient leurs ambitions réduites à néant par le caprice d'une femme.

Flèchevive avait mis Lunedor en garde contre eux et insisté sur un fait : si elle voulait conserver sa position, elle devait être parfaite en tout instant, afin que personne ne puisse douter de son essence divine.

— De la même façon que nous ne devons pas nous laisser tromper par ces gens-là, reprit Flèchevive, nous ne devons pas nier à tort la loyauté des hommes dont les croyances diffèrent des nôtres.

— Mais pourquoi ? s'étonna Lunedor.

Son père poussa un soupir.

— Bien qu'ils ne soient pas infailibles, comme tous les mortels, ils ont le droit de faire leurs propres choix. D'après quoi d'autre les jugeras-tu lorsque tu seras devenue une déesse ?

La jeune femme réfléchit.

— Mais notre tâche ne consiste-t-elle pas à leur montrer la voie ?

— La leur montrer, oui. Les forcer à la suivre, non.

— On pourrait inciter Rivebise à le faire, insista Lunedor.

Il suivra peut-être une proie le long de cette voie, mais il rebrousse chemin avec elle dès qu'il l'aura abattue, songea son père. Pourtant, il se contenta de répondre :

— À ta place, je ne perdrai pas mon temps à essayer de le changer. Les hommes comme lui acceptent les ordres, mais la persuasion se heurte à leur entêtement.

— Est-ce de cela que tu parles si souvent avec les anciens ? s'enquit Lunedor.

— Entre autres choses.

— Et quelles sont ces autres choses ?

Flèchevive ne répondit pas.

— Fais-toi recoiffer et retourne à tes devoirs. Une journée bien remplie t'attend.

II

Lorsque l'heure du début des jeux approcha, Lunedor traversa l'arène où ils auraient lieu. Les participants, qui étaient en train de s'échauffer, s'immobilisèrent pour la suivre du regard.

Mais la jeune femme avait les yeux fixés sur sa destination : la tente qui tenait lieu d'armurerie aux Que-Shu. Aussi fut-elle la seule à remarquer une silhouette qui rampa sous la toile puis s'échappa furtivement par derrière.

Lunedor fronça les sourcils en reconnaissant l'intrus : c'était Cielcreux, le fils de Conteur, dont la famille consignait l'histoire des Que-Shu depuis des générations. Conteur lui-même avait fait la cour à Chantelarme autrefois, avant que celle-ci ne lui préfère Flèchevive.

La jeune femme n'avait pas de mal à deviner pourquoi. Conteur n'était pas très grand ; les traits de son visage, bien que séduisants, semblaient un peu trop délicats. Il ne faisait pas un très bon guerrier, comptait le moindre de ses sous, et avait un tempérament colérique qu'il n'hésitait pas à laisser éclater.

Malgré leurs fréquentes disputes, après la mort de Chantelarme, Flèchevive avait accepté son fils cadet dans le cercle des rares compagnons de jeux qu'il jugeait dignes de Lunedor.

La jeune femme avait longtemps pensé qu'un tel geste témoignait de la magnanimité de son père ; en réalité, Flèchevive y voyait surtout un moyen de faire la paix avec son rival.

Enfants, Lunedor et Cielcreux avaient été très proches. Mais quand le jeune garçon avait commencé à suivre un entraînement de guerrier avec son frère aîné, Fauconnier, il avait commencé à l'ignorer, comme s'il n'était pas assez viril d'être ami avec une fille.

Plus tard, quand il lui avait de nouveau prêté attention, c'était en tant que trophée potentiel. Lunedor n'avait pas tardé à s'irriter de son attitude. Cielcreux se comportait comme s'il était plus sage et plus fort qu'elle ; il prenait des décisions sans la consulter et contredisait chacune des siennes.

Malheureusement pour la jeune femme, Flèchevive semblait croire que ses sentiments à l'égard de Cielcreux finiraient par se transformer en amour : il en avait besoin pour garder la tribu unie.

De plus, tout le monde chuchotait que les deux jeunes gens formeraient un beau couple. Lunedor était la seule qui ne bondissait pas de joie à la perspective de cette union, mais personne ne semblait s'en soucier, et sa mère n'était plus là pour la conseiller.

À présent, Cielcreux se faufilait en douce hors d'un endroit où il n'aurait jamais dû se trouver.

Lunedor savait qu'elle devrait l'interroger, mais elle ne pouvait pas le faire tout de suite. Aussi tint-elle sa langue en approchant de l'entrée de la tente, gardée par deux guerriers qui s'inclinèrent respectueusement devant elle.

Lunedor entra dans la tente et en vérifia le contenu. C'était là qu'on entreposait les armes les jours de cérémonie, officiellement par déférence envers sa souveraineté, officieusement parce que ça réduisait le risque de blessures au cours des bagarres qui éclataient souvent en fin de soirée.

Rien ne semblait manquer à l'appel. Lunedor haussa les épaules. Quoi qu'ait manigancé Cielcreux, il faudrait attendre qu'elle ait le temps de s'en occuper. Pour l'heure, elle devait bénir les armes des participants.

La jeune femme prit une inspiration pour se calmer, et ses yeux se posèrent sur le bouquet de plumes qui ornait le bâton de Rivebise. Celui-ci était en bois précieux, sans doute ramené par Errant d'un de ses nombreux voyages. Lunedor s'en empara pour le mettre de côté.

— Nous verrons bien comment cet infidèle se battra sans ma bénédiction, marmonna-t-elle, une lueur vengeresse dans le regard.

Puis elle aperçut une mince fente qui courait le long du tiers supérieur de l'arme, et comprit tout de suite que ça n'avait rien de naturel.

— Cielcreux, murmura-t-elle.

Sachant que les deux fils de Conteur étaient donnés favoris des jeux, elle en déduisit que son soupirant n'avait pas agi par crainte de perdre contre Rivebise, mais pour laver l'insulte que ce dernier lui avait faite en refusant la bénédiction. Pourtant, ça ne lui semblait pas très juste vis-à-vis de Rivebise.

Lunedor hésita. Et si une défaite ignominieuse était le sort que les dieux réservaient à Rivebise ? Non, décida-t-elle. Sinon, ils ne lui auraient pas permis de remarquer le sabotage.

Son devoir lui apparaissait très clairement.

Lunedor eut du mal à trouver un bâton fait du même bois précieux ; par chance, son père en possédait un. Elle y fixa les plumes de l'arme de Rivebise.

De nouveau, elle hésita. Le bâton de Flèchevive avait sans aucun doute été béni par Chantelarme. Existait-il un moyen de *dépurifier* une arme ?

Sur ces entrefaites, Flèchevive pénétra dans la tente.

— Lunedor ? appela-t-il. Tu es toujours en train de prier ? (Un léger sourire passa sur son visage.) Ils vont juste se battre entre eux, tu sais, pas contre nos ennemis !

La jeune femme baissa les yeux pour cacher son trouble.

— Père, je t'en prie. Je prends mes devoirs très à cœur.

— C'est vrai. Pardonne-moi. Mais tout le monde n'attend plus que toi.

Emboîtant le pas à son père, Lunedor alla s'asseoir dans la tribune.

Les jeux commencèrent par une série de combats à mains nues. Les spectateurs ne ménagèrent pas leurs sifflets et leurs cris d'encouragement.

Lunedor elle-même observait les participants avec intérêt : elle dirigeait une tribu de guerriers, et comme toutes les femmes que-shu, avait elle-même reçu un entraînement martial.

Un nouveau duel était sur le point de commencer quand Lunedor entendit Clairaille, une de ses suivantes, chuchoter à Fleurétoile :

— C'est peut-être vrai, ce qu'on raconte au sujet de Rivebise.

Les yeux de Lunedor restèrent fixés sur l'arène, mais elle tendit l'oreille pour suivre la conversation.

— Quoi donc ? répondit Fleurétoile, son autre suivante.

— Tu sais bien : qu'il a été élevé par des léopards.

— C'est ridicule ! Il n'y en a pas dans les plaines.

— Mais Errant a trouvé Rivebise loin d'ici, répliqua Clairaille.

Lunedor reporta son attention sur l'arène. Le tour de Rivebise était venu, et elle devait admettre que le jeune homme possédait une grâce presque féline.

— Reconnais qu'il est mignon comme tout, gloussa Clairaille.

Fleurétoile poussa un soupir envieux.

Agacée, Lunedor donna quelques pièces à ses suivantes et les envoya s'acheter des pâtisseries : pendant qu'elles auraient la bouche pleine, elles ne chanteraient plus les louanges de cet arrogant hérétique.

*
* *

Au terme des combats de lutte, d'une course à pied et d'une épreuve de tir à l'arc, il ne resta plus que huit participants, dont Rivebise.

Lunedor regarda le jeune homme aller chercher son bâton pour la joute suivante. Elle se demandait s'il remarquerait la substitution.

Si ce fut le cas, il n'en laissa rien paraître.

En revanche, il leva les yeux vers elle et lui sourit. Il ne ressemblait plus du tout à un chasseur, et dans son regard, Lunedor vit briller la loyauté que son père lui avait vantée.

La joute au bâton avait lieu dans un cercle tracé à même le sol, dont les participants ne devaient pas sortir sous peine d'être disqualifiés. Au signal de l'arbitre, ils luttèrent deux par deux, chacun s'efforçant de repousser l'autre hors des limites autorisées.

Un premier participant fut éjecté du cercle, puis un autre. En quelques mouvements rapides et gracieux, Rivebise parvint également à éliminer Sifflarbre.

Lunedor vit que Cielcreux et son frère combattaient de manière très agressive. Presque en même temps, les bâtons de leurs adversaires se brisèrent net, ce qui les disqualifia.

La jeune femme fronça les sourcils. Une fois de plus, elle s'était trompée au sujet de son ancien camarade de jeu. Il n'avait pas cherché à laver son honneur en s'attaquant à la seule arme de Rivebise, mais à remporter les jeux en sabotant celles de tous les participants !

C'était un sacrilège, et elle lui ferait savoir ce qu'elle en pensait.

Il ne restait plus que trois guerriers à l'intérieur du cercle. Les deux frères se retournèrent contre Rivebise, prêts à agir en duo pour remporter l'épreuve ensemble.

Mais le jeune homme brandit son bâton de manière à ce qu'un seul d'entre eux puisse le combattre s'il ne voulait pas gêner l'autre, et Fauconnier s'effaça pour laisser place à son cadet.

Cielcreux voulut faucher les jambes de son adversaire. Vif comme l'éclair, Rivebise sauta par-dessus son bâton et se retrouva face à Fauconnier, dont il crocheta l'arme. Elle lui échappa et alla rouler jusqu'au pied de la tribune.

Furieux, Cielcreux fit mine de se retourner contre Rivebise pour l'assommer, mais l'arbitre se précipita à l'intérieur du cercle pour les déclarer gagnants. Les deux rivaux auraient l'honneur d'accompagner Lunedor à la Grotte des Esprits Dormants.

La foule applaudit. Sous le regard critique de la jeune femme, Cielcreux s'approcha d'elle pour qu'elle le bénisse en lui touchant le front. Mais quand elle tendit la main, il s'en empara et posa un baiser sur le bout de ses doigts.

Bien que ça ne soit guère conforme à la coutume, le reste de la tribu éclata d'un rire bon enfant. Après tout, les jeux servaient aussi à découvrir un guerrier digne de courtoiser la prêtresse.

Lunedor était toujours en colère à cause des bâtons sabotés. Afin de n'accorder aucune faveur à Cielcreux, elle tendit sa main à Rivebise pour qu'il puisse aussi l'embrasser. Le jeune homme la saisit comme si c'était un bibelot infiniment fragile, et la retourna d'un air hésitant.

— Alors ? demanda Lunedor en haussant les sourcils.

Bien qu'elle n'en montrât rien, elle craignait que ce paysan ne refuse de l'embrasser pour d'obscurcs raisons religieuses, faisant d'elle la risée de son peuple.

— Il est peut-être en train de lire les lignes de votre main, princesse, plaisanta Cielcreux.

— Non, répondit gravement Rivebise. Ça ne fait pas partie de mes dons.

— Comment ? Tu ne vois même pas le long voyage qui nous attend ? enchaîna Lunedor, soulagée de pouvoir s'en tirer par une pirouette.

Mais Rivebise n'avait pas lâché sa main.

— Oh, vous ferez un long voyage, n'en doutez pas. Et sous ma protection, vous en reviendrez saine et sauve, lui promit-il, l'air grave.

Il se pencha et lui posa un doux baiser dans la paume. Longtemps après qu'il l'eut lâchée, Lunedor continua à sentir son souffle chaud.

III

Lunedor passa la fin de l'après-midi dans sa hutte, pendant que le reste de la tribu commençait les festivités. En écoutant la musique de l'orchestre, la prêtresse souhaita pouvoir se joindre aux siens et danser comme toutes les autres jeunes femmes de son âge.

Elle avait hâte d'être à l'heure du dîner. Cielcreux et Rivebise auraient le droit de s'asseoir en face d'elle, et elle se demandait déjà quelles autres surprises ils lui réservaient.

Enfin, son père envoya une servante la chercher.

Un roulement de tambour l'accompagna tandis qu'elle sortait de sa hutte et allait prendre place à la droite de Flèchevive. Puis les deux vainqueurs des jeux apparurent à leur tour, et la tribu entonna un chant en leur honneur.

Lunedor bénit la nourriture ; à son grand soulagement, Rivebise ne fit aucune remarque.

Ils purent s'asseoir, et le banquet commença.

La jeune femme n'avait pas avalé deux bouchées quand Cielcreux se leva et demanda à prendre la parole.

— J'ai un cadeau à vous faire en souvenir de ce jour, princesse, annonça-t-il sur un ton solennel.

Vêtu d'une cape ornée de plumes, Conteur s'avança jusqu'à Lunedor, tenant à bout de bras un épais volume relié de cuir. Il le posa devant la jeune femme et déclara :

— J'ai travaillé de longues heures pour l'achever à temps. Vous y trouverez toute l'histoire de notre tribu depuis le Cataclysme. Je l'ai reconstituée à partir de vieux parchemins, auxquels j'ai ajouté mes propres notes.

« Vous verrez que la dernière page relate les événements de ce jour. Il est destiné à tout notre peuple, mais nous vous le confions et espérons que vous serez la première à le lire.

Un murmure d'appréciation s'éleva de la foule. Les livres étaient rares chez les Hommes des Plaines, et un tel présent surprenait de la part de Conteur, plutôt réputé pour son avarice.

Lunedor caressa la couverture de cuir. Cielcreux posa une main sur la sienne.

— Lisez-le attentivement, princesse, chuchota-t-il.

Lunedor mourait d'envie de regarder la dernière page. Elle se demanda si Conteur avait prévu la victoire de ses deux fils, et s'il avait dû tout réécrire au dernier moment.

Assis à la table de son père, Fauconnier ne cachait pas sa déception. C'était un mauvais perdant ; tout à coup, Lunedor se sentit heureuse que Rivebise l'ait vaincu.

— Pour être sûrs de ne pas l'abîmer, portons-le immédiatement dans ta hutte, suggéra Flèchevive en s'emparant du livre, les sourcils froncés.

— La prêtresse a peut-être envie de regarder tout de suite, ou de le montrer au reste de la tribu, objecta Conteur.

— Pardonne ma hâte, mais il risque de pleuvoir, et je ne voudrais pas qu'un cadeau aussi somptueux soit endommagé, riposta Flèchevive.

Les deux hommes se toisèrent du regard.

Conteur fut le premier à baisser les yeux ; il s'inclina brièvement et regagna sa table, pendant que Flèchevive remettait l'ouvrage à deux de ses gardes et leur ordonnait de le porter dans la hutte de sa fille.

Désireuse de dissiper le malaise, Lunedor fit signe aux musiciens de jouer un air.

— Quelque chose de joyeux, ajouta Flèchevive, pour que nous

ayons envie de danser et ne soyons pas tentés de nous empiffrer à nous rendre malades.

La tribu rit de cette plaisanterie et commença à manger de bon cœur. Lunedor remarqua que Rivebise était doté d'un solide appétit, même si ses manières laissaient un peu à désirer. Cielcreux, en revanche, toucha à peine à sa nourriture.

Une demi-heure plus tard, les jeunes gens commencèrent à se lever de table pour danser. Lunedor enviait leur liberté, et cela dut se lire sur son visage, car Rivebise lui demanda avec un sourire chaleureux :

— Voudriez-vous danser ?

— La princesse ne danse pas, intervint Cielcreux. Mais il est normal qu'un berger hérétique la connaisse moins bien qu'un vieil ami de sa famille. Une promenade serait sans doute plus appropriée, ajouta-t-il en tendant son bras à la jeune femme.

Lunedor serra les dents. Il était vrai qu'elle ne dansait pas : ça faisait partie de ces choses qui risquaient de nuire à son image de future déesse. Son père avait beaucoup insisté là-dessus.

Mais Flèchevive avait quitté la table quelques minutes plus tôt pour aller faire une partie d'osselets avec ses généraux, et puisqu'il s'autorisait ce vice-là, Lunedor ne voyait pas pourquoi elle aurait dû se gêner. En outre, elle désirait faire comprendre à Cielcreux que personne ne prendrait de décision à sa place.

— La princesse danse quand elle en a envie, dit-elle froidement. Pour l'instant, elle a envie de danser avec Rivebise. Plus tard, elle aura envie de se promener avec Cielcreux, car elle a quelques petites choses à lui dire.

— Je dois me coucher tôt si je veux être en état de vous protéger demain, objecta Cielcreux, vexé.

Lunedor haussa les épaules.

— Dans ce cas, bonne nuit.

Elle prit le bras de Rivebise et se dirigea vers la piste. En réalité, elle n'avait jamais dansé en public, se contentant de s'entraîner seule dans l'intimité de sa hutte. Aussi éprouvait-elle quelque nervosité.

Elle sentit son partenaire exercer une légère pression sur son bras.

— Les musiciens veulent savoir quel air vous désirez, demanda-t-il gentiment.

— Je ne sais pas... Choisissez pour moi, le supplia Lunedor à voix basse.

— Quelque chose de simple pour mes grands pieds maladroits, plaisanta Rivebise.

Son regard d'un bleu limpide croisa celui de la jeune femme. *Il sait que je ne suis pas infallible, songea-t-elle, mais il accepte de me couvrir.*

Rivebise défit le long foulard rouge qui ceignait sa taille et le leva au-dessus de sa tête.

— La princesse choisit *La chasse au tigre*, annonça-t-il d'une voix forte.

Lunedor se détendit. *La chasse au tigre* était une danse aux pas très simples ; elle devrait pouvoir s'en tirer sans se couvrir de ridicule.

Non loin d'elle, elle vit grimacer Aile-de-Corbeau, la sœur de Cielcreux. Lunedor mise à part, c'était elle qui possédait le plus haut statut parmi les femmes de la tribu. Si la prêtresse était restée à sa place, elle aurait mené la danse.

Les notes aiguës d'une flûte résonnèrent tandis que Lunedor prenait place deux pas derrière Rivebise. Le jeune homme tapa du pied et envoya une extrémité du foulard dans son dos.

Lunedor tapa du pied à son tour et fit un pas vers son partenaire. Celui-ci avança en agitant le foulard derrière lui, comme un chasseur qui tente d'appâter sa proie.

Lunedor fit un bond et, d'un mouvement gracieux, s'empara de l'extrémité du foulard. Elle tira dessus ; Rivebise pivota sur ses talons pour lui faire face. La lumière des torches faisait danser des reflets écarlates au fond de ses prunelles. Lunedor en fut hypnotisée.

Le foulard tendu entre eux, les deux partenaires commencèrent à tourner en rond sans se quitter du regard.

Lunedor n'avait jamais compris que cette danse soit si populaire chez les Que-Shu ; elle la trouvait plus appropriée à des jeux d'enfants qu'à des célébrations d'adultes. Mais alors que Rivebise mettait un genou en terre et qu'elle virevoltait autour de lui, elle s'abandonna enfin à la musique.

Le jeune homme tira sur le foulard ; Lunedor tournoya vers lui, s'enroulant au fur et à mesure dans le tissu soyeux. Dès qu'elle fut à sa portée, Rivebise la saisit par la taille et l'assit sur son genou. Il était un peu moins large d'épaules, mais aussi grand que Flèchevive.

La musique marqua une pause, et Lunedor prit conscience que tous les jeunes hommes autour d'eux en profitaient pour voler un baiser à leur cavalière. Son cœur battit à tout rompre. Du bout de la langue, elle s'humecta les lèvres, mais Rivebise détourna le regard.

Le visage du jeune homme demeurait impassible. Pourtant, Lunedor sentit que sa respiration se faisait plus lourde et que les battements de son cœur s'accéléraient. Elle s'appuya contre lui. Il tourna la tête vers elle ; à cet instant, les flûtes recommencèrent à égrener leurs notes lancinantes.

Rivebise et les autres jeunes hommes tirèrent sur leurs foulards, délivrant leurs partenaires qui s'éloignèrent d'eux en tourbillonnant et, dans le frou-frou de leurs jupes colorées, vinrent se placer derrière le danseur suivant.

— Maudits musiciens, grommela Lunedor.

Elle dédia un sourire poli à son nouveau cavalier, qui avait des

yeux beaucoup moins bleus que ceux de Rivebise et pas du tout l'allure d'un prédateur. Ils répétèrent les mêmes mouvements ; quand elle s'assit sur son genou, lui non plus n'osa prendre aucune liberté avec elle.

Il en fut de même avec tous ses autres partenaires. Lunedor sentait bien que certains lui auraient volé un baiser s'ils en avaient eu le courage. Cielcreux, lui, n'aurait pas hésité, mais il s'était déjà retiré pour la nuit.

La jeune femme se demanda si Rivebise embrassait ses cavalières et s'il les dévorait du regard comme il l'avait fait avec elle. Mais elle n'était pas assez bonne danseuse pour pouvoir jeter un coup d'œil tout en se concentrant sur ses pas.

Peu à peu, le malaise de ses partenaires lui devint intolérable. Frustrée, elle se jura de ne pas attendre sa nuit de noces pour recevoir son premier baiser...

Puis Lunedor arriva au dernier jeune homme. À côté d'elle, Rivebise dansait avec Aile-de-Corbeau qui, le tenant pour responsable de la défaite de son frère, se raidissait dès qu'il la touchait. Mais Lunedor ne put deviner si Rivebise s'était conduit de la même façon avec ses autres cavalières.

La chasse au tigre s'achevait lorsque les danseurs retrouvaient leur partenaire initial pour une dernière répétition. Troublée par la proximité de Rivebise, Lunedor faillit oublier de saisir le foulard qu'il lui agita sous le nez.

Elle se reprit au dernier moment et tira dessus avec une vigueur qui fit hausser les sourcils à son cavalier. Puis elle s'enroula dedans et vint se jeter dans les bras de Rivebise. En cet instant, son regard était bien celui d'une tigresse.

Lunedor noua ses bras autour du cou de Rivebise et, attirant sa tête vers elle, pressa ses lèvres contre celles du jeune homme. Elle sentit qu'il lui rendait son étreinte et son baiser avec passion. Sa bouche avait le goût des fruits qu'ils venaient de manger ; ses bras nus étaient tièdes contre la peau de Lunedor.

Soudain, Rivebise s'écarta, comme s'il venait de se rendre compte qu'il embrassait la fille de son chef devant toute la tribu.

Des gloussements s'élevèrent dans l'assistance, et le jeune homme s'empourpra.

Le souffle court, Lunedor dut se dégager seule du foulard. Elle se détourna et quitta la piste sans un mot. Alors qu'elle passait devant son père, qui avait assisté à la fin de la danse, elle leva le menton et, pour couper court à toute remontrance, annonça :

— Je retourne dans ma hutte prier pour que le voyage de demain se déroule sans anicroche. Bonne nuit.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, déposa un baiser sur le front

de Flèchevive, puis se retira.

IV

L'aube ne s'était pas encore levée quand Flèchevive entra dans la hutte de sa fille et vint s'asseoir au bord de son lit.

— Il faut que nous parlions, annonça-t-il.

Lunedor s'assit en bâillant. Elle s'attendait à ce que son père la réprimande pour la danse, mais à son expression, elle comprit qu'il se passait quelque chose de plus grave. Flèchevive avait les traits tirés comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— C'est à propos de Rivebise, n'est-ce pas ? soupira-t-elle.

— Entre autres choses, acquiesça son père. Mais comme il représente le moindre de nos problèmes, autant commencer par lui. Bien entendu, tu sais que tu ne pourras jamais l'épouser ?

— Vraiment ? Pourquoi ? demanda Lunedor sur un ton de défi.

— Parce que notre tribu a déjà assez d'ennuis sans que tu en rajoutes, répliqua son père. Rivebise est un infidèle. Or, ton époux deviendra le chef des Que-Shu après ma mort. S'il conteste ton autorité, la division s'installera parmi les nôtres.

Lunedor haussa les épaules.

— Rivebise m'accompagne à la Grotte des Esprits Dormants. Quand nos ancêtres me parleront, il comprendra son erreur.

— Je pense plutôt que nos ancêtres s'adresseront uniquement à toi, et qu'ils ne révéleront pas leur présence à un hérétique.

— Malgré tout, insista Lunedor, il ferait un bon chef. Je vois bien que tu l'estimes. Je demanderai à nos dieux de lui envoyer un signe. Mère ne pourra pas me refuser cette faveur.

Flèchevive frissonna. Il se sentait bien seul depuis la mort de son épouse.

Durant de longues années, il avait dû assumer seul l'éducation de leur fille en plus de ses tâches écrasantes de chef. Son travail s'en était ressenti ; il s'était adonné au jeu plus souvent qu'à son tour.

Il commençait à désespérer de rejoindre un jour sa femme au sein du panthéon Que-Shu.

Lunedor restait sa seule source de fierté. Mais si elle continuait à fréquenter Rivebise, tous ses efforts n'auraient servi à rien. La tribu serait en proie à des dissensions internes, des luttes de pouvoir qui auraient raison de sa cohésion et de sa force.

Cependant, Rivebise n'était pas le seul sujet d'inquiétude de Flèchevive.

— Nous en reparlerons plus tard, déclara-t-il brièvement. Pour

l'heure, je me fais beaucoup de souci à propos du livre.

— Celui que nous a offert Conteur ? s'étonna Lunedor. Je voulais lire la dernière page hier soir, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Il est dans ma hutte. Si je le pouvais, j'y mettrais le feu avant qu'il ne souille ton regard, gronda Flèchevive.

— Pourquoi donc ?

— C'est un ramassis de sornettes, de viles insinuations à l'encontre de la lignée des prêtresses que-shu et des hommes qu'elles ont choisis pour époux.

« Il ne cesse de vanter les mérites de la famille de Conteur ; à l'en croire, c'est uniquement grâce à sa sagesse et sa générosité que notre tribu n'a pas périclité au fil des générations.

— Je croyais qu'il l'avait rédigé à partir de vieux parchemins.

— ... Qui se trouvent tous, comme par hasard, sous la garde de ses parents.

Lunedor se mordit les lèvres.

— Toute la tribu a vu Conteur m'en faire cadeau. Il est hors de question de le brûler, dit-elle.

Son père hocha la tête.

— Ce chacal espérait sans doute que tu le lirais, et que la honte te pousserait à épouser Cielcreux pour gagner un semblant de respectabilité.

— Ça, ça m'étonnerait beaucoup, renifla Lunedor, l'air méprisant.

Flèchevive détourna la tête pour ne pas que la jeune femme voie les larmes qui embuaient ses yeux.

Il avait espéré que sa fille finirait par aimer celui que la raison lui dictait d'épouser, mais son dégoût pour Cielcreux devenait chaque jour un peu plus manifeste.

— Ça fait très longtemps que j'y pense, dit-il doucement. Je ne veux pas que tu sois malheureuse, et je comprends que tu n'apprécies guère Cielcreux.

« Mais si nous ne trouvons aucun guerrier de bonne famille qui soit digne de toi, je crains que tu ne doives l'épouser pour préserver l'unité de notre tribu. (La voix de Flèchevive se raffermir.) Tel est ton devoir.

Lunedor était touchée que son père se soucie de son bonheur ; en même temps, elle sentait une colère incontrôlable monter en elle.

Si elle accusait Cielcreux d'avoir saboté les bâtons de ses adversaires avant les jeux de la veille, elle aurait l'air de mentir pour se venger de sa famille.

La moralité du jeune homme ne comptait pas ; elle ne devait prendre en compte que ses talents de guerrier et son statut social. Tant d'injustice décupla sa fureur.

— Pourquoi mon devoir doit-il toujours passer en premier ? s'écria-t-elle. Pourquoi ne puis-je choisir quelqu'un que j'aime, comme les

autres femmes de la tribu ?

— Parce que tu n'es pas comme elles, répondit son père. Tu dois te demander ce qui est plus important : ton bonheur ou celui de la tribu ?

« Conteur est puissant ; Cielcreux peut le devenir davantage encore. À moins que tu ne l'épouses, tu devras sans cesse l'empêcher de s'emparer du pouvoir. Je sais que c'est difficile, mais parfois, il faut accepter de se sacrifier pour le bien général.

Sur ces mots, Flèchevive se leva et sortit de la hutte.

Lunedor le suivit du regard. Elle était d'accord avec lui sur un point : l'unité de leur tribu devait être préservée à tout prix. Mais elle entendait bien le faire à sa façon.

À présent, il était impératif que Chantelarme l'aide à convertir Rivebise. Si le jeune guerrier adhéraît à la foi des Que-Shu, Flèchevive ne pourrait plus s'opposer à leur union. Et en dépit de toutes leurs manigances, ni Conteur ni Cielcreux ne feraient le poids face à Rivebise et à elle.

*

* *

Lunedor avait déjà préparé son sac et revêtu sa tenue d'équitation en peau de daim quand Clairaille et Fleurétoile pénétrèrent dans sa hutte.

— Désolée de vous avoir fait attendre, s'excusa Clairaille.

— Ce n'est pas grave. Je me suis levée très tôt. Dépêchez-vous de me coiffer : j'ai hâte de me mettre en route.

Les premiers rayons du soleil effleuraient tout juste les hautes herbes quand la jeune femme sortit de sa hutte. En dépit de l'heure matinale, beaucoup de villageois s'étaient levés pour assister à son départ. Rivebise tenait les rênes de sa monture ; Cielcreux s'avança vers elle.

— Permettez-moi de vous aider à monter en selle, princesse.

Lunedor hésita. Son père les regardait, l'air plus vieux et plus fatigué que jamais. Elle n'avait qu'un mot à dire pour effacer ses soucis. Ce serait si facile...

Non, songea-t-elle. *Quel genre de déesse ne possède aucune fierté ?* Foudroyant Cielcreux du regard, elle déclara :

— Je montais à cheval avant de savoir marcher. Ai-je l'air d'avoir besoin d'aide ?

Sans attendre de réponse, elle empoigna la crinière de l'animal à pleines mains et se hissa gracieusement sur son dos.

Cielcreux et Rivebise se mirent en selle à leur tour, tandis que Clairaille et Fleurétoile montaient dans un petit chariot conduit par le jeune frère de Clairaille.

Sans crier gare, une masse de plumes noires s'abattit sur la tête de

Lunedor. Sentant quelque chose lui pincer le crâne, la jeune femme poussa un cri de surprise plus que de douleur.

Elle leva les yeux : un gros corbeau décrivait des cercles au-dessus d'elle, attendant une nouvelle occasion de passer à l'attaque.

— C'est un mauvais présage ! s'écria Conteur.

— Sornettes, répliqua Rivebise.

L'oiseau plongea vers Lunedor, mais une flèche transperça sa poitrine et il vint s'écraser sur le sol. Un petit garçon le ramassa et le rendit à Rivebise, auteur de ce tir magistral.

— Vous êtes très rapide, et vous visez vraiment bien, le complimenta Lunedor.

Le jeune homme lui sourit, dévoilant ses dents très blanches.

— C'est un présage de guerre, insista Conteur.

Rivebise éclata de rire.

— Mais non : juste un corbeau qui voulait voler le trésor de notre princesse, dit-il en tirant sur la fine mèche de cheveux blonds prise dans les pattes de l'oiseau. Qui pourrait blâmer le pauvre animal de s'être laissé tourner la tête à la vue de tant de richesses ?

La foule rit avec le jeune homme, et le petit groupe s'éloigna sous les cris d'encouragement.

Quand il traversa les territoires que les Que-Shu partageaient avec d'autres tribus, Cielcreux prit la tête de la procession – une place qu'il estimait lui être due à cause de son rang –, laissant Rivebise fermer la marche.

Vexée que le jeune homme ne l'ait pas consultée, Lunedor fit ralentir sa monture pour permettre à Rivebise de la rattraper. Elle remarqua que le corbeau était accroché à ses sacoches.

— Qu'allez-vous faire de cet oiseau ? demanda-t-elle.

Son compagnon grimaça.

— Le cuisiner pour le dîner de ce soir.

Lunedor n'avait jamais mangé de corbeau, mais elle songea que ce serait peut-être bon.

Voyant que sa mèche de cheveux était toujours enroulée autour des doigts de Rivebise, elle ne put réprimer un léger sourire. Le jeune homme suivit son regard et s'empourpra.

— De l'or volé, murmura-t-il. Ceci vous appartient, je crois. (Il se pencha pour rendre la mèche à Lunedor.) Vos cheveux... Ils sont magnifiques, souffla-t-il.

Leurs mains se touchèrent, et la jeune femme sentit le rouge lui monter aux joues.

— Merci de m'avoir gardé ceux-ci, dit-elle avec un petit rire, pour cacher sa gêne. Je ne serais plus Lunedor sans mes cheveux.

— Bien sûr que si, répliqua Rivebise. Vous avez été baptisée ainsi à votre naissance ; pourtant, vous étiez chauve !

— C'est ridicule ! protesta la jeune femme, choquée. Comment osez-vous... ?

Rivebise haussa les épaules.

— Je n'y peux rien ; c'est la stricte vérité. Demandez à Cielcreux, si vous voulez : il doit s'en rappeler. Mais il ne vous le dira probablement pas s'il pense vous mécontenter.

Lunedor ravala le commentaire blessant qu'elle était sur le point de faire. Rivebise avait bien jugé le caractère de son rival. Réfléchissant quelques secondes, elle finit par lâcher :

— Je ne crois pas qu'il existe des bébés chauves. En tout cas, je n'en ai jamais vu.

— Vous n'avez jamais vu non plus personne qui ait des cheveux de la même couleur que les vôtres, répliqua Rivebise. J'avais cinq ans quand je me suis trouvé en votre présence pour la première fois.

« Je me souviens d'avoir demandé à Errant si vous étiez malade. Il m'a dit que non, mais que vous auriez des cheveux très clairs, et qu'ils mettraient plus de temps à apparaître. C'est courant chez certains peuples. Mais vous le verrez bien par vous-même.

Lunedor sursauta.

— Comment ?

— Quand vous aurez des enfants.

La jeune femme détourna la tête. L'idée d'élever de petits Cielcreux la dégoûtait profondément. Mais Rivebise... Elle garda le silence si longtemps que son compagnon lui demanda :

— Quelque chose ne va pas, princesse ? Vous ai-je offensée... ?

Lunedor secoua la tête.

— Parlez-moi plutôt de votre famille. Votre père n'était-il pas tanneur ? Pourquoi a-t-il quitté le village afin de devenir berger ?

Rivebise haussa les sourcils.

— Je croyais que tout le monde connaissait cette histoire.

— Pas moi, dit Lunedor.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Pendant l'été de la grande sécheresse, les Que-Shu se battirent contre les Que-Kiri, et mon grand-père fut blessé. Flèchevive se rendit au village des Que-Kiri pour négocier la paix, et comme vous étiez encore trop jeune pour rendre un jugement, Conteur prit votre place durant son absence.

« Pendant qu'Errant se mourait, il alla le trouver et lui proposa d'inscrire son nom dans le Livre des Dieux, en récompense de sa bravoure au combat. Mais mon grand-père refusa ; il dit que des mortels ne pouvaient pas se déifier les uns les autres.

Lunedor se mordit la lèvre, déterminée à entendre la fin de l'histoire avant d'entamer une discussion théologique avec Rivebise.

— Conteur se mit en colère. Il décréta qu'Errant avait planté une

graine maléfique (il faisait allusion à sa croyance aux anciens dieux), et que la mauvaise herbe ne devait pas s'étendre au-delà de notre famille.

« Alors, il confisqua les biens de mon père et nous condamna à vivre à la limite du territoire Que-Shu, où nous ne pouvions gagner notre vie qu'en gardant du bétail.

— Et comme il avait confié le pouvoir à Conteur en son absence, mon père ne put revenir sur son jugement, devina Lunedor.

Dès son retour, elle se promit de faire quelque chose pour annuler le bannissement de Rivebise et des siens. Il lui suffisait de prouver au jeune homme que ses croyances étaient ridicules ; dès qu'il se prosternerait devant leurs ancêtres, la tribu n'aurait plus de raison de le tenir à l'écart.

Cielcreux s'était rendu compte que les deux jeunes gens conversaient derrière lui ; à son tour, il fit ralentir sa monture. Il jeta un regard dédaigneux à Rivebise, puis reporta son attention sur Lunedor.

— Si vous vouliez bien chevaucher avec moi, proposa-t-il, j'adorerais vous faire la conversation par cette belle journée.

Une ombre passa sur le visage de Rivebise, qui porta la main à son bâton d'un air vaguement menaçant ; en réponse, Cielcreux ébouriffa les plumes qui ornaient le sien.

Si je ne les sépare pas, songea Lunedor, *ils vont en venir aux mains*. Elle poussa un soupir.

— Veuillez m'excuser, dit-elle à Rivebise, Viens, Cielcreux.

Elle enfonça ses talons dans les flancs de sa monture, et le jeune homme l'imita.

V

Les pèlerins firent quelques brefs arrêts pour dégourdir leurs jambes endolories, et mangèrent en selle les fruits et la viande séchée qu'ils avaient emportés.

Cette journée estivale était typique de la région des grandes plaines : très chaude et sans un souffle de vent. Des insectes bourdonnaient dans les hautes herbes. Parfois, un oiseau s'envolait à tire-d'aile devant les chevaux, ou un serpent filait entre leurs sabots en les effrayant.

Lunedor était en sueur quand ils commencèrent à gravir les collines. Une brise fraîche, chargée d'une odeur de pin, vint chatouiller leurs narines.

La piste se fit plus étroite et plus raide. Au moment où il semblait

que le chariot ne pourrait pas aller plus loin, elle déboucha sur une prairie.

Lunedor ordonna à ses servantes de détacher le cheval de bât et de lui attacher leurs bagages sur le dos, afin qu'elle-même et ses deux gardes du corps puissent poursuivre leur route.

Quant à Clairaille et Fleurétoile, elles dresseraient le camp et attendraient le retour de leur maîtresse, prévu pour le lendemain en milieu de journée. Personne d'autre que Lunedor et son escorte ne pourrait pénétrer dans la Grotte des Esprits Dormants.

La jeune femme et les deux guerriers se remirent en route. Une heure plus tard, la piste était devenue si difficile à gravir que le cheval de bât renâcla. Malgré toutes les cajoleries de Rivebise, il refusa d'avancer.

Lunedor surprit le regard méprisant de Cielcreux. Elle tendit les rênes de sa monture au jeune homme, mit pied à terre et se dirigea vers l'animal récalcitrant. Puis elle lui posa ses mains sur les yeux et chuchota des paroles apaisantes à son oreille.

Quand elle sentit le cheval se détendre, elle tira gentiment sur sa bride, et il la suivit. Sans remarquer le coup d'œil admiratif de Rivebise, Lunedor sauta en selle.

Ils se remirent en route.

Un peu plus loin, la piste se divisait en deux branches qui portaient dans des directions opposées.

— De quel côté allons-nous, princesse ? s'enquit Cielcreux.

Lunedor fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. Je pensais que c'était toujours tout droit.

— Les ombres s'allongent, observa Cielcreux. Si nous choisissons le mauvais chemin, nous devons revenir sur nos pas dans le noir pour être là quand Lunitari ouvrira la caverne, et ça pourrait être très dangereux.

Lunedor se demanda pourquoi Flèchevive ne l'avait pas prévenue. Elle chercha des signes indiquant qu'une des deux fourches était plus ancienne que l'autre, mais n'en trouva pas.

— Vous devriez vous reposer, princesse, suggéra Cielcreux. Pendant ce temps, je partirai en éclaireur d'un côté, et le berger ira de l'autre.

Lunedor se raidit. Rivebise n'était pas un sous-fifre que le fils de Conteur pouvait commander à sa guise. Pire encore, son soupirant se permettait une fois de plus de prendre des décisions à sa place.

— Tu vas partir explorer une des deux pistes, déclara-t-elle fermement, et Rivebise restera avec moi pour me protéger en attendant ton retour.

Le ton qu'elle avait employé n'admettait aucune réplique. Cielcreux se renfrogna en voyant son rival mettre pied à terre. Une nouvelle fois,

il lissa les plumes qui ornaient son bâton, mais Rivebise eut la sagesse d'ignorer cette provocation et de lui tourner le dos.

Dès que Cielcreux eut disparu à un détour de la piste, Lunedor s'assit au pied d'un arbre et tapota le sol près d'elle.

— Venez vous asseoir près de moi.

Rivebise s'installa en tailleur face à la fille de son chef.

— J'ai quelque chose pour vous. Je l'ai fabriqué pendant que nous chevauchions dans la plaine, expliqua Lunedor.

Elle tendit sa paume ouverte, sur laquelle reposait un anneau doré.

— C'est vous qui les avez repris au corbeau, dit-elle.

Rivebise vit qu'elle avait tressé sa mèche de cheveux pour en faire un bijou.

Un long moment, le jeune homme contempla ce présent inattendu. Puis il le prit d'une main légèrement tremblante et le glissa à son doigt.

Lunedor, qui retenait son souffle, poussa un soupir de soulagement : elle avait craint que Rivebise ne se moque de son cadeau ou ne le refuse.

Son compagnon saisit une chaîne cachée sous sa tunique et la fit passer par-dessus sa tête.

— Tenez.

Lunedor secoua la tête.

— Vous n'avez pas besoin de me donner quelque chose en échange.

— Vous devez accepter, insista Rivebise. Vous m'avez déjà fait deux cadeaux.

— Deux ? répéta la jeune femme, perplexe.

Son compagnon désigna le bâton accroché dans son dos.

— Ce n'est pas l'arme que m'a léguée Errant.

— Oh. C'est que... la vôtre était endommagée, balbutia Lunedor.

— Je m'en doutais. Pourquoi n'avoir remplacé que la mienne ? demanda Rivebise,

— Je ne me suis pas aperçue, pour les autres... Je voulais que les jeux soient arbitrés par les dieux, pas par des mortels.

Le jeune homme hocha la tête.

— Je vois.

— Mais je ne suis pas mécontente que vous ayez gagné, ajouta précipitamment Lunedor.

Rivebise lui fit un sourire chaleureux.

— Dans ce cas, acceptez ce cadeau : vous me ferez plaisir.

Lunedor prit la chaîne. Celle-ci était faite de cuivrée donc sans grande valeur, mais le charme qui y était suspendu – une sorte de 8 allongé – semblait forgé dans de l'acier bleuté, un métal si précieux que les Que-Shu s'en servaient uniquement pour forger leurs armes.

— On l'appelle symbole de l'infini, expliqua Rivebise. Mais ce n'est

pas un simple bijou : il vous protégera contre le mal.

Très étonnée, Lunedor caressa l'amulette du bout des doigts.

— C'est en rapport avec les anciens dieux, n'est-ce pas ? souffla-t-elle.

Rivebise hocha la tête.

— C'est le symbole d'une déesse dont le nom a disparu des mémoires. Je crois que Conteur le connaît, même s'il refuse de l'admettre.

Lunedor avait d'abord songé à refuser ce présent, car elle aurait eu l'air d'abjurer sa foi, mais en apprenant que le père de Cielcreux trouverait quelque chose à y redire, elle le jugea soudain très intéressant.

La jeune femme enfila la chaîne et cacha le talisman sous sa chemise. Rivebise eut un sourire éclatant : lui aussi avait craint qu'elle ne refuse son cadeau.

Un long moment, ils gardèrent le silence. Épuisée, Lunedor ferma les yeux...

*

* *

Un bruit de galop tira Lunedor de son sommeil. Pendant qu'elle dormait, Rivebise l'avait enveloppée dans sa cape de fourrure pour qu'elle ne prenne pas froid.

Le jeune homme bondit sur ses pieds et banda son arc, prêt à tirer.

Mais ce n'était que Cielcreux.

— Ce doit être le bon chemin, déclara-t-il, tout excité. Il conduit à une route comme je n'en avais encore jamais vu. Dépêchez-vous !

Lunedor et Rivebise remontèrent en selle et suivirent leur guide.

Au bout qu'un quart de lieue, l'étroite piste se changea soudain en une large route de dix pieds de large, pavée de pierres plates. Bien qu'il n'y ait pas de cantonniers chez les Que-Shu, l'ensemble parut familier à Lunedor.

La pente était toujours aussi raide, mais désormais beaucoup plus facile à gravir pour les chevaux. Il faisait encore jour quand les trois compagnons atteignirent l'arche de pierre que Flèchevive avait décrite à sa fille.

— Je reconnais ce travail, déclara Lunedor, soulagée qu'ils aient pris le bon chemin. Il a dû être fait par l'artisan qui a construit la plate-forme du village.

Levant les yeux, elle vit des symboles gravés sur la face intérieure de l'arche. La plupart lui étaient inconnus, mais celui du haut ressemblait à un 8 allongé.

Lunedor poussa un hoquet de surprise et tira l'amulette de sous sa chemise. Dans la pénombre de l'arche, celle-ci émettait une faible lueur bleutée.

— Quelque chose ne va pas, princesse ? s'enquit Cielcreux en se rapprochant d'elle.

Par réflexe, Lunedor enfouit le bijou dans sa chemise et posa une main dessus.

— Non, non, bafouilla-t-elle en enfonçant ses talons dans les flancs de son cheval pour le faire avancer.

Au-delà de l'arche s'étendait une vaste clairière entourée de pins massifs. Le sol montait en pente douce vers un escalier taillé à même la roche. Au sommet de celui-ci se dressait une gigantesque double porte.

Pendant plusieurs minutes, Lunedor ne put que contempler, immobile, l'entrée de la caverne où reposaient ses ancêtres devenus des dieux. Elle eut une pensée émue pour Chantelarme.

La jeune femme se souvenait de sa mère, bien que celle-ci fût morte quand elle était encore très jeune. Elle la revoyait dans tout l'éclat de sa beauté, puis malade et mourante. Elle la revoyait immobile dans son sarcophage pendant de longs mois, jusqu'à ce que les portes de la caverne s'ouvrent et que Flèchevive puisse aller l'y déposer.

À présent, elle ne souhaitait rien tant que de revoir Chantelarme dans tout l'éclat de sa beauté divine.

Lunedor sentit une main se poser sur son bras. Elle tourna la tête : Rivebise lui désignait les plaines qu'ils avaient traversées en début d'après-midi, et que le soleil couchant teintait de reflets pourpres et roses.

Des dizaines de faucons tournaient dans le ciel à la recherche d'une proie. Au loin, des filets de fumée indiquaient les cheminées du village Que-Shu.

— C'est magnifique, souffla Lunedor.

— Hé, le berger ! Prépare le souper pendant que je m'occupe des chevaux, ordonna Cielcreux en jetant un sac de grain aux pieds de Rivebise.

Celui-ci poussa le sac du bout de sa botte et déclara d'une voix neutre :

— Je ferai plutôt rôti le corbeau... Dès que j'aurai pansé ma monture et dressé la tente de la princesse.

La mâchoire de Cielcreux se contracta, et ses yeux se plissèrent de colère. Il allait ouvrir la bouche pour lâcher une réplique acerbe quand Lunedor intervint.

— Il serait très gentil de votre part de dresser ma tente, dit-elle à Rivebise. (Puis, se tournant vers Cielcreux :) Tu pourras faire le porridge après avoir pansé le cheval de bât.

— Comme vous voudrez, princesse, répondit froidement son soupirant.

Plus tard, Lunedor se réfugia sous le petit abri de toile pour y ranger ses affaires. Elle sortit la tenue qu'elle porterait pour la cérémonie : une longue robe bleu nuit, brodée de croissants de lune dorés sur l'ourlet et le bas des manches.

Dehors, les deux hommes cuisinaient chacun de leur côté. Après leur longue journée de voyage, Lunedor aurait mangé n'importe quoi. Elle aimait beaucoup le porridge, mais l'odeur du corbeau en train de rôtir lui mit l'eau à la bouche.

Quand Rivebise déclara que c'était cuit et lui en offrit une portion, la jeune femme ne put résister, contrairement à Cielcreux qui refusa d'un air méprisant.

Repue, Lunedor se leva pour regagner sa tente. Elle sourit en voyant Rivebise étouffer un énorme bâillement. Cielcreux, lui, semblait débordant d'énergie.

— Si ça vous convient, princesse, je prendrai le premier tour de garde, dit-il avec une déférence qui ne lui était guère coutumière. Ainsi, Rivebise pourra se reposer un peu.

Agréablement surprise par sa proposition, Lunedor acquiesça et se retira sous sa tente. Là, elle s'enroula dans une couverture de fourrure et ne tarda pas à s'endormir.

VI

Il lui semblait n'avoir dormi que quelques minutes quand Cielcreux souleva le rabat de sa tente.

— Debout, princesse. Lunitari ne tardera pas à se lever.

Luttant contre la tentation d'enfouir sa tête sous la couverture pour s'abandonner de nouveau au sommeil, Lunedor s'assit en bâillant. Elle enfila sa robe de cérémonie et sortit dans l'air frais de la nuit.

Enfin, le moment qu'elle attendait depuis des années était proche. La jeune femme accrocha à sa ceinture plusieurs petits globes de cristal qu'elle remplirait de sable sacré dans la Grotte des Esprits Dormants.

— Où est Rivebise ? demanda-t-elle tandis que Cielcreux lui tendait une torche.

— Je n'ai pas pu le réveiller, aussi ai-je monté la garde toute la nuit. Il a le sommeil lourd comme du plomb !

— Essaye encore, ordonna Lunedor.

Cielcreux haussa les épaules.

— Pourquoi se soucier de lui ? C'est un infidèle. La cérémonie ne signifie rien à ses yeux. Il risque même de la gâcher. Laissons-le plutôt dormir.

Ce refus d'obéissance irrita profondément Lunedor.

Elle s'agenouilla près de Rivebise et le secoua par l'épaule, mais le jeune homme ne broncha pas.

Lunedor se releva et fit face à Cielcreux.

— Tu l'as drogué, dit-elle sur un ton accusateur.

— C'est vrai, admit calmement son soupirant. Je ne pouvais pas le laisser gâcher mes plans.

— Tes plans ? De quoi parles-tu ?

La princesse frissonna de la tête aux pieds, et pas seulement à cause de la température matinale. Malgré elle, elle fit un pas en arrière.

Cielcreux haussa les épaules.

— Je sais que tu vas trouver ça présomptueux, mais je te garantis que mes plans te sembleront infiniment préférables à ceux de mon père.

— Je suis au courant pour le livre, si c'est de ça que tu parles, répliqua la jeune femme.

— Pas du tout. Ce que tu peux être naïve, parfois, soupira Cielcreux.

Puis, sur le ton dont il se serait adressé à une enfant :

— Lunedor, mon père veut devenir le chef, mais il ne peut réussir tant que Flèchevive aura une héritière. Si tu disparaissais, ma sœur Aile-de-Corbeau deviendrait notre prêtresse, et plus rien ne s'opposerait à son ascension,

— Si je disparaissais ? répéta la jeune femme, incrédule mais déterminée à ne pas montrer sa frayeur. Dans ce cas, pourquoi ne m'as-tu pas tuée dans mon sommeil ?

Cielcreux grimaça.

— Je te l'ai dit : parce que j'ai d'autres plans. Je veux que tu sois mienne... Les dieux seuls savent pourquoi, car tu peux te montrer très agaçante par moments : une vraie sorcière ! Mais je vais t'épouser quand même, et c'est moi qui deviendrai le chef de la tribu.

« Conteur veut le pouvoir pour lui-même ; cependant, il se satisfera de voir son fils régner à sa place. Et en attendant la mort de Flèchevive, ta dot devrait le contenter.

Le jeune homme eut un sourire carnassier.

— Tu devrais me remercier de t'avoir sauvé la vie.

Il tendit une main et empoigna la chevelure de Lunedor. D'un geste brusque, il tira en arrière, forçant la jeune femme à pencher la tête, puis l'embrassa passionnément. Mais son baiser était une démonstration de pouvoir plus que d'affection véritable.

Lunedor se débattit pour lui échapper.

— Tu rêves ! cracha-t-elle. Jamais je ne t'épouserai !

— Vraiment ? siffla Cielcreux.

De sa main libre, il sortit une dague dont il posa la pointe sur la gorge de la jeune femme.

— Je vais crier, menaça Lunedor.

— Et alors ? Il n'y a personne pour t'entendre.

Cielcreux se retourna et flanqua un coup de pied à Rivebise.

— Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas ? ricana-t-il. Mais j'ai tout prévu. Ce matin même, nous allons nous rendre chez les Que-Kiri. Leur prêtre nous mariera, avec ou sans ton consentement. Si ton père veut te revoir vivante, il devra accepter de valider notre union.

Il est fou ! songea Lunedor, paniquée. Je dois l'empêcher de mettre son projet à exécution jusqu'à ce que les portes s'ouvrent. Alors, les esprits de nos ancêtres me viendront en aide.

La jeune femme sentit le contact de l'amulette contre sa peau. Ses doigts se refermèrent dessus. *Si ce charme possède un quelconque pouvoir, c'est le moment qu'il se manifeste !*

Elle crut sentir un picotement au bout de ses doigts. Pleine d'espoir, elle attendit... Mais rien ne se passa, et elle fut honteuse d'avoir cru que cette amulette impie pourrait la sauver. *Cielcreux a raison : je suis trop naïve.*

Lunedor se força à se détendre ; bien que le souffle de son soupirant lui répugnât, elle se laissa aller contre lui.

— Là, c'est mieux, souffla Cielcreux en l'enlaçant. Crois-moi, tu te feras à cette idée. Tu découvriras que je suis bien plus digne de toi que ce berger. Tu es si belle...

Il l'embrassa de nouveau, d'une façon plus intime que précédemment.

Alors qu'elle regardait par-dessus son épaule, Lunedor fut surprise de détecter un mouvement dans le sac de couchage de Rivebise. La tête du jeune homme se tourna vers elle, et il posa un index sur ses lèvres pour lui intimer le silence.

Lunedor repoussa violemment Cielcreux.

Celui-ci brandit sa dague vers elle, mais avant qu'il puisse lui faire du mal, l'amulette émit une vive lueur bleue. Un éclair en jaillit et vint frapper la main de Cielcreux, qui poussa un cri de douleur et lâcha son arme.

Lunedor eut un hoquet de surprise. Pendant que Cielcreux, incrédule, contemplait ses doigts brûlés, Rivebise sortit de son sac de couchage et se leva d'un bond.

Celui qu'on disait élevé par des léopards s'approcha de sa proie si furtivement que Cielcreux ne se rendit compte de rien, jusqu'au moment où les deux poings de Rivebise s'abattirent sur sa nuque.

Alors, il perdit l'équilibre et tomba à genoux.

Rivebise aurait pu en profiter pour l'achever d'un coup d'épée, mais il empoigna son bâton et attendit que le fils de Conteur reprenne

ses esprits. Cielcreux se releva, les yeux écarquillés.

— Comment... ? balbutia-t-il.

— Prends ton arme, charogne, gronda Rivebise. Je n'ai pas mangé ton porridge drogué.

Cielcreux tendit la main vers son épée, mais son adversaire lui flanqua un bon coup sur la main.

— Ton bâton, précisa-t-il.

Cielcreux s'exécuta. Les deux jeunes gens tournèrent en cercle l'un autour de l'autre, pendant que Lunedor s'accroupissait dans l'herbe humide de rosée pour assister au combat.

Les deux adversaires faisaient des mouvements qu'elle n'avait jamais vus dans l'arène. Cette fois, ce n'était pas un duel pour rire. La jeune femme retint son souffle.

Cielcreux et Rivebise étaient aussi bons l'un que l'autre ; aussi l'issue du combat semblait-elle incertaine. Lunedor ne comprenait pas pourquoi son soupirant avait pris la peine de saboter les armes des autres concurrents avant les jeux.

N'avait-il aucune confiance en ses talents, ou son père l'avait-il si bien endoctriné que la trâtise lui était devenue une seconde nature ? Anxieuse, la jeune femme se mordit la lèvre.

Le ciel prenait peu à peu une couleur écarlate, indiquant que Lunitari était sur le point de se lever. La lune rouge projetait des reflets sanglants sur le visage des deux adversaires. L'expression de Rivebise était déterminée, celle de Cielcreux haineuse et méprisante.

Lunedor frissonna. Malgré la fraîcheur ambiante, les deux hommes luisaient déjà de sueur. On n'entendait que le bruit des bâtons s'entrechoquant, et les halètements des deux adversaires.

Soudain, Rivebise lâcha un feulement pareil à celui d'un léopard. Même les oiseaux s'y trompèrent et s'envolèrent en masse des arbres alentour. Les battements de leurs ailes déconcentrèrent Cielcreux l'espace d'une seconde.

C'était tout ce dont Rivebise avait besoin. D'un coup précis, il faucha les jambes de son adversaire, qui s'effondra. Tandis qu'il se rapprochait pour lui porter le coup de grâce, Cielcreux roula sur lui-même et se releva, puis s'élança vers les marches conduisant à la Grotte des Esprits Dormants.

Sans hésiter, Rivebise le poursuivit, tandis que Lunedor bondissait sur ses pieds et leur emboîtait le pas.

Au moment où ils atteignaient le haut de l'escalier, les premiers rayons de Lunitari effleurèrent l'horizon et vinrent frapper les grandes portes de pierre. Lentement, celles-ci pivotèrent sur leurs gonds, projetant des étincelles dorées sur les deux adversaires unis dans une étreinte mortelle.

La plate-forme était couverte de sable, et de chaque côté, elle

tombait à pic sur une falaise. À coups de bâton, Rivebise poussa peu à peu Cielcreux vers le précipice.

En s'ouvrant, la porte de droite le bouscula. Profitant de ce qu'il était déséquilibré, son adversaire lui flanqua un coup de poing dans la figure.

Sonné, Rivebise leva son arme pour parer l'attaque suivante, mais ses réflexes n'étaient plus assez rapides. Cielcreux lui planta son talon dans le genou ; il poussa un cri et s'effondra.

Voyant que le fils de Conteur allait projeter Rivebise dans le vide, Lunedor tira sa dague de cristal et plongea vers lui en la brandissant au-dessus de sa tête. Cielcreux était si concentré qu'il ne l'entendit pas venir.

Lunedor lui planta la dague dans le bras droit. Du sang jaillit de la blessure, éclaboussant la robe de la jeune femme.

Cielcreux tituba en arrière. Son pied effleura le bord de la plateforme ; il perdit l'équilibre et tomba en hurlant au fond du précipice. Quelques secondes plus tard, son cri s'interrompit abruptement.

VII

Baignée par le clair de lune sanglant, sa dague toute poisseuse à la main, Lunedor demeura immobile au sommet de la falaise, ses cheveux agités par une brise fraîche.

— Lunedor ! appela Rivebise. Ne reste pas là !

Comme dans un rêve, la jeune femme se détourna. Elle rejoignit son compagnon et, le hurlement de Cielcreux résonnant toujours dans sa tête, l'aida à se relever.

Puis elle rengaina son arme sans la nettoyer et éclata en sanglots.

— Je n'avais pas le choix, gémit-elle. Il allait te tuer !

— Je sais, la rassura Rivebise. Je voulais t'aider tout à l'heure, mais je n'osais pas intervenir tant qu'il pointait la dague sur ta gorge. Puis le charme...

— Oui, acquiesça doucement Lunedor. Il m'a protégée.

Le jeune homme l'attira contre lui et lui caressa les cheveux. Lunedor s'abandonna à son étreinte rassurante.

Brusquement, elle se rappela pourquoi elle était venue.

— La grotte ! s'écria-t-elle en se dégageant. Nous devons entrer et célébrer la cérémonie avant que les portes ne se referment !

Comme pour souligner l'urgence de la situation, les premiers rayons du soleil jaillirent à l'horizon et vinrent à leur tour frapper les portes de pierre, qui s'ébranlèrent avec un grondement.

— Dépêche-toi ! insista Lunedor en tirant Rivebise par la manche.

À cause de son genou blessé, le jeune homme dut s'appuyer sur elle pour clopiner jusqu'à l'ouverture.

Ils venaient de pénétrer dans la grotte quand les portes se refermèrent derrière eux. Lunedor entendit Rivebise pousser un hoquet de douleur.

— Tu vas bien ? s'enquit-elle, inquiète.

— Ça ira, répondit son compagnon en grimaçant. Comment allons-nous ressortir d'ici ?

Lunedor hésita.

— Je ne suis pas sûre que nous puissions rouvrir les portes. La cérémonie est censée se dérouler rapidement, entre le lever de Lunitari et celui du soleil.

— Tu veux dire que tu as pris le risque de te faire enterrer vivante ? siffla Rivebise. Il ne t'a pas suffi d'affronter Cielcreux ?

— Je l'ai attaqué pour te sauver la vie, se défendit Lunedor.

Le jeune homme s'écarta d'elle.

— Tu aurais plutôt dû t'enfuir, répliqua-t-il froidement. C'est moi qui devais te protéger, pas l'inverse.

— Tu ne pouvais plus me servir à grand-chose une fois mort !

Lunedor ne comprenait pas la colère qui s'emparait d'elle. Se souvenant de la panique qu'elle avait ressentie en voyant Rivebise sur le point de se faire tuer, elle trembla.

— Je suppose que non, acquiesça le jeune homme de mauvaise grâce.

Mais il s'éloigna encore davantage. Lunedor prit une inspiration et tâtonna dans l'obscurité à la recherche de ses mains.

— Si tu étais mort au fond du précipice, je serais morte avec toi, souffla-t-elle, submergée par l'émotion.

Rivebise ne répondit pas, mais elle sentit trembler ses bras. Alors, elle fit un pas en avant pour l'enlacer et poser la tête sur sa poitrine.

Cette fois, elle remarqua que son armure de cuir sentait l'huile aux épices dont le jeune homme se servait pour l'entretenir. Rivebise la serra contre elle ; dans la caverne glaciale, sa chaleur était la bienvenue.

— Quand tu fus adolescente, j'ai demandé à mon père combien de temps s'écoulerait avant que Flèchevive n'autorise les hommes de la tribu à te courtoiser, souffla le jeune homme dans les cheveux de sa compagne. Ta beauté m'avait ensorcelé.

Sans l'interrompre, Lunedor savoura le contact de ses mains puissantes.

— Mes parents adoptifs ont tenté de m'expliquer que ma foi et ma pauvreté dresseraient entre nous un mur infranchissable, poursuivit Rivebise, mais je n'ai pas voulu le croire.

« Tu n'as jamais remarqué à quel point je te dévorais du regard,

mais d'autres s'en sont aperçus. Un soir, Conteur est venu chez nous pour ordonner à mon père de me tenir à l'écart de toi.

Lunedor devina que les conversations de son père et des autres anciens au sujet de Rivebise remontaient à cette époque.

— Mon père m'envoya garder du bétail dans les pâturages les plus éloignés du village. Comme ma mère était la meilleure tisserande de Que-Shu, beaucoup de familles lui confiaient leurs filles comme apprentie, malgré notre réputation d'infidèles. Elle invitait les plus jolies à notre table, mais ton souvenir ne cessait de me hanter.

« Une nuit, l'esprit de mon grand-père vint à moi pour me dire que des jeux allaient avoir lieu, afin de choisir les deux hommes qui t'escorteraient dans ton pèlerinage. Il ajouta qu'un jour, tu donnerais ton cœur à un de ces hommes.

— C'est bien ce que j'ai fait, chuchota Lunedor.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser, mais Rivebise se dégagea et la tint à bout de bras.

— Je dois admettre, reprit-il, que je me sentais très sûr de moi pendant le banquet, avant-hier soir. Ma mère m'avait dit que tu finirais sans doute par épouser Cielcreux, mais je ne pouvais pas t'imaginer avec lui.

« Quand j'ai vu combien tu avais envie de danser, je me suis dit : « Pourquoi ne pas l'inviter ? Ce n'est qu'une femme comme les autres. » Mais je me trompais. Tu es et tu seras toujours la fille de mon chef.

« À présent, je doute de ma valeur. Je suis pauvre, et nous ne vénérions pas les mêmes dieux.

Lunedor garda le silence un long moment, puis finit par répondre :

— Si je ne doute pas de ta valeur, tu n'as pas de raison de t'en faire à ce sujet. Pour ce qui est de ta pauvreté, tu peux toujours t'enrichir.

— Reste le problème de la foi...

— Les dieux nous montreront le chemin.

— Lesquels ?

— Les tiens, les miens... Ça n'a pas d'importance. Ma mère disait toujours que ce sont eux qui nous font le plus précieux des cadeaux : l'espoir. Elle ajoutait que nous ne devions jamais y renoncer.

— Ma mère disait la même chose, avoua Rivebise dans le noir. À mon avis, le premier chemin que nous devons chercher n'est pas celui qui nous réunira, mais celui qui nous permettra de sortir d'ici !

Il prit la main de la jeune femme et l'entraîna dans le couloir.

Bientôt, ils aperçurent une lumière, qui s'intensifia à mesure qu'ils s'en approchaient. Cherchant sa source du regard, Lunedor fut surprise de percevoir un mouvement sur la paroi de la grotte. Elle se pencha pour mieux voir ; c'étaient de petits insectes au dos rouge qui émettaient cette lueur.

— Je pense que ce sont des scaralumières, avança Rivebise.

— Ils n'existent que dans les contes pour enfants ! protesta Lunedor.

— Admettons que nous sommes en train d'en vivre un, gloussa son compagnon. Donne-moi un de tes globes de cristal : ces légendes vivantes ne fréquentent peut-être pas les autres passages ; mieux vaut en emmener quelques-unes avec nous.

Il prit le globe que lui tendait Lunedor et y fit rentrer plusieurs scaralumières, avant de refermer le couvercle.

— J'espère qu'ils n'étoufferont pas, s'inquiéta-t-il.

— Regarde ce petit trou, sur le dessus : il doit laisser rentrer de l'air. Je me suis souvent interrogée sur sa raison d'être. Crois-tu que les globes aient été conçus pour servir de lampes ? demanda Lunedor.

— Ils font très bien l'affaire. C'est tout ce qui compte, déclara Rivebise.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans la crypte des chefs et des prêtresses de Que-Shu : une caverne si vaste que leur petite lumière ne suffisait pas à en éclairer les parois.

La première tombe devant laquelle ils s'arrêtèrent portait la mention « Chantelarme, épouse bien-aimée de Flèchevive ». Lunedor passa une main dessus et la retira aussitôt : la pierre était glacée comme la mort.

Rivebise et elle longèrent les tombes. Le sol descendait en formant une pente douce. Au bas de celle-ci se dressait un autel dans lequel était gravé le symbole en forme de 8 allongé et que baignait une douce lumière bleutée.

Lunedor sut que le moment tant attendu était enfin arrivé. Elle s'agenouilla devant l'autel et chanta :

*Le soleil rouge s'est levé,
Les portes bleues se sont ouvertes.
Je me prosterne devant vous
Pour chanter ma chanson.
Vous qui nous avez quittés
Nous réclamons votre bénédiction.*

Elle attendit patiemment, mais ne reçut aucune réponse. La peur s'empara d'elle. Y avait-il une partie de la cérémonie qu'elle ignorait, parce que Chantelarme n'avait pas eu le temps de la décrire à Flèchevive ?

Puis une douce voix s'éleva autour d'elle.

— Mon enfant bien-aimée ! Quelle joie de te revoir !

— Mère ! s'écria Lunedor.

Sa gorge se serra alors que des années de solitude et de chagrin la submergeaient. Elle avait fini par douter de pouvoir un jour parler

avec Chantelarme.

Le rire de sa mère résonna dans la crypte, remplissant la jeune femme d'un plaisir mêlé de douleur.

Une silhouette scintillante ondula dans l'air au-dessus de l'autel, tandis que des larmes baignaient les joues de Lunedor. Les traits finement ciselés et la chevelure noire de sa mère étaient encore plus ravissants que dans son souvenir.

— Mère, je te présente Rivebise, dit la jeune femme en se tournant vers son compagnon.

Mais celui-ci avait disparu.

— Je ne peux pas lui apparaître, expliqua Chantelarme.

— Il le faut ! s'insurgea Lunedor. Vois-tu, il refuse de croire que tu es...

— Une déesse, acheva Chantelarme. (Elle hocha la tête.) Et il a bien raison : je ne suis qu'un esprit, et je dispose de très peu de temps pour te parler. Alors, ouvre grandes tes oreilles.

« Tu es une femme à présent ; tu dois entendre la vérité et l'accepter. Les dieux de Que-Shu, ceux que j'ai servis toute ma vie durant, n'existent pas. Peu importe que Conteur écrive ton nom dans le Livre des Dieux : les mortels ne peuvent se déifier les uns les autres.

— Mais je suis la fille du chef ! protesta Lunedor.

L'esprit de Chantelarme sourit de l'arrogance de la jeune femme.

— Que tu sois chef de tribu ou guérisseuse, prêtresse ou berger, le statut que tu as de ton vivant n'influe pas sur le jugement des vrais dieux.

« C'est à eux seuls que tu dois te soucier de plaire : pas à ton peuple, pas à ton père, et pas à moi non plus. Les vrais dieux récompensent ou punissent chacun en fonction de ses vertus et de ses mérites, pas de sa naissance ou de sa richesse.

Lunedor secoua la tête. Après la trahison de Conteur et la mort de Cielcreux, elle avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Soudain, elle eut une idée.

— C'est un test, n'est-ce pas ? Tu veux mettre ma foi à l'épreuve. Mère, je ne me détournerai jamais de nos dieux. Je croirai toujours en toi.

Un voile de tristesse passa dans le regard de Chantelarme.

— Ton amour pour moi est très fort. C'est pourquoi les vrais dieux m'ont choisie pour te révéler la vérité.

Des larmes ruisselèrent sur les joues de Lunedor.

— Mais si je ne suis pas une déesse, les esprits des Que-Shu ne m'obéiront pas quand je serai morte, sanglota-t-elle.

Elle se sentait volée.

La voix de sa mère se fit plus tranchante.

— Tu ferais mieux d'être reconnaissante pour la vie que tu mènes

en ce moment, au lieu de t'inquiéter du pouvoir que tu posséderas après ton trépas.

Déesse ou non, Chantelarme n'avait rien perdu de son air autoritaire. Honteuse, Lunedor ravala ses larmes et baissa la tête. Sa mère se radoucit.

— Le temps presse. Écouteras-tu ce que j'ai à te dire ?

— Bien sûr, acquiesça Lunedor, qui ne voulait pas que Chantelarme disparaisse.

— Cet endroit était autrefois le temple d'une déesse surnommée la Grande Guérisseuse. Depuis le Cataclysme, les gens ont cessé de croire aux vrais dieux. Mais s'ils ne retrouvent pas la foi, ce monde succombera face à un mal très ancien.

« J'ai été envoyée pour te faire passer la première épreuve d'une longue série. Si tu réussis, tu serviras la Grande Guérisseuse et tu mèneras ton peuple sur la voie des vrais dieux.

Lunedor releva fièrement le menton.

— Dis-moi ce que je dois faire.

— Ce ne sera pas simple, insista Chantelarme. Si tu réussis cette première épreuve, d'autres plus difficiles suivront : certaines pourraient briser ton corps, d'autres malmèneront ton esprit.

— Je suis prête, s'entêta Lunedor.

— Très bien. Voilà en quoi consistera ta première épreuve. Tu devras sacrifier trois choses : ce qui compromet la guérison, ce qui entrave l'amour, ce qui tempère l'audace.

« Laisse Rivebise te guider. Un jour, il sera un chef entre les chefs. Et il remettra entre tes mains un pouvoir considérable, déclara Chantelarme.

— Il l'a déjà fait, s'écria Lunedor, tout excitée. Il m'a donné ceci.

Elle sortit l'amulette de sa chemise pour que Chantelarme puisse la regarder.

— C'est le symbole de la Grande Guérisseuse, approuva sa mère. Il est très puissant, mais seulement en territoire consacré.

La vision tendit la main pour s'emparer du bijou.

— Quand tu auras réussi toutes les épreuves et que tu seras devenue une servante de la Grande Guérisseuse, il te sera rendu. Pas avant.

Chantelarme commença à s'estomper.

— Adieu, ma fille. Je sais que tu te montreras digne de l'honneur qui t'est fait. Souviens-toi que mon amour pour toi est éternel.

Elle disparut.

Lunedor resta à genoux, enveloppée par la chaleur de l'amour de sa mère et stupéfiée par les propos que celle-ci venait de lui tenir.

Combien de temps s'écoula entre ce moment et celui où elle entendit Rivebise crier son nom ? Elle n'aurait su le dire.

La lueur bleue de l'autel s'était estompée, et l'obscurité l'enveloppait. Elle se releva et, se tournant vers Rivebise, aperçut la lumière rouge des scaralumières.

— Je suis ici, appela-t-elle.

— Lunedor ! Tu vas bien ? demanda le guerrier en la rejoignant aussi vite que le lui permettait sa blessure. Où étais-tu ? Pourquoi ne me répondais-tu pas ?

— Je suis restée là, à célébrer la cérémonie pour laquelle nous sommes venus, s'étonna Lunedor. Je ne t'ai pas entendu.

Elle vit que son compagnon était pâle et anxieux.

— Ça fait plus d'un quart d'heure que je t'appelle, insista-t-il.

— Comme c'est étrange, murmura Lunedor. Je croyais que c'était toi qui avais disparu.

— Ne me refais plus jamais ça, dit Rivebise d'une voix sévère, qui cachait mal son soulagement. Les dieux seuls savent quelles créatures rôdent dans ces souterrains ! Et tu n'avais rien pour te défendre, à part cette stupide dague en cristal...

— Ce n'est pas une dague stupide, protesta Lunedor, c'est...

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase. Elle avait failli dire que l'arme était une relique sacrée des Que-Shu, mais une illumination venait de la traverser : une arme compromet la guérison !

Tirant de sa botte la dague encore couverte du sang de Cielcreux, Lunedor la plaça sur l'autel.

— Donne-moi ton bouclier, ordonna-t-elle.

Malgré son étonnement, Rivebise s'exécuta. Il ôta de son bras le disque de bois, retenu par des lanières de cuir, et le tendit à sa compagne.

— Que vas-tu en faire ? demanda-t-il.

Lunedor lui posa un index sur les lèvres.

— Fais-moi confiance.

Elle brandit le bouclier et s'apprêtait à l'abattre sur la dague quand quelque chose l'arrêta.

Si elle détruisait la relique, elle devrait trouver une explication pour son père. Conteur ne manquerait pas de déformer ses actions pour lui donner l'air d'une idiotie ou d'une incompétente. La tribu ne lui pardonnerait jamais. Les Que-Shu ne renonceraient pas si facilement à leurs croyances ancestrales.

Jetant un coup d'œil à Rivebise, Lunedor vit combien il avait l'air fatigué et mal en point. Il boitait, et le poing de Cielcreux avait laissé une énorme ecchymose violette sur sa joue droite.

Si la jeune femme récupérait l'amulette, elle pourrait guérir ses blessures. Personne n'avait jamais fait une chose pareille chez les Que-Shu. Et sa mère n'avait-elle pas parlé d'un mal très ancien qui risquait de conquérir le monde si elle échouait ?

D'un geste vif, Lunedor abattit le bouclier sur la dague de cristal, qui se brisa en mille morceaux avec un tintement de carillon.

— Goûte maintenant ce qui t'appartiendra un jour, ma fille, mais n'oublie jamais que la guérison est un don des dieux, pas un pouvoir ni un dû, lui chuchota la voix de sa mère.

Une lueur bleue enveloppa les fragments de cristal, tandis qu'un vent invisible les soulevait de l'autel et les faisait tourbillonner. Rivebise lâcha un hoquet de surprise. Puis, en un éclair, les morceaux de la dague fusèrent vers la princesse, pénétrant sa chair comme des fléchettes.

— Lunedor ! cria Rivebise en se précipitant vers elle.

— Je vais bien, répondit calmement la jeune femme.

Incrédule, Rivebise secoua la tête.

Son visage n'exprimait pas la moindre douleur et il n'y avait pas de sang sur ses vêtements.

— Tu devrais être morte, protesta-t-il.

— Je ne me suis jamais sentie aussi vivante, répliqua Lunedor.

Levant les mains, elle les posa sur les joues de son compagnon en souhaitant qu'il aille aussi bien qu'elle. Aussitôt, elle sentit un flot d'énergie courir le long de ses doigts.

La fatigue qui se lisait sur le visage de Rivebise s'envola ; l'ecchymose de sa joue disparut, et il se redressa comme s'il n'avait plus mal au genou.

— Qu'as-tu fait ? souffla-t-il, éberlué.

— J'ai sacrifié la dague, comme ma mère me l'avait suggéré, répondit Lunedor.

Rivebise plissa les yeux.

— Je vois. Tu as parlé avec tes dieux, lâcha-t-il amèrement.

— J'ai parlé avec Chantelarme, corrigea Lunedor.

À son expression, elle vit bien que le jeune homme ne la croyait pas. Elle se rapprocha de lui.

— Oh, Rivebise, gémit-elle. Errant avait raison ; ma mère me l'a dit. Mais...

La gorge serrée, Lunedor baissa la tête.

Comme il était difficile de se confesser ! Et si elle cachait la vérité à Rivebise ? Si elle le laissait continuer à la traiter comme une déesse ? Après tout, elle avait sa fierté...

La paix intérieure qu'elle avait ressentie jusque-là la quitta tout à coup. Son amour pour Rivebise se mua en colère et en ressentiment. Le jeune homme sentit qu'elle se raidissait, et il s'écarta d'elle.

Ce qui entrave l'amour !

— Ne me laisse pas, je t'en prie, supplia Lunedor en s'accrochant à la manche du guerrier.

Il la prit dans ses bras.

— Je suis là, murmura-t-il d'une voix rauque. Dis-moi, ta mère t'a-t-elle dit comment nous pourrions rester ensemble, bien que tu sois une déesse ?

— C'est ce que j'essayais de t'expliquer, avoua Lunedor, honteuse. Je ne suis pas une déesse, mais une simple mortelle. (Elle le regarda entre ses longs cils, mi-rieuse mi-effrayée.) Pourras-tu aimer une humaine ordinaire ?

— Ordinaire ? Jamais tu ne le seras, affirma gravement Rivebise.

Lunedor s'abandonna à son étreinte. Elle aurait voulu rester là à jamais, mais une pensée la poussa à relever la tête vers le jeune homme.

— D'après Chantelarme, les vrais dieux sont ceux en qui croyait Errant. J'ai sacrifié la dague dans le cadre d'une épreuve qui fera de moi une prêtresse de la Grande Guérisseuse, la déesse à qui ce temple était dédié autrefois.

« Mais quand je retournerai au village pour annoncer au reste de la tribu que nos croyances sont erronées, tout le monde rira de moi. Je ne serai plus la fille du chef.

Rivebise sourit.

— Tu seras toujours la fille du chef, dit-il en caressant les cheveux blonds de sa compagne. C'est une chose qui ne dépend pas de tes faux dieux : elle vient de l'intérieur de toi.

« Même si tu n'avais pas été l'héritière de Flèchevive, tu serais née pour commander. Et un jour, je le sais, tu guideras notre peuple vers les vrais dieux. De cela, tu peux être fière.

Lunedor attira la tête de Rivebise vers la sienne ; leurs lèvres se rencontrèrent pour un long et tendre baiser. La jeune femme sentit que son compagnon lui massait les épaules pour la détendre.

— Je t'aime, murmurèrent-ils en même temps.

Lunedor éclata d'un rire ravi, et Rivebise sourit avec un plaisir qu'elle ne se serait jamais crue capable de susciter chez un homme.

Il l'enlaça et l'attira contre lui. Mais Lunedor en avait assez des étreintes respectueuses. Elle se colla au guerrier en lui entourant sa taille de ses bras pour l'empêcher de se dégager.

Sans témoins pour le gêner, Rivebise rendit son baiser à Lunedor avec fougue. Pendant ce temps, ses mains couraient dans les cheveux et le long du dos de la jeune femme, caressant sa peau à travers sa robe de soie.

Lunedor aurait voulu donner à Rivebise le même plaisir sensuel, mais l'armure du jeune homme le couvrait comme une carapace.

Alors, elle glissa une main sous sa chemise et lui gratta le dos.

Rivebise se raidit ; un ronronnement sourd s'échappa de sa gorge.

— On dirait un gros chat, se moqua gentiment Lunedor.

— Et encore, tu n'as rien vu, dit Rivebise.

Il se pencha et lui lécha l'oreille. Puis il porta ses mains à sa bouche et lui suçait délicatement les doigts, tandis que Lunedor frissonnait de plaisir.

Saisissant les deux extrémités de son foulard rouge, qu'il portait toujours autour de la taille, elle s'en servit pour lui lier les poignets.

— À présent, c'est moi la chasseuse de tigre, plaisantait-elle en lui couvrant le visage de baisers ardents.

Tout son corps était en feu ; elle avait depuis longtemps oublié la fraîcheur de la caverne. Mais soudain, Rivebise se dégagea.

— Il faut... mettre un terme à cette chasse, haletait-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Lunedor, effrayée par le tremblement qui agitait son compagnon.

Celui-ci prit une profonde inspiration et expira lentement. Son calme revenu, il caressa la joue de Lunedor.

— Nous changerons peut-être beaucoup les coutumes de notre peuple, expliqua-t-il, mais il en est certaines que nous devons respecter. Je dois demander à ton père la permission de te courtiser.

Contrariée, Lunedor tapa du pied.

— Si j'ai mon mot à dire, je crois que je changerai bien plus de choses que toi, se renfroga-t-elle.

— Le sacrement du mariage ne vaut-il pas la peine d'attendre un peu ? demanda Rivebise, peiné.

— Si... Mais mon père risque de ne pas être d'accord.

— Il ne pourra pas me refuser une Quête Nuptiale.

— J'ai hâte de voir sa tête quand tu lui demanderas, soupira Lunedor, sur un ton qui démentait ses paroles. (Puis, plus sérieusement :) Je t'attendrai le temps qu'il faudra, Rivebise... Même si je sens que ça ne va pas être facile.

— Et maintenant, dépêchons-nous de chercher la sortie, ou on mariera nos deux cadavres ! dit le jeune homme.

IX

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Rivebise en inclinant la tête.

— On dirait un bruit d'eau courante, fit remarquer Lunedor. (Elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées.) Nous allons pouvoir remplir nos gourdes.

— Mieux encore : si c'est un torrent souterrain, il finit sans doute

par remonter à la surface. Nous n'aurons qu'à le suivre pour découvrir une sortie.

Les deux compagnons marchaient dans les ténèbres depuis des heures. Pleins d'espoir, ils se dirigèrent vers la source des gargouillis, et ne tardèrent pas à arriver au bord d'une rivière aux flots impétueux.

— Et zut ! grommela Lunedor alors que le courant lui arrachait sa gourde des mains.

— Ne bouge pas, je vais te la chercher, dit Rivebise en pénétrant dans l'eau.

— Non, laisse-la. Ça n'en vaut pas la peine, protesta Lunedor.

Son compagnon fit un pas vers elle, glissa sur une pierre et perdit l'équilibre. Il voulut regagner la rive à la nage, mais malgré ses efforts, le courant l'emporta.

— Rivebise ! cria Lunedor.

Elle se releva brusquement, renversant son globe de cristal. Le couvercle se détacha et les scaralumières s'enfuirent à tire-d'aile, l'abandonnant dans l'obscurité.

Seule et effrayée, Lunedor se figea.

— Il faut que j'aide Rivebise, chuchota-t-elle. Et s'il était blessé ?

Tiraillée entre son amour pour le jeune homme et sa peur de se noyer, elle n'osait pas se jeter à l'eau.

Soudain, elle grimaça.

— Bien sûr que je vais oser ! s'écria-t-elle.

Chantelarme ne lui avait-elle pas dit de sacrifier ce qui tempère l'audace ? Dans le cas présent, c'était sa peur...

Lunedor défit l'agrafe de sa cape de fourrure. Puis elle remplit ses poumons d'air et plongea à l'endroit où Rivebise avait disparu.

L'eau glacée se referma au-dessus d'elle. La jeune femme tenta de remonter à la surface, mais sa robe trempée s'enroulait autour de ses jambes, et le courant contrariait ses mouvements.

Elle crut que ses poumons allaient exploser. *Si je dois mourir, songea-t-elle, faites que ce soit rapide et sans douleur.* Déjà, le froid de la rivière engourdissait ses membres.

Lunedor donna un coup de pied et sa tête creva l'eau dans la minuscule poche d'air qui séparait la surface du plafond de la caverne.

Mais ce répit fut de courte durée. Autour d'elle résonnait un grondement sourd, de mauvais augure. *Une chute ! réalisa-t-elle. Et je me dirige droit vers elle !*

Une vive lumière l'aveugla. Un instant, Lunedor eut l'impression de rester suspendue en l'air. Puis elle se sentit tomber.

Son estomac lui remonta dans la gorge. Quand elle heurta la surface de l'eau, elle était trop désorientée pour reconnaître le haut du bas.

Alors, deux bras puissants se refermèrent autour d'elle et la

traînèrent jusqu'au rivage.

*

* *

Rivebise et Lunedor s'effondrèrent ensemble sur la berge. Un long moment, ils gardèrent le silence, se contentant d'échanger des sourires ravis et de respirer à pleins poumons.

Ils se trouvaient dans une vallée en contrebas de la Grotte aux Esprits Dormants. La chute jaillissait de la falaise à une telle hauteur que leur survie tenait du miracle.

— Je savais que tu trouverais le chemin, haleta Lunedor.

Les deux amants s'enlacèrent en riant, laissant le soleil réchauffer leurs corps et sécher leurs vêtements.

Puis un voile passa devant les yeux de Lunedor. Maintenant qu'ils avaient de nouveau un avenir, ses inquiétudes ne tarderaient plus à se matérialiser.

— Il va falloir expliquer la mort de Cielcreux, soupira-t-elle. Et nous savons désormais de quoi Conteur est capable. Au moins, il ne nous prendra plus par surprise.

— Je ne comprends pas, protesta Rivebise. Il a voulu te faire tuer ! Flèchevive devrait le bannir !

Lunedor secoua tristement la tête.

— Nous n'avons aucune preuve. Conteur est très puissant au sein de la tribu ; de nombreuses personnes prendront son parti en cas de conflit.

« Même si je raconte que son fils a essayé de me tuer, Conteur préférera le désavouer plutôt que de reconnaître sa propre trahison.

— Et pour nous ? s'enquit Rivebise.

— Père ne sera pas content, mais je lui dirai que je n'épouserai personne d'autre, affirma Lunedor.

— Si je lui réclame une Quête Nuptiale, pourra-t-il me la refuser ?

— Non, il devra se plier à la tradition. Mais il pourra te réclamer d'accomplir l'impossible.

— Si tel est le prix à payer pour que nous soyons ensemble, je suis sûr que les dieux m'aideront, affirma Rivebise en passant ses doigts dans les mèches dégoulinantes de sa compagne.

Lunedor s'assit sur un rocher.

— Chantelarme a dit cela : un jour, tu m'apporteras un pouvoir considérable. Je sais que tu réussiras, et que tu reviendras me chercher.

— Le plus vite possible, j'espère, ajouta Rivebise.

— Sais-tu comment se déroulent les préparatifs d'une Quête Nuptiale ?

— Euh... Non.

— Après que tu te seras entretenu avec mon père en privé, tu

comparaîtras devant le reste de la tribu. Flèchevive annoncera que tu entreprends une quête pour prouver ta valeur. Puis il me demandera si c'est ce que je désire...

— Et tu répondras oui, j'espère, sourit Rivebise.

— Évidemment, gros bêta ! Alors, il nous déclarera promis l'un à l'autre, jusqu'à ce que tu reviennes victorieux ou que tu renonces.

— Je reviendrai victorieux, affirma gravement Rivebise.

Lunedor lui posa une main sur l'épaule et se pencha vers lui.

— Alors, chuchota-t-elle, nous nous embrasserons devant toute la tribu...

Ils échangèrent un baiser passionné.

— Peut-être pas comme ça, précisa la jeune femme en grimaçant.

— Tes servantes doivent se demander où nous sommes passés, chuchota Rivebise. Nous avons encore de longues heures de marche avant de les rejoindre.

— Je sais.

— Nous devrions nous mettre en route tout de suite.

— Si je dois t'attendre pendant que tu accomplis ta quête, le taquina Lunedor, tu peux bien attendre jusqu'à... jusqu'à ce que mes cheveux soient secs, dit-elle en faisant la moue.

— Ça risque de prendre du temps, fit remarquer Rivebise, entrant dans son jeu.

— Ça n'en prendra jamais assez à mon goût, déclara la jeune femme en s'installant au creux de son épaule.

— Comme tu voudras. Ça ne me gêne pas de rester encore un peu ici... bien au contraire. Et qui sait ? Peut-être qu'un nuage viendra cacher le soleil.

L'ARGENT ET L'ACIER

KEVIN D. RANDLE

I

Au terme d'une campagne qui avait duré tout l'été, les forces de la Reine des Ténèbres s'étaient retrouvées acculées au pied de l'obélisque d'obsidienne. Quelques milliers de guerriers épuisés, seuls survivants d'une armée gigantesque, attendaient désespérément que leur déesse intervienne avant l'attaque finale.

Monté sur son dragon d'argent, au sommet d'une colline qui surplombait le temple noir, Huma étudiait le campement ennemi, cherchant à deviner le piège qui lui était tendu. Les forces de la Reine des Ténèbres avaient battu en retraite avec un peu trop d'empressement à son goût. À présent, elles se blottissaient au pied de l'obélisque comme si son ombre pouvait les protéger.

Du coin de l'œil, Huma apercevait le mouvement de ses troupes qui se mettaient en position. Les lanciers formaient les premières lignes, suivis par les archers et par les chevaliers juchés sur leurs montures. Le vent agitait leurs drapeaux colorés et soulevait un nuage de poussière qui leur piquait les yeux.

Leurs quintes de toux et le cliquetis métallique de leurs armures mis à part, les soldats ne faisaient aucun bruit. Tendus et silencieux, ils attendaient que Huma leur donne le signal de l'attaque.

À l'arrière, leurs femmes et leurs enfants préparaient bandages et civières pour évacuer les blessés à la fin de la bataille. Les armuriers, les écuyers, les palefreniers et les conducteurs de chariot se tenaient à l'arrière.

Transpirant à grosses gouttes, ils souhaitaient intérieurement bonne chance à leurs camarades.

Soudain, le dragon que montait Huma disparut. À sa place se matérialisa une grande jeune femme élancée aux cheveux couleur d'argent. Elle portait un plastron vert qui semblait moulé sur elle, une courte jupe de cuir et des jambières assorties à son armure. Dans sa main droite aux doigts délicats, elle tenait la garde d'une épée large dont la pointe était plantée dans le sol, à ses pieds.

Elle savait déjà ce qui allait se passer ; elle connaissait l'issue de la bataille et le sort qui les attendait, Huma et elle. Pourtant, une expression déterminée se lisait sur son visage.

Elle se tourna vers son compagnon, un colosse dont la crinière noire balayait les épaules et dont la moustache dissimulait le pli amer de sa bouche. Huma portait une armure d'argent, un heaume orné d'un plumeau écarlate, et tenait une lancedragon de douze pieds de

long.

Sa pointe était d'argent pur, sa hampe de bois poli. C'était une arme très particulière, forgée par les nains avec le Marteau de Kharas : la seule au monde qui puisse détruire la Reine des Ténèbres et son armée.

Huma fit face à la jeune femme et lui posa une main sur l'épaule, comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle. Elle leva son visage vers lui et sourit.

— Nous la tenons, dit-elle d'une voix basse, apaisante.

— C'est vrai, acquiesça Huma. Elle n'a plus nulle part où aller. Pourtant...

Il n'acheva pas sa phrase. Impossible de mettre le doigt sur ce qui le préoccupait. On aurait dit qu'une force maléfique émanait de l'obélisque, comme si la Reine des Ténèbres avait conduit ses ennemis à cet endroit pour les détruire.

— Ce sera bientôt terminé, soupira la jeune femme.

Le cœur battant à tout rompre, elle dévora Huma des yeux, puis caressa sa joue barbue d'une main tremblante.

— Ce n'est pas trop tôt, grommela son compagnon.

Pourtant, lui aussi se sentait vide à l'intérieur. Il savait ce que signifierait la fin de la campagne pour eux : quelques années de bonheur, suivies par une séparation permanente. Mais tel était le prix à payer pour vaincre la Reine des Ténèbres.

— Tu ne regrettes pas notre décision, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

— Bien sûr que si, répondit Huma d'une voix sourde. Je la regrette chaque fois que je pense à ce que nous aurions pu avoir. Mais nous n'avons pas le choix.

Il se reput de la beauté transparente et illusoire de sa compagne, qui aurait pu être préservée à jamais pour peu qu'ils en payent le prix.

Seulement, ils ne le pouvaient pas.

La gorge serrée, la jeune femme hocha la tête. Elle n'osait pas parler de peur de se mettre à pleurer.

Afin de cacher son chagrin, elle se tourna vers les hommes épuisés qui se tenaient derrière eux.

Des hommes qui n'avaient jamais perdu leur foi en Huma, certains que leur commandant ne les trahirait pas et que, pour le pire ou le meilleur, ce jour-là verrait la fin de la guerre.

— J'aurais voulu...

Elle s'interrompt. Qu'aurait-elle voulu ? Elle connaissait les règles depuis le début. Elle savait ce qu'il lui en coûterait de prendre forme humaine, mais elle n'avait pas réalisé que ce serait aussi douloureux.

Et maintenant, il était trop tard.

Huma lui prit la main et la serra dans les siennes. Il avait tant de

choses à lui dire, pourtant il ne trouvait pas les mots. Au fond de son cœur, il était persuadé d'avoir pris la bonne décision, mais ça ne rendait pas les choses plus faciles pour autant. Il faillit déclarer que le peu de temps passé ensemble valait tous les sacrifices. Mais sa compagne le savait déjà...

Un silence presque irréel enveloppait la vallée et les collines alentour, comme si la nature retenait son souffle. Séparées par une centaine de pas à peine, les deux armées semblaient figées au milieu du nuage de poussière.

La jeune femme disparut, laissant de nouveau place au dragon d'argent. Huma grimpa sur son dos et ajusta la lanière de cuir qui maintenait sa lance en position.

Puis il se pencha et chuchota à l'oreille de sa monture :

— Il faut y aller.

La créature hocha la tête tandis qu'une larme perlait au coin de son œil gauche. Alors, Huma leva la main et la baissa très vite pour donner le signal de l'attaque.

Comme un seul homme, les archers encochèrent une flèche. Une pluie de projectiles meurtriers s'abattit sur les guerriers de l'Armée Noire. Puis les lanciers se mirent en marche, leur bouclier dressé devant eux, la pointe de leur arme brandie vers les soldats de la Reine des Ténèbres.

Un rugissement monta de dizaines de milliers de gorges en même temps. Takhisis, une femme superbe vêtue d'une armure noire et montée sur un étalon de la même couleur, donna à ses hommes le signal de la charge.

Les deux armées entrèrent en collision au milieu de la plaine. Le choc fut violent ; un instant, les soldats de Huma durent reculer, mais ils se reprirent très vite.

Toujours perché au sommet de la colline, leur commandant surveillait le déroulement de la bataille. Il vit des hommes tomber en hurlant de douleur, d'autres mourir avant même de toucher le sol. Quelques-uns s'enfuirent en courant, mais personne ne leur prêta attention. Le sang coula à flots, creusant des ruisselets écarlates dans la plaine poussiéreuse.

Pour le moment, l'armée de Huma avait le dessus. Peu à peu, les défenseurs battirent en retraite. Incapable de supporter la vue de ce massacre, Huma détourna le regard. Mais les cris de douleur et d'agonie résonnaient toujours à ses oreilles, comme le fracas métallique des armes.

Huma n'aimait pas sa position de commandant. Il détestait rester à l'abri pendant que ses hommes se battaient et mouraient dans la plaine. Mais il y était obligé : depuis son perchoir, il pouvait analyser les mouvements des troupes ennemies et donner les ordres appropriés

pour y répondre. Derrière lui, les Chevaliers Solamniques – le fleuron de son armée – attendaient ses ordres pour passer à l'attaque.

La victoire aurait dû être rapide et facile. Durant tout l'été, Huma avait poursuivi et massacré les forces de la Reine des Ténèbres, jusqu'à ce qu'elles ne comptent plus que quelques milliers d'hommes et se retrouvent acculées au pied de l'obélisque noire.

Takhisis avait essayé de riposter par la magie. À plusieurs reprises, ses mages avaient créé des illusions pour effrayer les soldats de Huma. Mais leur commandant ne s'y était pas laissé prendre.

Pendant que ses hommes tournaient les talons, et s'enfuyaient, en proie à la panique, il avait chargé les créatures de cauchemar. Il leur était passé au travers. Une fois les mages ennemis tués, les illusions s'étaient évanouies d'elles-mêmes.

À présent, Huma regardait ses hommes tailler en pièces les survivants de l'Armée Noire, les repoussant dans l'ombre de l'obélisque.

Soudain, un éclair déchira le ciel d'un bleu limpide. De gros nuages gris bouillonnèrent, parcourus de zébrures jaune et orange. La foudre frappa le sommet de la tour noire, qui brilla de l'intérieur.

Un tourbillon enveloppa l'obélisque, faisant claquer les drapeaux de l'Armée Noire et les tuniques de ses magiciens, tandis que le grondement du tonnerre faisait vibrer le sol sous les pieds des guerriers.

Une formation de soldats en armure noire, brandissant des épées larges, apparut au pied de la tour. Sans se soucier de la tempête, elle chargea les forces de Huma et les massacra, les forçant à battre en retraite.

Sur le champ de bataille, les soldats qui avaient été tués parurent s'éveiller d'un long sommeil. Couverts de sang, titubant sur leurs jambes, ils se redressèrent et passèrent à l'attaque, tandis que les hommes de Huma poussaient des cris d'angoisse et d'horreur mêlées.

Huma n'y tint plus. Il baissa sa lance ; le dragon bondit en avant, tandis que derrière eux les chevaliers éperonnaient leurs montures et galopèrent vers les forces ennemies fraîchement apparues.

II

Au cœur de la bataille, Huma sauta à terre et planta sa lance dans le sol, déterminé à ne pas reculer au-delà de ce point. Puis il dégaina son épée et attendit que les soldats noirs arrivent au contact.

Le dragon disparut. À la droite de Huma, la jeune femme aux cheveux argentés tira son arme et la brandit vers le ciel. Puis, un

sourire aux lèvres – comme si elle savait quelque chose que les autres ignoraient – elle se prépara à affronter leurs ennemis.

Huma fut submergé par son amour pour elle. Elle l'avait soutenu dans les pires moments, sans jamais se décourager quand il semblait que l'Armée Noire aurait le dessus. Elle l'avait bercé quand, rongé par la culpabilité, il se reprochait d'avoir mené autant de braves à leur mort. Et c'était avec elle qu'il avait fêté chacune de ses victoires.

Autour d'eux, le temps parut ralentir. Les soldats noirs formèrent une ligne pareille à un mur d'acier et avancèrent lentement. L'un d'eux voulut abattre son épée sur la tête de Huma ; celui-ci para le coup, désarma son adversaire et, posant un pied sur son arme, lui plongea sa lame dans le ventre. Il sentit le métal de l'armure céder, et la pointe d'acier s'enfoncer dans la chair du soldat.

L'homme poussa un hurlement de douleur et porta les mains à son estomac pour empêcher ses entrailles de se répandre sur le sol. Il tomba à genoux ; ses yeux roulèrent dans ses orbites, et il s'effondra à plat ventre.

Comme si sa mort avait donné le signal d'une nouvelle bataille, les soldats noirs bondirent en avant pour engager le combat avec les troupes de Huma. De nouveau, des cris et des jurons se mêlèrent au fracas assourdissant des armes.

À grands coups de moulینets, Huma se fraya un chemin parmi les troupes ennemies, la jeune femme aux cheveux argentés sur les talons. Un colosse à l'épée dégoulinante de sang voulut lui porter un coup de taille ; Huma esquiva et lui abattit son arme sur le poignet.

La main tranchée, le soldat lui jeta un regard incrédule avant de s'évanouir. Alors qu'il heurtait le sol, son heaume roula de sa tête, révélant un visage si juvénile que le cœur de son adversaire se serra. C'était à peine si l'ombre d'un duvet ornait sa lèvre supérieure.

La bataille continuait à faire rage. Les hommes de Huma reprenaient peu à peu le dessus, repoussant l'ennemi vers l'ombre de l'obélisque. Alors, le tonnerre gronda à nouveau, et les morts se relevèrent une deuxième fois.

Huma sentit son cœur se serrer. Si la Reine des Ténèbres pouvait invoquer des zombies selon son bon vouloir, chaque assaut viendrait renforcer son armée jusqu'à ce que tous les attaquants se soient fait tailler en pièces. La situation était critique.

Les morts-vivants se jetèrent à l'attaque, faisant voler têtes et membres sur leur passage avec le détachement de bûcherons élaguant un chemin de forêt. Bientôt, le sol fut couvert de sang et de cervelle.

Huma vit son armée se désintégrer autour de lui. Son armure était couverte de liquide poisseux, sa chemise trempée de sueur sous son plastron, et il pataugeait jusqu'aux chevilles dans une mare de sang.

Mais il n'était pas question de battre en retraite et d'accorder à la

Reine des Ténèbres la victoire finale. Trop d'hommes lui avaient fait confiance, mourant pour assurer que Krynn ne tomberait pas sous le joug de Takhisis.

Malgré toute sa détermination, Huma fut forcé de reculer face aux guerriers ennemis, tandis que des centaines de ses propres soldats venaient s'ajouter aux montagnes de cadavres.

Lorsqu'il se retrouva adossé à sa lancedragon, il sut que son heure était proche. Il ne pouvait plus que vaincre ou mourir, s'il ne voulait pas trahir tous ceux qui avaient cru en lui et qui s'étaient sacrifiés pour sa cause.

Les bras tremblants de fatigue, il brandit son épée pour affronter les deux soldats qui avançaient vers lui. Du coin de l'œil, il vit qu'un troisième allait prendre sa compagne à revers. Il plongea entre eux, et la lame ennemie s'enfonça dans son épaule. Un flot de sang s'échappa de la blessure, tandis qu'une douleur fulgurante le traversait de la tête aux pieds.

Huma se cramponna à sort épée ; rassemblant toutes ses forces, il porta un coup de taille à son adversaire. Tandis qu'il tirait pour dégager son arme des plaques métalliques dans lesquelles elle s'était coincée, il tituba et perdit l'équilibre.

À genoux, il vit le soldat noir lever son épée pour lui trancher la tête. Il se jeta à plat ventre et roula sur lui-même pour échapper au coup fatal. Malgré lui, un cri de douleur s'échappa de ses lèvres quand son épaule heurta le sol.

Allongé sur le dos, Huma leva son épée pour transpercer le ventre de son adversaire, qui tomba lourdement, l'arme fichée dans son estomac. L'homme grimaça, un filet de sang coulant au coin de ses lèvres, puis s'immobilisa sans un cri.

Huma vit une main se tendre vers lui. La jeune femme avait ôté son heaume afin qu'il puisse voir son visage. Elle l'aida à se relever ; il tendit une main vers la lancedragon et s'y accrocha pour ne pas tomber à nouveau.

Autour de lui, les survivants de son armée étaient en train de succomber. Ils lui avaient fait une confiance aveugle, et il les avait menés à leur perte. Bien que la nausée menaçât de le submerger à la vue de ce carnage, Huma ne pouvait plus faire marche arrière.

À l'horizon, le soleil couchant projetait une lueur sanglante sur le champ de bataille. De petits groupes de soldats se battaient encore au pied de l'obélisque, mais il semblait clair que les forces ennemies allaient avoir raison d'eux.

Pourtant, ils continuaient à se crier des encouragements, comme si Huma pouvait encore les mener à la victoire. À moins qu'ils estiment n'avoir pas donné le meilleur d'eux-mêmes ; ou qu'ils pensent mériter de perdre pour avoir failli à leur commandant.

La frustration et la rage firent monter le rouge aux joues de Huma. Tout était sa faute. S'il avait été plus fort et plus intelligent, son armée aurait gagné. La honte le galvanisa ; oubliant la douleur, il se redressa de toute sa hauteur et se tourna vers l'obélisque.

C'était une tour noire et maléfique, dont le sommet projetait une lueur dorée. À son pied, la Reine des Ténèbres contemplait le champ de bataille. Elle avait coincé son heaume sous son bras et affichait une grimace de triomphe.

Huma ne supportait pas l'idée d'avoir sacrifié pour rien les braves qui le suivaient depuis des mois. Désespéré, il saisit sa lancedragon et la projeta de toutes ses forces en direction de l'obélisque, comme pour défier la Reine des Ténèbres une dernière fois.

Emporté par son élan, Huma tomba à genoux. Quand il releva la tête, il vit que la lance s'était plantée dans la tour noire, au-dessus de la tête de Takhisis. Ce n'était pas une arme ordinaire : forgée par le Marteau de Kharas pour tuer des dragons, elle avait un pouvoir surnaturel qui se retournait maintenant contre l'obélisque.

Le cœur de Huma fit un bond dans sa poitrine quand il vit que la lueur dorée s'était éteinte. Puis le sol trembla, comme si la tour, semblable à un animal sauvage, essayait de se débarrasser de la lance plantée dans son flanc.

Des fissures s'élargirent en étoile autour du point d'impact, et de leurs profondeurs jaillit une lumière bleue très pure. Tandis qu'elles gagnaient le sommet de la tour, la Reine des Ténèbres écarquilla les yeux et poussa un hurlement.

— Non ! Non ! C'est trop tard !

Mais déjà, la source de son pouvoir se fendillait ; des morceaux d'obsidienne commençaient à pleuvoir autour d'elle. Avec un grondement démoniaque, le sommet de l'obélisque s'effondra.

Huma se releva à grand-peine. Il avait perdu beaucoup de sang, et la tête lui tournait. Mais il lutta pour ne pas s'évanouir.

La Reine des Ténèbres éperonna sa monture. Quand elle fut à une distance suffisante, elle agita les mains en prononçant des paroles qui se perdirent dans le vacarme. Une boule de flammes se matérialisa devant elle et fusa vers la lancedragon, puis explosa en projetant des étincelles.

Un instant, Takhisis crut avoir détruit l'arme de Huma. Mais quand la lueur se dissipa, cette dernière était toujours plantée dans la tour d'obsidienne comme une flèche dans le cœur d'un guerrier.

Bravant les éboulis, la Reine des Ténèbres revint vers l'obélisque et voulut saisir la lancedragon. Comme l'arme était trop haute, elle se dressa sur le dos de son cheval, mais ses mains ne pouvaient toujours pas l'atteindre.

Takhisis poussa un cri de frustration et sauta. Un instant, ses doigts

se refermèrent sur la hampe de la lance, puis elle lâcha prise et alla s'écraser sur le sol.

Paniqué, son étalon s'enfuit en piétinant les cadavres qui jonchaient le champ de bataille. Takhisis se releva en observant ses mains d'un air horrifié, comme si elles étaient brûlées jusqu'à l'os. Puis, jetant vers Huma un regard rempli de haine, elle s'adossa à la tour pour absorber les derniers vestiges de pouvoir.

Un instant, le sol cessa de vibrer, et la lumière bleue vacilla. La Reine des Ténèbres crut avoir gagné.

Mais l'obélisque vibra puis explosa.

Le souffle de la détonation projeta Huma à terre. Quand la pluie d'obsidienne cessa, il leva la tête. Dans le ciel, les nuages se dissipaient, révélant un millier d'étoiles. Takhisis semblait avoir disparu en même temps que sa tour : la source de son pouvoir détruite, elle avait été bannie dans son plan d'origine.

Aidé par sa compagne, Huma s'assit sur le sol. À l'endroit où s'était dressée la tour noire, il ne restait plus qu'un cratère fumant. Les cadavres de ses hommes jonchaient le sol, mais ceux de Takhisis, vivants ou morts, s'étaient volatilisés en même temps que leur maîtresse.

Huma ne pouvait plus remuer. Ses mains, et ses pieds étaient gelés, comme s'il avait passé la journée à marcher dans la neige. Chaque inspiration lui brûlait les poumons.

Les yeux remplis de larmes, la jeune femme pressa la tête de Huma contre sa poitrine.

— Nous avons gagné, souffla-t-il, incrédule.

— Oui, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait rauque. Grâce à toi. (Elle eut un faible sourire.) Tes hommes avaient raison de te faire confiance.

Huma voulut hocher la tête, mais il n'en avait pas la force. Des taches noires dansaient devant ses yeux, et il ne voyait plus ce qui se passait autour de lui.

— Comment... vont mes hommes ? demanda-t-il avec difficulté.

Sa compagne balaya le champ de bataille du regard. Les femmes des soldats avaient allumé des feux de camp et erraient silencieusement entre les cadavres, à la recherche de leurs époux.

— Bien, mentit-elle. Beaucoup ont survécu.

En réalité, la plupart des soldats avaient péri dans l'explosion de l'obélisque, mais elle se refusait à le lui dire. Dans ses bras, Huma se détendit.

— Tant mieux. Maintenant que c'est terminé... je vais enfin pouvoir dormir, soupira-t-il. Je suis si fatigué...

La jeune femme voulait le supplier de ne pas s'abandonner si facilement à la mort. Mais elle savait que ça n'aurait servi à rien. Pour

la première fois depuis qu'elle le connaissait, Huma semblait en paix.

Un frisson le parcourut des pieds à la tête. La jeune femme comprit qu'il était mort. Elle l'allongea avec douceur et se leva pour récupérer la lancedragon : elle voulait s'en servir pour marquer sa tombe.

Un long moment, elle se tint debout au-dessus de lui. Quel sacrifice ils avaient dû consentir ! Ils auraient pu se marier et vivre ensemble quelques années de bonheur, mais le reste du monde aurait payé un prix bien trop élevé. Alors, ils avaient renoncé à leur avenir pour celui de Kryn.

La vue de la jeune femme se brouilla. Avant qu'elle ne s'abandonne aux larmes, sa silhouette ondula. Quand les derniers survivants de l'armée de Huma découvrirent enfin son cadavre, il gisait aux pieds d'un dragon d'argent fidèle par-delà la mort.

LES SONGES DE TANIS DEMI-ELFE

ANNE-VIRGINIE TARALL

Note au lecteur :

Jugeant sans doute que je n'ai pas assez de travail sur les bras, Astinus m'a récemment chargé de trier une montagne de livres et de parchemins oubliés dans une salle de la Grande Bibliothèque de Palanthas. Quand j'ai découvert ce manuscrit, dans un état pitoyable, certaines pages étaient déchirées, ou roussies par le feu, et les vers avaient attaqué les autres. Intéressé par ce récit, j'ai résolu de le restaurer. Au lecteur de décider si mes efforts furent couronnés de succès ! Cette légende m'était inconnue jusque-là. Pour l'heure, je ne saurais lui accorder aucun crédit. C'est une histoire parmi d'autres et notre bibliothèque en contient à foison. Certaines sont vraies et d'autres pas.

Je présente celle-ci au public avec l'espoir que quelqu'un, en Ansalonie, viendra confirmer ou infirmer ce qu'elle avance. Dans tous les cas, je continuerai d'être fasciné par les horizons qu'elle nous ouvre.

*Bertrem,
Membre de l'Ordre des Esthètes
Palanthas.*

I

— Salut, Tanis ! lança Flint Forgefeu.

Le demi-elfe sursauta. Voilà des années qu'il n'avait pas entendu cette voix. Il pivota et, incrédule, se retrouva face à son plus vieil ami.

Impossible ! Flint a rendu son dernier soupir dans mes bras bien avant la fin de la guerre !

Pourtant, c'était le vieux nain. L'émotion étreignit le demi-elfe. Il sentit des larmes de joie lui brouiller la vue. Incapable d'émettre un son, tant sa gorge était nouée, il ouvrit la bouche et la referma.

Flint ne sembla pas remarquer la tempête émotionnelle qui faisait rage en Tanis. Le plus naturellement du monde, comme s'ils n'avaient pas été séparés par davantage que l'espace et le temps, il continua :

— Je suis heureux de te revoir. Nous allons enfin pouvoir discuter sans qu'un jeune mage présomptueux et fouineur ne tende sa vilaine oreille dorée. Ou que son crétin de jumeau nous regarde avec son air de chien battu pour que nous ne soyons plus si méfiants à l'égard de son frère. Ou qu'un imbécile de kender nous fasse les poches. Ou qu'un fichu chevalier nous fourre dans une situation impossible pour une belle barbare en détresse. Ou...

— Flint..., souffla Tanis, qui ne parvenait pas à surmonter le choc provoqué par l'apparition de son ami.

Le nain fronça les sourcils.

— Tu es sûr que tout va bien, mon garçon ? Tu as l'air un peu pâle...

Tanis le rassurant d'un geste, il continua :

— Où en étais-je ?... Ah, oui !... Je dois te montrer quelque chose. Ne t'en fais pas, nous n'irons pas très loin. Ce sera une petite ballade, comme au bon vieux temps. Et puis, c'est une tâche pour les Compagnons !

Il se mit en route, jetant un regard au demi-elfe par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il le suivait. En soupirant, Tanis lui emboîta le pas.

Comme au bon vieux temps... Ça doit vouloir dire que les ennuis ne sont pas loin...

Oui, mais il devait s'avouer que leur vie d'aventure lui manquait.

Ils traversèrent une forêt qui rappela étrangement à Tanis le Bois des Ombres. Cette pensée fit ruisseler une sueur glacée le long de sa colonne vertébrale : il se rappelait trop bien ce qui s'était passé la première et dernière fois où il avait mis les pieds en ces lieux.

Il frissonna.

Flint et lui étant parvenus à la lisière des arbres, il oublia ses préoccupations. Le nain lui indiqua de ne pas faire de bruit et de s'accroupir à ses côtés.

— Maintenant, regarde ! Tu vois ce puits ? On dit qu'il conduit à l'Équilibre entre le Bien et le Mal, celui qui devrait exister en chaque homme, même s'il est parfois difficile de le trouver...

Ces quelques mots semblèrent le plonger dans des abîmes de réflexions, comme s'il en avait trop dit. Il chassa ses doutes d'un haussement d'épaules.

— L'armée des Ténèbres resserre les rangs. Elle travaille dans l'ombre alors que beaucoup de héros se reposent sur leurs lauriers. Or, l'Équilibre est fragile. Comme une goutte de bière peut faire déborder une chope, une personne ou une chose des plus insignifiantes risquent de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le monde conserve son apparence ou sombre dans des ténèbres sans fin. Cela dépend de qui trouve quoi – ou qui – en premier.

Tanis écoutait les paroles énigmatiques du nain..., mais il ne voyait pas de puits.

Ce qu'il vit, ce fut une très jeune fille, presque une enfant, que des galopins de son âge poursuivaient en lui jetant des pommes blettes et en l'accablant d'injures. Il aurait voulu intervenir. Hélas, il s'aperçut qu'il ne pouvait ni se lever ni parler.

La fille arriva à sa hauteur, ses cheveux fauves flottant au vent telle une bannière. Elle s'arrêta, jetant des coups d'œil furtifs autour d'elle. Puis son regard brillant de larmes croisa celui du demi-elfe.

Elle sourit.

Interdit, Tanis se tourna vers son ami. Il avait déjà vu ce regard immense et sombre sur un autre visage...

Mais Flint avait disparu.

Tanis Demi-Elfe s'éveilla en sursaut, désorienté.

Il fut surpris de constater qu'il était dans son lit. À ses côtés, Laurana dormait paisiblement. Inspirant l'air frais de la nuit à pleins poumons et veillant à expirer lentement, Tanis tenta de calmer son cœur emballé.

Ce n'était qu'un rêve...

Non. Ce n'était pas seulement un rêve !

Il revécut les instants qu'il venait de partager avec son vieil ami. Le souvenir du regard de la jeune fille le hantait.

Il vit les contours de son visage aux traits délicats devenir plus durs et exprimer une sensualité animale. Ses longs cheveux roux furent remplacés par de courtes boucles noires...

Kitiara !... Je devrais pourtant le savoir : dès que l'Équilibre de Krynn est menacé, cela me ramène toujours à elle.

Si ce n'était pas un rêve, il fallait agir. Et vite !
Flint a dit que c'était une tâche pour les Compagnons...
Il devait aller voir Caramon.

II

Les traces des destructions des draconiens avaient disparu depuis longtemps sous une végétation luxuriante.

Solace, la ville construite dans les arbres, avait repris son aspect accueillant d'antan.

Tanis jeta un regard au paysage avant d'emboîter le pas à sa femme, qui descendait déjà vers la vallée.

À son réveil, la jeune elfe avait dardé sur son époux un regard vert comme les feuilles après la pluie. Mi-étonnée, mi-résignée, elle avait déclaré :

— Flint m'a dit qu'une tâche nouvelle attendait les Compagnons et qu'il fallait que je te suive. Bien... Où allons-nous ?

À peine eurent-ils posé un pied sur le sentier qu'un son monta de derrière un fourré.

La première surprise passée, Tanis lança un regard amusé à sa femme.

— Tasslehoff Racle-Pieds ! cria-t-il. Cesse ces enfantillages et montre-toi !

— Si vous aviez pu voir vos têtes ! dit le kender en sortant de sa cachette.

Il se jeta sur le demi-elfe pour le serrer dans ses bras, puis se tourna vers Laurana et la salua un peu plus cérémonieusement.

— Ce vieux râleur de nain m'a *ordonné* de venir à Solace. (Il paraissait offensé mais des larmes embuaient son regard et il renifla bruyamment.) Il était avec Fizban.

Soudain joyeux, il se tourna vers Tanis et continua :

— Chouette ! Il paraît que tu vas de nouveau nous mener à l'aventure. Je vois ça d'ici. Si c'est une mission pour nous, il y aura des dragons, des serviteurs des Ténèbres, des mages noirs, des draconiens, des...

— Tass ! Nous ne savons même pas encore de quoi il s'agit..., commença Tanis.

Le kender ne semblait pas prêt à s'arrêter en si bon chemin.

Son regard vert lançant des éclairs, Laurana profita du moment où Tass reprenait son souffle pour ajouter une ligne à son énumération :

— Et, pire que tout, un kender !

Tass leva vers elle des yeux innocents.

— Ben quoi ? C'est ça l'aventure...

Tika essuyait une table de l'*Auberge du Dernier Refuge* quand Tanis, Laurana et Tass entrèrent.

Elle les accueillit avec un grand sourire.

Les deux femmes s'embrassèrent. L'elfe serra la jolie rousse dans ses bras et le kender réclama à son tour cet honneur.

— Vous voilà enfin ! Nous vous attendions plus tôt.

Tanis se laissa tomber sur une chaise.

— Ne me dis pas...

— Que Flint nous a prévenus de votre arrivée ? Bien sûr que si ! dit Caramon, qui revenait de la cuisine.

Tous le saluèrent. Après une bourrade amicale au demi-elfe, le géant continua :

— Alors, Tanis, que faisons-nous ? Toi seul connais les détails. Flint a été très clair à ce sujet.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, souffla l'elfe. (D'une voix plus forte, il ajouta :) En chemin, Laurana et moi avons comparé nos rêves. Peut-être devrions-nous commencer par là.

— Oui, dit Tika, mais personne ne peut réfléchir le ventre creux. Celui du kender fait trop de raffut. Je serais incapable de me concentrer...

Il était si agréable de se retrouver après aussi longtemps.

Chacun eut une pensée pour ceux qui ne passeraient plus jamais la porte de l'auberge et ne seraient pas au rendez-vous pour partager un repas, une conversation, des rires, une dispute... ou une aventure.

Ils se laissèrent aller à évoquer quelques souvenirs.

Quand la nourriture eut disparu comme par enchantement, ils se racontèrent leurs rêves.

Tous se ressemblaient : seul dans tous les cas – sauf dans le songe de Tass – Flint avait déclaré qu'ils devaient se rendre sans tarder à l'*Auberge du Dernier Refuge*, d'où Tanis, reprenant la tête de la petite troupe, les conduirait jusqu'à l'objet de leur quête.

Seul le demi-elfe avait eu droit à un discours différent.

Il leur répéta ce que le nain lui avait confié à propos du puits, des forces des Ténèbres et de l'Équilibre à nouveau menacé. Mais quand ils eurent tourné et retourné en tous sens les paroles de Flint, l'énigme resta entière.

— Tanis, je crois que tu devrais leur parler de la jeune fille, dit doucement Laurana.

Ses yeux verts étaient deux lacs de sérénité. Convaincue de la force de leur amour, elle avait depuis longtemps oublié ses doutes et ses peurs.

Les dieux savaient que chacun d'eux avait fait sa part de bêtises pendant la guerre et durant les années suivantes.

Personne n'est parfait, pas même les Héros de la Lance !

Tous regardaient Tanis, mais aucun ne dit mot. Il soupira.

Ils ont une telle confiance en moi ! Dans quoi vais-je encore les entraîner ?...

— Oui, tu as raison, dit-il enfin à sa femme.

Un instant, son regard se fit lointain. Puis il prit de nouveau la parole :

— Flint me montrait un *puits*, mais je ne voyais qu'une *jeune fille* aux cheveux de flammes. Elle était poursuivie par une bande de gamins de son âge qui l'insultaient et lui jetaient des fruits pourris.

Sa voix faiblit ; il s'éclaircit la gorge. Cela lui rappelait trop sa propre enfance parmi les elfes...

La main chaude de Laurana se referma sur ses doigts glacés, les serrant doucement.

Il se tourna vers elle et lui sourit avec tendresse.

— J'ai voulu intervenir, mais une force m'en a empêché. Quand sa course l'a amenée en face de l'endroit où Flint et moi étions accroupis, la jeune fille s'est arrêtée. C'était comme si elle avait senti notre... *ma* présence. Elle m'a regardé et elle m'a souri à travers ses larmes...

Il s'interrompit encore.

Répondant à l'appel d'un ami mort depuis quinze ans, tous ses amis attendaient que le demi-elfe décide une fois encore de leur sort. Tanis n'avait jamais désiré ce genre de responsabilité. Il n'était qu'un bâtard – un demi quelque chose – mais il n'avait pas le droit de les décevoir.

Il prit une profonde inspiration. La main de sa femme posée sur la sienne, il trouva la force de continuer :

— Son visage était très différent, avec des traits d'une délicatesse presque elfique, mais ses yeux... Ses yeux étaient ceux de Kitiara ! Ils étaient à la fois semblables et subtilement *autres*...

— Kit ! lâcha Caramon. Elle est comme le vent et un ciel plombé : son apparition annonce toujours la tempête. Pourtant, je me souviens d'un temps où elle était comme la brise : vive et rafraîchissante.

Tanis n'avoua pas qu'il s'était fait le même genre de réflexion.

Chaque apparition de la sœur du colosse avait été le signe avant-coureur d'un désastre. Rien d'étonnant au fait que son nom évoque pour eux le trouble et le malheur. Sans parler de l'Armée des Ténèbres, qu'elle avait rejointe...

— Il ne s'agissait pas de Kit, Caramon. Il n'y avait ni noirceur ni dureté dans le regard de cette fille.

— Mais quel rapport entre elle et la mission que Flint nous a confiée ? demanda Tika. Tu as dit toi-même que ce n'était pas elle que le nain voulait que tu voies.

— C'est exact, répondit Tanis. Peut-être n'y a-t-il aucun rapport...

Laurana les regarda tous à tour de rôle.

— Je ne suis pas d'accord. Il y en a sûrement un ! Je le sens...

Ils parlèrent encore un moment.

Aucun n'ayant les idées claires à la fin d'une telle journée, ils allèrent prendre un peu de repos.

III

— Salut à toi, Tanis ! Je t'attendais...

Le Chevalier Solamnique apparut derrière l'elfe, semblant surgir de nulle part. Son armure brillait d'une lueur qu'elle ne *refléétait* pas, et sur sa poitrine étincelait l'étoile de diamants offerte par une fière princesse elfe du Silvanesti.

À son flanc pendait l'épée de ses ancêtres.

Malgré sa récente rencontre avec Flint, Tanis n'était pas préparé à revoir un autre Compagnon mort au service du Bien pendant la Guerre de la Lance.

Et surtout pas Sturm de Lumlane.

Les paroles de Raistlin lui traversèrent l'esprit :

« *Certains d'entre nous ne se reverront plus en ce monde...* »

Une fois encore, l'émotion lui fit monter aux yeux des larmes de joie. Car de son vivant, jamais le chevalier n'avait eu une mine si sereine.

— Salut à toi, Sturm !

Ils se donnèrent l'accolade. Le chevalier sourit.

— Les prédictions diaboliques de ce fou de mage ne nous concernaient donc pas... Tu m'en vois très heureux. (Le regard de Sturm se fit plus grave.) Une fois encore, nous voilà réunis... Les dieux m'en sont témoins, j'aurais préféré que ce soit en une occasion plus paisible... (Il soupira.) Te souviens-tu, Tanis, du Cerf Blanc que nous avons jadis suivi ?

— *Tu l'as suivi.* Nous, c'est *toi* que nous suivions. (Le demi-elfe eut un sourire chagrin.) Et si mes souvenirs sont bons, vous nous avez guidés jusqu'au Bois des Ombres...

— C'est exact. Mais aucun de nous, malgré les jérémiades de certains, n'a eu à s'en plaindre vraiment.

Sturm avait dans le regard une lueur amusée que Tanis ne lui connaissait pas. Quand le Cerf Blanc lui était apparu, alors que tous les autres parlaient d'hallucinations consécutives à la blessure qu'il venait de recevoir, seul le demi-elfe avait fait confiance au jeune chevalier.

Étrange comme certains souvenirs pénibles peuvent devenir heureux avec le temps, pensa Tanis.

— Bien..., dit Sturm. Il est temps que je t'emmène là où je le dois.

D'un geste, le chevalier invita le demi-elfe à marcher à ses côtés.

Ils arrivèrent en vue d'un puits. Sturm s'en approcha. Aussitôt imité par Tanis, il regarda dans les profondeurs sombres et humides.

— Les Ténèbres cherchent une nouvelle porte donnant sur notre monde. Takhisis aurait trouvé un moyen sûr de revenir parmi les mortels... Il faut l'en empêcher ! Mais ce que vous devez chercher n'est ni une relique sacrée ni une arme...

Tanis se redressa pour faire face à son ami. Un mouvement, sur sa gauche, lui fit tourner la tête. La jeune fille aux cheveux roux et aux yeux sombres le regardait, un sourire timide sur les lèvres. Le cœur du demi-elfe se serra. Il se tourna vers son ami, une question dans le regard.

— Cherche la réponse dans ton cœur, Tanis, dit Sturm, ses yeux embués de larmes plongeant dans ceux du demi-elfe. Adieu, mon ami. Mon frère... Je sais que nous nous reverrons. (Ils se donnèrent de nouveau l'accolade.) Une chose encore : demain, Caramon, Tass et toi prendrez la route la plus courte vers Haven. Et, Tanis... tu seras guidé...

Au matin, Tanis raconta son rêve aux Compagnons.

Aucun n'avait eu de « visiteur » nocturne. Même s'ils auraient aimé revoir le chevalier, ils n'éprouvèrent aucune jalousie envers le demi-elfe.

De tous, il était celui qui avait eu le plus de mal à accepter la mort de Sturm, dont il se sentait responsable pour la simple raison qu'il était absent.

C'était une bonne chose qu'il ait pu voir à quel point le chevalier était en paix avec le monde (et avec lui-même) et lui faire ses adieux.

Après le récit de Tanis, tous s'accordèrent sur une analyse : si les dieux avaient pris la peine de leur envoyer des messagers – deux de leurs plus chers amis ! – il fallait suivre au plus vite leurs directives.

Un point ne plaisait pas aux femmes, qui le clamèrent haut et fort. Elles voulaient être du voyage !

Elles avaient combattu de nombreuses fois aux côtés de leurs compagnons masculins, partageant leurs aventures et les dangers qu'ils avaient bravés. Pas question d'être écartées à cause de leur sexe.

— Qui vous a dit que c'était pour ça ?

Tanis ne comprenait pas comment elles pouvaient imaginer une chose pareille.

— Je crois simplement que certains d'entre nous doivent rester pour veiller sur ce que nous laissons derrière nous, continua-t-il. Nous ne saurions être trop prudents, surtout si les Ténèbres nous menacent...

Un peu plus tard, Tanis, Tass et Caramon firent leurs adieux à

Laurana et à Tika.

Elles n'étaient pas vraiment heureuses, mais les paroles du demi-elfe les avaient ramenées à la raison... et à des considérations toutes maternelles.

IV

Ils prirent la route la plus directe menant à Haven, un itinéraire qui passait très près du Bois des Ombres.

C'était ainsi dans mon rêve avec Flint... Et Sturm et moi avons évoqué le guide surnaturel qui nous y a conduits il y a quinze ans, pensa Tanis. *Cela ne peut pas être un hasard !*

— Irons-nous jusqu'à Haven ? demanda Caramon.

Le demi-elfe haussa les épaules.

— Qui sait ? Sturm m'a dit que nous serions guidés...

À cet instant, la forme fantomatique d'un Chevalier Solamnique en armure apparut au détour du chemin.

— Sturm ! s'exclama Tanis.

Tass et Caramon, qui déjà avait porté la main à son épée, le regardèrent comme s'il venait de lui pousser des ailes. Le colosse sonda aussitôt les bois, mais il ne vit rien ; un coup d'œil en direction du kender lui apprit que celui-ci, dont la vue était pourtant perçante, n'avait pas plus de succès que lui.

Mais ni l'un ni l'autre ne douta de ce que Tanis voyait.

Le Chevalier Solamnique fit un signe de bienvenue à son ami et, sans un mot, lui enjoignit de le suivre.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu serais mon guide ? Je suis sûr que tu le savais... Les dieux devaient se douter que je te suivrais plus volontiers que quiconque d'autre...

Sans hésitation, Tanis emboîta le pas à Sturm, le guerrier et le kender sur leurs talons.

Nul ne souffla mot. Pourtant, tous savaient que leurs pas les rapprochaient de la forêt maudite.

Ils avaient quitté le chemin et s'étaient enfoncés au cœur des arbres quand, au centre d'une clairière, ils découvrirent... un puits.

Le demi-elfe signala à ses compagnons que Sturm avait disparu.

— Et maintenant, Tanis, que faisons-nous ? demanda Caramon avec des coups d'œil inquiets autour de lui.

Le kender se pencha par-dessus la margelle au risque de tomber.

— Je suppose qu'il faudra descendre au fond du puits, répondit l'elfe. Flint dit qu'il conduit à l'Équilibre entre le Bien et le Mal.

— Oui, mais comment faire ? Nous n'avons pas de corde assez

longue, ni de...

— C'est facile, claironna Tass de sa voix aiguë. Il suffit de descendre l'échelle qu'on aperçoit juste au-dessus de la ligne d'ombre.

Joignant le geste à la parole, il tendit un doigt dans la direction voulue. Tout son corps aurait probablement suivi le même chemin si Caramon ne l'avait pas retenu par le col de sa veste.

— Tiens-toi tranquille, veux-tu ? siffla le colosse en le reposant sur la terre ferme. Tanis, je descendrai le premier.

— Non, il vaut mieux que ce soit moi. Tass peut se faufiler à peu près partout... Même si je n'ai pas ta carrure, je peux juger de la place qu'il faut à un homme pour passer...

Ils commencèrent la descente vertigineuse qui les conduirait les dieux seuls savaient où.

Cette maudite échelle doit mener directement au centre de la terre.

Tous les muscles douloureux, la sueur lui coulant dans les yeux, Tanis remercia silencieusement les dieux qu'il n'y ait pas de lumière. Il n'avait aucune envie de savoir à quelle distance de la surface ils se promenaient.

Dominant le bruit de sa propre respiration et les battements de son cœur, il entendait ses compagnons haleter au-dessus de lui.

Je crois que je me suis ramolli...

Perdu dans ses pensées, il s'étonna de ne plus trouver de barreau sous son pied droit. Instinctivement, il le ramena à la même hauteur que l'autre.

— Restez où vous êtes ! L'échelle s'arrête là. Je vais essayer de voir si on la retrouve plus bas.

Lentement, il descendit à la seule force des bras, se demandant ce qu'il ferait s'il ne trouvait plus de prise.

Après un temps qui lui parut infiniment long, il toucha une surface plane.

Il se laissa tomber souplement. Quand il atterrit, le bruit de ses bottes se répercuta sur les parois.

— Tanis ! Tu vas bien ? demanda le kender de sa voix stridente.

— Oui... Ne bouge pas avant que je te le dise.

Tout en répondant à la question de son ami, le demi-elfe commença à sonder le terrain.

Pas de trous.

Il s'écarta pour laisser ses amis le rejoindre.

— C'est bon, continuez doucement, nous avons atteint le fond. Attention, Tass, le dernier barreau est très loin du sol !

— Il fait si sombre ici que nous pourrions aussi bien être aveugles ! souffla Caramon.

Tanis pensa qu'il n'avait pas tort. Contraint de maintenir le moral de ses « troupes » au plus haut, il se contenta de dire :

— Sturm ne nous aurait pas conduits dans un cul-de-sac. Il doit y avoir une ouverture quelque part... Caramon, tu prends vers la gauche et moi vers la droite.

— Par ici ! cria Tass. Il y a un trou et je vois de la lumière.

Impossible, pensa Tanis.

Et pourtant, c'était vrai. Ils avancèrent vers une étrange lueur verte.

— Ça vient des parois ! s'écria Caramon.

— Des champignons phosphorescents... Flint m'a parlé de leur existence. À l'époque, je n'avais jamais quitté Qualinost...

V

Ils allaient s'arrêter pour manger et souffler un peu quand Tanis s'aperçut de la disparition de Tass.

Caramon et lui échangèrent un regard qui en disait long. Combien de fois le kender les avait-il mis dans des situations inimaginables parce qu'il n'avait pas pu s'empêcher de céder à sa curiosité ?

Pour l'heure, ils ne pouvaient rien faire, sinon revenir sur leurs pas. Par bonheur, s'il faisait de nombreux coudes, le tunnel n'avait aucun embranchement.

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé quand, inquiet de ne plus entendre les pas de Caramon, Tanis se retourna et s'aperçut qu'il était seul.

Ce n'est pas possible ! D'abord le kender et maintenant l'humain...

Il appela son ami, refit un bout de chemin en sens inverse, mais ne trouva aucune trace du colosse.

Caramon aurait pu s'être volatilisé...

Tass avait découvert une fissure juste assez large pour qu'il s'y glisse. Au-delà s'ouvrait un passage où trois hommes de la carrure de Caramon auraient pu marcher de front.

Le kender aurait volontiers signalé sa trouvaille aux autres, mais la vue des gemmes enchâssées dans la roche des parois lui fit oublier jusqu'à leur existence.

C'était si beau ! Et tellement tentant !

Une des petites mains du kender se referma sur une pierre précieuse qui se détacha comme un fruit mûr prêt à être cueilli.

Les autres suivirent. Toutes les autres !

Le kender s'éloigna de l'ouverture par où il était entré...

Il pénétra dans une salle plus vaste encore que le couloir. Dans des niches creusées à même le roc reposaient des objets aux formes

étranges. Tass ignorait à quoi ils pouvaient servir, mais ce genre de détail n'avait jamais arrêté les membres de sa race.

Sa deuxième sacoche fut bientôt pleine. Dommage, car il restait beaucoup d'objets...

Le kender commença à les trier, jetant certains et les remplaçant par d'autres.

Puis il revint à son choix initial et changea encore d'avis l'instant d'après. Comme il aurait voulu pouvoir tout prendre !

Peut-être regretterait-il sa sélection... Donc, il fallait qu'elle soit judicieuse...

Très vite, il fut entouré d'objets et de pierres précieuses à ne plus savoir où en donner de la tête.

Celle-ci était d'ailleurs sur le point d'exploser !

Fermant des yeux soudain humides et serrant les poings, Tass gémit :

— Mais qu'est-ce que je fais ? Mes amis... Où sont Tanis et Caramon ?... Les perdre pour quelques babioles...

Caramon avait entendu un enfant pleurer.

Il ne pensa pas à ses fils.

Non, ces sanglots étaient ceux de Raistlin ! Il devait le trouver et le consoler !

Le bruit venait d'une ouverture dans la roche. Sans doute ne l'avait-il pas vue tout de suite...

Caramon constata qu'il passerait sans difficulté. Intrigué, les pleurs réveillant en lui de douloureux souvenirs, il n'hésita pas et céda à l'habitude de courir au secours de son frère.

— Raist !

Personne ne lui répondit. *C'est bien de lui ! Se cacher ainsi !*

Il devait retrouver Raistlin et s'interposer entre le monde et lui. Et entre ses peurs et lui !

Même si son jumeau prétendait le contraire, il avait besoin de lui. Et Caramon l'aidait sans que ça soit pour lui une contrainte.

Raistlin pouvait tout lui demander, jamais il ne refuserait.

Qu'il soit mort n'y changeait rien...

Les pleurs se transformèrent en une quinte de toux tristement familière. Le mage était-il trop faible pour boire l'étrange potion qui soulageait son mal ?

Il faut que je l'aide, pensa le guerrier alors qu'une nouvelle quinte de toux déchirait le silence.

Certes... Mais il devait aussi faire quelque chose d'important pour ses amis... Il ne se rappelait plus quoi, mais il ne fallait pas tarder, ou ils risquaient de mourir.

Je ne peux pas laisser Raistlin ! Lui et moi, nous ne faisons qu'un.

— Raist ! Guide-moi jusqu'à toi. Tu sais que je ne te laisserai jamais tomber. Raist, tu m'entends ?

— Je n'ai pas besoin de toi ! répondit la voix grinçante du mage. Tu m'as abandonné ! Retourne vers ta femme et vers tes amis, et fiche-moi la paix !

— Raist, tu sais que rien ni personne ne sera jamais plus important que toi à mes yeux. Je t'ai laissé seul une fois, mais ça ne se reproduira plus. Je le jure.

— Je n'ai que faire des promesses d'un homme sans ambition ! Caramon, je n'ai plus besoin de toi. Je suis plus puissant que tu ne le seras jamais.

Ces paroles semblaient si sincères que Caramon fut pris de vertige. Il sentit une colère à la mesure de son chagrin monter en lui et le submerger.

S'il n'avait jamais fait défaut à Raistlin, le contraire n'était pas vrai.

— Dans ce cas, va au diable ! Tu n'as plus besoin de moi ? Parfait ! (Des larmes libératrices coulaient sur ses joues, mais sa voix ne tremblait pas.) Tu dis que je n'ai pas d'ambition ? C'est parce que je croyais devoir te protéger, quel que soit le chemin que tu choisirais. J'avais tort ! (Il inspira profondément, laissa l'air s'échapper de ses poumons par saccades et reprit :) C'est toi qui m'as abandonné ! J'ai toujours été loyal envers toi et tu t'es servi de moi aussi longtemps que ça t'arrangeait.

Seul le silence lui répondit.

— J'ai choisi mon chemin, mes amis et ma cause...

Resté seul, Tanis ne savait plus vers où se diriger.

Où avaient disparu Caramon et Tass ? Il n'y avait pas d'issue...

J'aurais dû faire plus attention. Je suis responsable d'eux. C'est dans ma nature...

— Tu n'es ni un elfe ni un homme, Tanis *Demi-Elfe*, lâcha une voix grinçante qu'il n'avait pas entendue depuis plus de cinquante ans.

Le mot « demi-elfe », ainsi prononcé, sonnait comme une insulte.

Tanis sursauta.

— Tyrésian ??

Mais Tyrésian était mort à Qualinost alors que Tanis avait à peine cinquante ans. Il avait été écrasé par un bloc de marbre dans la Tour du Soleil, quand Miral/Arélas avait tenté d'assassiner la noblesse elfique et la famille de l'Orateur, son propre frère, pour hériter de sa fonction.

Il est mort, c'est vrai... Mais ni plus ni moins que Flint et que Sturm...

Comme un écho aux paroles de l'elfe, il entendit Rivebise, l'Homme des Plaines, lui demander :

— *Pourquoi te nomme-t-on Demi-Elfe et non Demi-Homme ?*

Il s'entendit répondre, alors que les Compagnons étaient tous conviés à entrer au Qualinesti :

— *Rivebise, un jour, tu m'as dit que j'étais un demi-elfe pour les hommes. Pour les elfes, je suis un demi-homme.*

Rien n'a changé, songea Tanis, non sans amertume. Au moins en ce qui me concerne. Je serai toujours un bâtard. Un demi quelque chose ne deviendra jamais un tout et fera toujours les choses à moitié... Normal que tout le monde se soit étonné de me voir diriger les Compagnons. Quelle prétention ! Croire qu'on peut guider autrui quand on ne sait pas qui on est ni où on va...

De quel droit avait-il usurpé l'autorité qui aurait dû revenir à un être plus noble et plus responsable que lui ?

Quelqu'un qui n'aurait pas été aussi égoïste et qui n'aurait jamais songé à trahir ses amis et à renier toutes ses convictions.

— Je n'ai pas voulu cela, murmura Tanis. Jamais je n'ai souhaité être celui vers qui les Compagnons se tournaient pour savoir quelle direction prendre. Ni celui sur qui ils comptaient pour les tirer des situations où le destin – voire les actes irraisonnés de certains – nous mettait sans cesse. Combien d'êtres sont morts à cause de mon aveuglement ? Ou... à cause de ma nature ?

Des larmes coulaient sur ses joues et ruisselaient dans sa barbe, l'héritage de son père humain.

— Vous deviez savoir tout ça ! Alors pourquoi me suiviez-vous ? Je n'étais le représentant d'aucune race...

À cet instant, une étincelle de compréhension jaillit dans son esprit.

Non ! En réalité, j'en représentais deux. J'étais un elfe et un humain. Un être double, capable de compenser sa nature humaine par sa nature elfique. Et vice-versa...

Et de trouver son équilibre entre les deux !

« J'aime à penser que j'ai pris le meilleur des deux races... » lui avait dit un jour Ailéa l'Ancienne.

Elle avait sans doute raison. Quelle que soit son ascendance, c'est à l'individu que revient le choix final. Si je n'avais pas autant surveillé mes actes pour savoir à quelle part de ma nature les attribuer, j'aurais compris que ma force était justement d'être double !

Ne pouvant être un elfe à part entière, ou un homme complet, j'ai tellement essayé que j'ai fini par prendre... le meilleur des deux races.

Cela n'a pas fait de moi un être parfait – car personne ne l'est – mais quelqu'un de suffisamment sensible à la notion de différence pour qu'un nain, un kender, une poignée d'humains et même un elfe ou deux, à l'occasion, m'accordent leur confiance.

— Je suis heureux que tu aies enfin pris conscience de ce que nous savions depuis toujours, dit la voix de Sturm. Tu n'as jamais été égoïste, bien au contraire ! Sinon, nous n'aurions pas pu abuser ainsi

de la situation. Tanis, c'est nous qui étions égoïstes en nous déchargeant sur toi de toutes les responsabilités qui n'étaient pas strictement les nôtres – encore qu'il nous soit arrivé de t'imposer aussi celles-là. Ta double nature faisait de toi le moins individualiste du groupe. À part toi, nul n'aurait pu réunir et garder soudée une équipe aussi hétéroclite que la nôtre. Nous avons besoin de nous accrocher à des principes ou à des devises. Toi, tu les *vivais* ! Un lâche ne se conduirait pas ainsi et il ne penserait jamais à échanger sa vie et sa liberté contre celles d'un ami...

Tanis ouvrit la bouche pour contredire des propos qui dépassaient de loin ce que lui-même pensait, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Ébranlé par ce que son ami venait de dire, il n'entendit pas Caramon et Tass approcher de lui.

La main du guerrier se posa sur son épaule.

— Tout va bien ?

— Oui, murmura le demi-elfe.

Étrangement, c'était vrai...

VI

Aucun des Compagnons ne fit part aux autres de son aventure. Mais chacun se sentait en paix avec lui-même pour la première fois depuis longtemps.

Ils atteignirent la sortie du tunnel et en émergèrent, clignant des yeux à cause de la lumière du jour.

Combien de temps étaient-ils restés dans le puits ?

Ils avancèrent jusqu'à la lisière de la forêt.

Alors, le cœur du demi-elfe manqua cesser de battre.

La jeune fille venait d'apparaître, un sac de voyage sur le dos.

Sans trop savoir comment, car ce geste lui avait été interdit au cours de leurs deux précédentes rencontres, Tanis sortit du couvert des arbres.

La jeune fille leva vers lui un visage mouillé de larmes où, bien qu'imperceptiblement différent, brillait le regard d'une autre. Le vent qui faisait voler ses cheveux roux souffla un peu plus fort, dévoilant une oreille trop pointue pour être totalement humaine.

Les yeux de Tanis s'écarrillèrent.

Elle a du sang elfique !

Oui, elle en avait, comme l'attestait l'apparence de son visage et de son corps !

Elle avait aussi les yeux de Kitiara, des cheveux roux comme ceux de Tanis... et une quinzaine d'années !

L'âge de la fille que Kit aurait pu avoir de moi après les trois jours passés ensemble à Flotsam...

Le cœur du demi-elfe battit plus fort.

En moi, tout crie qu'elle est bien ce que je crois. Et dans ce cas...

Une autre pensée lui traversa l'esprit.

Cette enfant est l'objet de notre quête. Je le sens ! Et je le sais. Takhisis espère sûrement trouver une seconde Kitiara en la personne de sa fille et avoir ainsi une nouvelle chance de conquérir le monde.

Mais mon sang coule également dans les veines de cette petite !

Se tournant vers ses deux compagnons, il vit qu'ils étaient arrivés aux mêmes conclusions que lui.

Tant mieux. Il n'aurait rien à leur expliquer...

Il était temps de retourner à Solace, vers Laurana, et de lui présenter la jeune fille. Ensemble, ils trouveraient un moyen de l'arracher aux griffes de la Reine des Ténèbres.

Ensemble...

La guerre et l'amour l'avaient éloigné de Kitiara et rapproché de Laurana. De la guerre avait résulté l'abandon d'un enfant – *son* enfant ! Il était temps que l'amour s'en mêle.

Laurana comprendrait. Ne lui avait-elle pas pardonné depuis longtemps ce qu'il venait tout juste de se pardonner à lui-même...

*Achevé d'imprimer en août 1999
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : septembre 1999
Imprimé en Angleterre